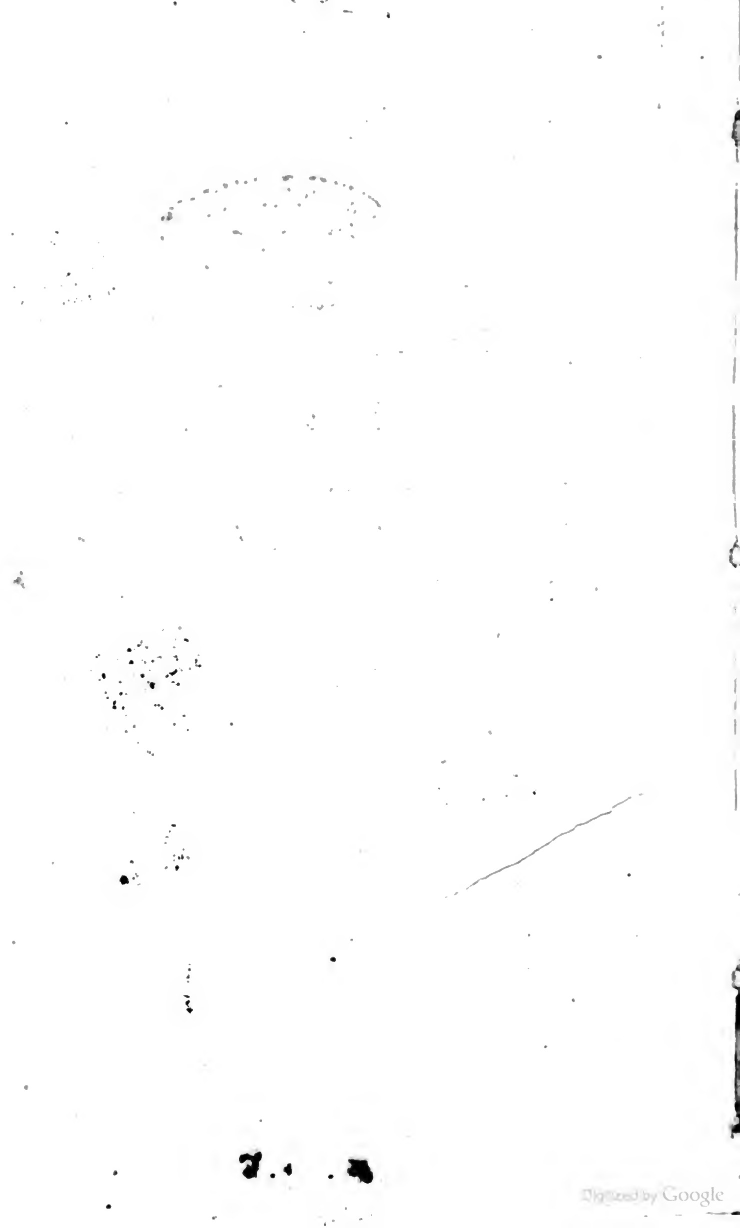
FABLES ET DISSERTATIONS SUR LA NATURE DE LA FABLE, TRADUITES DE...

Gotthold Ephraim Lessing



FABLES
DE
LESSING.

½ ecu

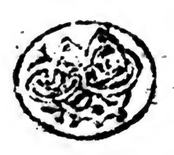


FABLES
ET
DISSERTATIONS
SUR LA NATURE
DE LA FABLE,

Traduites de l'allemand de M. GOTTHOLD-EPHRAÏM LESSING,

Par M. D'ANTELMY, Professeur à l'École Royale Militaire.





A PARIS;
Chez VINCENT, rue saint Severin.
PANKOUKE, rue de la Comédie Françoise.

M DCC LXIV.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



LETTRE

A M. JUNKER, *Docteur en Philosophie, Conseiller de Cour & de Régence de Monseigneur le Comte régnant de Solms-Laubach, Professeur de Langue Allemande à l'Ecole Royale Militaire, Membre ordinaire de l'Académie Royale-Allemande de Goettingen.*

MON TRÈS-CHER AMI,

Il étoit bien juste que je vous offrisse un ouvrage auquel vous avez tant contribué : c'est le premier fruit de vos leçons ; qu'il soit en même

tems un gage de ma reconnoissance. Si j'ai fait quelques progrès dans l'étude de votre langue, c'est à vous seul que je le dois. Après m'avoir fait partager votre estime pour les auteurs de votre Nation, vous m'avez mis en état de les lire. Quels remercimens ne vous dois-je pas, pour m'avoir fait marcher avec rapidité dans une carriere que la plûpart des Grammairiens rendent si pénible & si rebutante?

J'ai traduit, aussi fidèlement que vous l'avez exigé, les Fables que je donne au Public : elles pourront lui plaire, si j'ai réussi à leur conserver une partie des graces de l'original. Je vous avoue que je n'ai pas la même confiance pour les Dissertations. Ces matieres didactiques savamment approfondies, ne sont pas du goût du plus grand nombre des

Lecteurs. Comme elles pourront cependant intéresser quelques curieux, & que M. Lessing veut qu'on lise ses Dissertations pour pouvoir juger de ses Fables, je les ai traduites aussi. Il suffit de les parcourir, pour se convaincre que notre Littérature est extrêmement connue en Allemagne. Et comment ne le seroit-elle pas? On y traduit tous nos bons ouvrages; la plûpart de vos gens de lettres possedent notre langue; vos Journaux vous instruisent de tout ce qui se passe chez nous. On y trouve souvent de très-judicieuses critiques des livres françois, dont les Auteurs cependant ne pensent guères qu'on les juge à Leipsick, à Berlin, à Gœttingen, avec impartialité & par conséquent avec plus d'équité que dans leur patrie. Il seroit à souhaiter que l'exemple de l'Allemagne excitât l'émula-

tion des François ; que votre Langue devînt plus commune parmi nous ; que nous puſſions nous intéreſſer à vos travaux littéraires, comme vous vous intéreſſez aux nôtres ; qu'après avoir contribué avec deux de nos Nations voiſines à épurer votre goût, nous profitaſſions à notre tour de vos lumieres.

Quoiqu'un traducteur ſoit ſuppoſé adopter les ſentimens de ſon auteur ; je ſuis cependant fort éloigné de penſer en tout comme M. Leſſing. Je ne ſaurois lui pardonner ſur-tout certains traits de gaieté, qu'il a ſans doute laiſſé échapper pour réveiller l'attention du lecteur, mais qui certainement ne ſont pas le mérite de ſon ouvrage. Tels ſont ceux où il accuſe les François, en général, de lire très-négligemment les Anciens ; où il nous donne l'auteur de la Pluralité des

Mondes, de l'Histoire des Oracles, & de celle de l'Académie des Sciences, pour un bel-esprit qui a eu le malheur de l'être jusqu'à sa centieme année. Si nous l'en croyons, La Fontaine, que nous avons tort apparemment de tant aimer & même de savoir par cœur, a dénaturé l'Apologue, & n'en a fait qu'un pompon poëtique. *Que n'ajoûtoit-il qu'il a été un corrupteur du goût? Je n'ai garde de suivre M. Lessing dans tout ce qu'il avance à ce sujet; ce seroit ajoûter à des Dissertations une Dissertation nouvelle. Je crois, comme lui, que la Fable doit être courte; mais il s'en faut beaucoup que celles de notre célèbre fabuliste m'aient jamais paru ni longues, ni chargées de vains ornemens. Quoi! parce que le rhéteur Théon (qui, soit dit en passant, ne pense*

*pas toujours comme M. Leſſing**), *a dit que la narration de l'Apologue doit être ſimple, ſerrée & ſans ornement; & parce que M. Leſſing regarde la Fable comme l'aſſaiſonnement de la Morale, faudra-t-il faire un crime à La Fontaine d'avoir encore donné à la même Morale une parure qui ne fait que la rendre plus aimable?*

> Coſi all'egro fanciul porgiamo aſperſi
> Di ſoave licor gl'orli del vaſo.

J'aurois cru faire injure à l'auteur

---

* ὁ μυθος, dit ce Rhéteur, ποιητων μεν προσελθε, γεγενηται δε και ῥητορων κοινος ἐκ παραινετεος; *La Fable doit ſon origine aux poëtes; les rhéteurs l'ont trouvée propre à inſtruire, & en ont auſſi fait uſage.* Ce qui eſt expreſſément contraire à ce que M. Leſſing avance dans ſes Diſſertations, *page 258.*

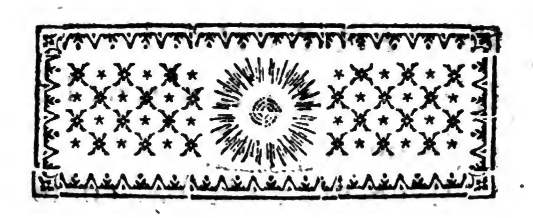
du Cours de Belles-Lettres, *à notre traducteur d'Horace, si j'avois eu l'attention d'adoucir ou de supprimer les endroits des Dissertations où M. Lessing l'attaque. Comme M. l'abbé Batteux ignore peut-être la langue dans laquelle on critique ses sentimens sur l'Apologue, ma traduction est une espece d'avertissement; c'est à lui de voir s'il juge à propos de se défendre.*

Croyez, MON TRÈS-CHER AMI, *que tout le mal qu'on dit de ma nation, ne me rendra jamais injuste. Je n'en admirerai pas moins le vrai talent de M. Lessing pour l'Apologue; je lirai avec plaisir ses autres ouvrages: Klopstock, le sublime Klopstock, ne m'en paroîtra pas moins un homme de génie. Heureux, si je pouvois enrichir la Littérature françoise de la traduction que j'ai commencée de son*

Poëme immortel. Mais trouvons toujours un peu de philosophie à Fontenelle, & sur-tout ne nous dégoûtons pas de La Fontaine.

Je suis avec les sentimens de la plus sincere amitié,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, D'ANTELMY.



PRÉFACE
DE
L'AUTEUR.

JE jettai, il y a plus d'un an, un regard critique sur mes écrits. Je les avois oubliés assez long-tems pour pouvoir les regarder comme des productions absolument étrangeres. Je trouvai qu'on n'en avoit pas dit, à beaucoup près, tout le mal qu'on pouvoit en dire ; & j'en fus si mécontent à la

lecture, que je résolus de les supprimer.

Il ne m'en eût pas coûté beaucoup pour exécuter cette résolution ; je n'avois jamais fait assez de cas de mes écrits pour en prendre la défense, quoique plusieurs de mes Critiques m'eussent souvent donné beau jeu par l'ineptie de leurs observations : je me sentois d'ailleurs en état de réparer, par de meilleurs ouvrages, les foibles productions de ma jeunesse ; j'espérois même, avec le tems, pouvoir les faire entiérement oublier.

Mais tant d'honnêtes gens, me suis-je dit, les ont hono-

rées de leur approbation ; donnerai-je moi-même occasion au reproche qu'on leur pourroit faire, d'avoir prodigué leurs suffrages à des choses qui n'en étoient pas dignes ? Leur encouragement & leur indulgence exigent une autre conduite de ma part. Ils méritent que je fasse tous mes efforts pour justifier leur sentiment : assaisonnons donc mes écrits de tant de choses excellentes ; plaçons-les-y si à propos, qu'on puisse croire qu'ils les y avoient remarquées par une espece de pressentiment. C'est d'après ces idées, que je préférai de

corriger de mon mieux ce que j'avois voulu d'abord rejetter. Quelle entreprise !

La Fable étoit de toutes les especes de Poësie, celle qui m'avoit amusé plus long-tems. Ce genre qui sépare en quelque sorte les domaines de la Poësie & de la Morale, & qui appartient à l'une & à l'autre, a toujours fait mes délices. J'avois lu les Fabulistes anciens & modernes, & relu les meilleurs. J'avois réflechi sur la théorie de la Fable, & j'étois surpris que les Modernes eussent abandonné à ce point le ton d'Esope, ce ton simple de la vérité, pour

les détours fleuris d'une narration verbeuſe. J'avois fait nombre d'eſſais, à l'imitation du fabuliſte Phrygien : enfin je me crus aſſez riche dans ce genre ; & j'imaginai d'abord pouvoir donner, ſans beaucoup de peine, une nouvelle forme à mes Fables.

Je mis la main à l'œuvre ; mais on ne croiroit jamais combien je m'étois trompé à cet égard. Des remarques que l'on fait dans le cours de ſes études, & que l'on ne jette ſur le papier que par défiance de ſa mémoire ; des penſées peu approfondies, & exprimées avec trop peu de préci-

ſion ; des eſſais que l'on ne hazarde que pour s'exercer, tout cela eſt bien éloigné de faire un Livre : mais, mauvais ou bon, quel qu'il ſoit, d'après de pareils matériaux, le voici.

On n'y trouvera que ſix de mes anciennes Fables en proſe. Ce ſont celles qui m'ont paru les moins indignes d'être conſervées ; les autres, qui ſont rimées, pourront trouver place ailleurs ; ſi ce n'eût été la ſingularité, je les aurois miſes en proſe.

Je n'ai garde, au reſte, de fixer à mes Lecteurs le point de vûe ſous lequel je déſirerois qu'ils luſſent cet Ouvrage. Je

les prierai ſeulement de ne point juger les Fables ſans les Diſſertations : car quoique je n'aye écrit ni les Fables pour les Diſſertations, ni les Diſſertations pour les Fables ; ſi l'on fait attention qu'elles ſont ſorties en même tems de la même tête, on ſentira ſans peine qu'elles doivent ſe ſoutenir mutuellement, & qu'elles perdroient beaucoup à être iſolées & ſéparées les unes des autres. Quand même on trouveroit que l'exécution ne s'accorde pas toujours avec mes principes, il n'y auroit aucun mal : ne ſait-on pas que le génie eſt capricieux, & qu'il s'aſtreint ra-

rement à ſuivre les regles qui doivent ſeulement tailler ces branches ſuperflues, fruit d'une ſéve trop abondante, mais qui ne doivent pas empêcher l'arbre de les produire ? Que mes Lecteurs examinent donc dans mes Fables, ſi j'ai ſatisfait leur goût ; & dans mes Diſſertations, ſi j'appuie mes ſentimens ſur de bonnes raiſons.

Je voudrois pouvoir en uſer ſucceſſivement de même à l'égard des ouvrages qui me reſtent. Mes porte-feuilles ſont aſſez fournis pour ſuppléer à tout ce que je pourrois ſupprimer ; mais le tems & la tranquillité me manquent.

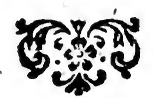
J'ai tort, au reſte, de m'ouvrir ainſi dans une Préface : le Public ſait rarement gré à un Ecrivain qui le prend pour ſon confident ſur de pareils objets. Tant qu'un Auteur forme des projets, raſſemble des idées, les choiſit, les met en ordre, & les diſtribue en un plan ; il jouit des plaiſirs de la conception, qui ſont eux-mêmes leur propre récompenſe : mais s'il fait encore un pas, s'il commence à mettre ſa production au jour ; c'eſt alors que commencent les douleurs de l'enfantement ; & il eſt rare qu'il s'y expoſe, ſans y être en quelque ſorte encouragé.

Une Préface ne devroit contenir que l'hiſtoire du Livre. Celle du mien étoit courte, & je devrois finir ici ; mais je profite ſi rarement de l'occaſion de m'entretenir avec mes Lecteurs, que l'on me pardonnera peut-être d'en abuſer une fois. Je ſuis forcé de me plaindre d'un Ecrivain connu. M. Duſch me fait maltraiter depuis long-tems d'une maniere indigne par ſes amis, à qui il a ſans doute donné ſes pleins-pouvoirs. Je ne parle, au reſte, que de ſes perſonnalités ; car ſi ſa plume triomphante ſe contentoit de cribler mes écrits, je reſterois dans

le ſilence. Je dois cet acharnement de ſa part à des critiques qu'on a faites de ſes ouvrages dans la *Bibliotheque des Belles Lettres*, & dans les *Lettres concernant la Littérature moderne*; critiques qu'il juge à propos de mettre ſur mon compte. Je l'ai déja aſſûré publiquement, que je n'y avois aucune part. On connoît aſſez maintenant les auteurs de la *Bibliotheque*; & ſi, comme il le ſoutient lui-même, les Lettres ſur la Littérature moderne partent des mêmes mains, je ne comprends pas pourquoi il fait tomber ſa colere ſur moi; à

moins que cet honnête homme n'ait besoin (crainte d'en étouffer) de décharger son fiel sur un innocent.

En ce cas, je suis, avec beaucoup de plaisir, & pour autant de tems qu'il voudra, au service de sa critique, de sa bile, du radotage de ses amis & de ses amies; & je rétracte mes plaintes.



FABLES



FABLES DE LESSING.



LIVRE PREMIER.

FABLE PREMIERE.

L'Apparition.

ANS le lieu le plus solitaire de cette forêt, où j'ai souvent prêté une oreille curieuse & attentive au langage des bêtes, j'étois couché près d'un ruisseau, & je tâchois d'embellir une de mes fables avec les agrémens de la poësie; parure legere, à laquelle La Fontaine

a accoutumé la Fable, & ſans laquelle elle n'oſe preſque plus ſe montrer. Je rêvois, je choiſiſſois, je rejettois; mon cerveau s'échauffoit; mais inutilement; mes tablettes reſtoient vuides. Je me leve bruſquement, plein de chagrin & de dépit; & tout-à-coup la Muſe de la Fable ſe préſente devant moi.

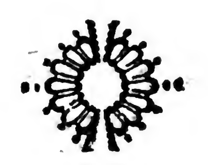
Jeune homme, me dit-elle en ſouriant, pourquoi prendre une peine inutile? La vérité a beſoin des ornemens de la fable; mais pourquoi la fable auroit-elle beſoin des charmes de l'harmonie? Tu veux aſſaiſonner l'aſſaiſonnement. Que l'invention ſoit du poëte, que l'expreſſion ſimple & ſans art ſoit de l'hiſtorien, que la morale ſoit du philoſophe, cela ſuffit.

Je voulois répondre; mais la Muſe avoit diſparu.

» Elle avoit diſparu, diront mes lecteurs! » Il faudroit, Monſieur,

» nous tromper avec plus de vraiſem-
» blance, & ne pas mettre dans la
» bouche de votre Muſe un mauvais
» raiſonnement que la foibleſſe de vos
» talens vous a ſuggéré.

A merveille, mes lecteurs. Eh bien ! il ne m'eſt point apparu de Muſe ; je raconte une pure fable, dont vous avez tiré vous-mêmes la morale. Je ne ſuis point le premier, & je ne ſerai pas le dernier qui, pour donner un ton d'oracle à ſes propres idées, aura eu recours à l'apparition d'une Divinité.



II.

Le Mulot & les Fourmis.*

PAUVRES Fourmis, difoit un Mulot! eft-ce la peine de travailler tout l'été, pour faire un fi petit amas? Ah! fi vous voyiez mes provifions!

Sont-elles plus grandes que tes befoins, répondit une Fourmi? En ce cas, l'homme a bien raifon de te pourfuivre dans ton trou, de vuider tes greniers & de punir de mort ton avarice & tes rapines.

* Le *Mulot*, petit animal qui fouit la terre comme les taupes, & ronge les oignons des plantes & les racines des bleds.



III.

Le Lion & le Liévre.

LE Lion honoroit un Liévre d'une intime familiarité. Mais eſt-il bien vrai, Meſſieurs les Lions, lui dit un jour le Liévre, que le chant d'un miſérable coq vous mette ſi facilement en fuite?

Il faut l'avouer, répondit le Lion, cela eſt vrai; & c'eſt une remarque générale que nous autres grands animaux, nous ſommes tous ſujets à quelque petite foibleſſe. Tu dois, par exemple, avoir entendu dire de l'éléphant, qu'il frémit, qu'il tremble même, dès qu'il entend grogner un porc.

Eſt-il vrai, interrompit le Liévre? Ah! oui... Je conçois maintenant pourquoi nous autres Liévres, nous avons tant de peur des chiens.

IV.

L'Ane & le Cheval.

UN Ane défioit un Cheval à la course. Le défi fut accepté ; les spectateurs rirent ; & l'Ane fut hué. Ah ! je vois, je vois maintenant, dit l'Ane, la cause de mon malheur. Il y a quelques mois que je m'enfonçai une épine dans le pied, j'en sens encore la piquure.

Pardonnez-moi, disoit l'abbé *Liederhold* *, si mon sermon d'aujourd'hui n'a pas été aussi solide & aussi édifiant qu'on l'eût attendu d'un heureux imitateur de Mosheim ** ; il y a huit jours que je suis enroué.

* *Liederhold*, nom factice qui signifie amateur de cantiques. Il y a des prédicateurs en Allemagne, qui inserent beaucoup de cantiques dans leurs sermons.

** Mosheim a été le Bourdaloue de l'Allemagne. Il fut Chancelier de l'université de Goettingen, où il mourut en 1756.

V.

Jupiter & le Cheval.

PERE des animaux & des hommes, disoit le Cheval, en s'avançant vers le trône de Jupiter, on dit que je suis une des plus belles créatures dont tu aies embelli le monde, & mon amour propre me porte à le croire; mais n'y auroit-il pas encore en moi bien des choses à corriger?

Que voudrois-tu donc corriger, lui dit le Dieu en souriant? Parle; je veux bien t'écouter?

Ne serois-je pas meilleur coursier, poursuivit le Cheval, si mes jambes étoient plus hautes & plus déliées? Je crois encore qu'un cou, tel que celui du cygne, ne me messiéroit pas, qu'une poitrine plus large augmenteroit mes forces; & puisque tu m'as destiné à porter l'homme, ton favori,

au lieu de cette ſelle que la main bienfaiſante du cavalier met ſur mon dos, n'en pourrois-je pas avoir une toute naturelle?

Attends, interrompit le Dieu. Alors Jupiter, d'un ton majeſtueux, prononce le mot de la création. A l'inſtant, la vie jaillit dans le ſein de la pouſſiere; la matiere s'anime; des membres organiſés ſe raſſemblent; & tout-à-coup, on voit, devant le trône..... le hideux chameau.

Le Cheval le voit, & frémit d'horreur.

Voilà des jambes plus hautes & plus déliées, dit Jupiter, un cou long, une poitrine large, une ſelle naturelle. Veux-tu que je te donne la même forme?

Et le Cheval de trembler.

Va, pourſuivit le Dieu; profite de l'avis. Pour cette fois, je fais grace à ta témérité; mais pour la rappeller à

ta mémoire & exciter ton repentir.... A ces mots, Jupiter jettant ſur le chameau un regard de conſervation ..... garde ton être, nouvelle créature, lui dit-il, & que le Cheval ne te voie jamais ſans frémir.

VI.

Le Singe & le Renard.

NOMME-MOI un animal ſi adroit, que je ne puiſſe l'imiter, diſoit au Renard un Singe plein d'orgueil. Nomme-moi, répond le Renard, un animal ſi mépriſable, qu'il cherche à t'imiter.

Ecrivains de ma nation ! .... Dois-je m'expliquer plus clairement ?



VII.

Le Rossignol & le Paon.

UN Rossignol qui aimoit la société, ne trouva, parmi les chantres des bois, qu'une foule d'envieux, & pas un ami. Peut-être en trouverai-je un chez les oiseaux d'une autre espece, dit-il en lui-même; & il vole avec confiance vers le Paon.

Que je vous admire, beau Paon!.... Que je vous admire aussi, agréable Rossignol! ..... Que ne sommes-nous donc amis? L'envie, reprit le Rossignol, ne sauroit nous brouiller. Vous êtes fait pour charmer les yeux, & moi, pour enchanter les oreilles.

Le Rossignol & le Paon se lierent d'une amitié sincere.

Pope & Kneller * furent meilleurs amis qu'Adisson & Pope.

* Kneller, fameux peintre de portraits, né à Lubeck en Allemagne. Il s'établit en Angleterre, l'an 1676, où il mourut, à ce qu'on croit, en 1717.

VIII.

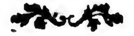
Le Loup & le Berger.

UN mal contagieux avoit fait périr le troupeau d'un Berger. Le Loup l'apprit, & voulut lui en témoigner ses regrets.

Ah! Berger, est-il bien vrai qu'il vous soit arrivé un si grand malheur? Quoi! vous avez perdu tout votre troupeau, tous ces moutons si beaux, si doux, si gras! J'en suis pénétré; j'en verserois volontiers des larmes de sang.

Que je te suis obligé, répondit le Berger! Je vois que tu as un cœur très-compatissant.

Le Chien ajoûta: Oui, très-compatissant, lorsque le malheur d'autrui est la source du sien.

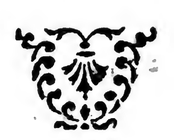


IX.

Le Cheval & le Taureau.

UN enfant hardi étoit tout fier de se voir emporté ſur un courſier plein de feu. Quelle honte ! s'écrie un Taureau farouche : Non, jamais je ne ſouffrirois qu'un enfant me gouvernât.

Et moi, répondit le Cheval, je ne vois pas quel honneur il y auroit à jetter un enfant par terre.



X.

Le Grillon & le Roſſignol.

MA voix ne laiſſe pas d'avoir des admirateurs, diſoit le Grillon au Roſſignol. Pourrois-tu me les nommer? Les moiſſonneurs laborieux, repliqua le Grillon : ils m'écoutent avec plaiſir; & tu conviendras que c'eſt la partie la plus utile de l'eſpece humaine.

Oui, j'en conviens, dit le Roſſignol; mais dois-tu t'enorgueillir d'un tel ſuffrage? Des gens ſimples dont le travail abſorbe toutes les penſées, peuvent-ils avoir le goût bien délicat? Attends que le Berger, qui joue lui-même ſi agréablement ſur ſa flûte, ſoit ſaiſi d'un doux raviſſement, qu'il daigne prêter l'oreille à tes chanſons; il ſera tems alors de nous étaler ta confiance.

X I.

Le Rossignol & l'Autour.

UN Rossignol chantoit; un Autour fondit sur lui. Puisque tu chantes si mélodieusement, dit l'Autour, que tu dois être d'un goût exquis!

Est-ce par méchanceté, par raillerie ou par simplicité, que l'Autour parle ainsi? Je n'en sais rien. Mais hier j'entendis dire: *Que cette Demoiselle qui fait de si beaux vers, doit être aimable!* & sûrement on le disoit par simplicité.



XII.

Le Loup guerrier.

CE fut un vrai héros que mon pere, ce Loup de glorieuſe mémoire, diſoit un jeune Loup à un Renard. Qu'il ſe rendit terrible dans toute la contrée ! Il triompha ſucceſſivement de plus de deux cens ennemis, & envoya leurs ames noires dans l'empire de la mort. Eſt-il ſurprenant, qu'enfin il ait été vaincu une fois ?

Voilà le langage d'un Panégyriſte, dit le Renard ; mais la ſimplicité de l'Hiſtoire veut que l'on ajoûte : les deux cens ennemis qu'il vainquit ſucceſſivement, étoient des brebis & des ânes ; & le ſeul ennemi ſous lequel il ſuccomba, fut le premier taureau qu'il eut la hardieſſe d'attaquer.



XIII.

Le Phénix.

PLUSIEURS ſiécles s'étoient écoulés, ſans qu'on eût vu le Phénix : il lui plut enfin de ſe montrer. Dès qu'il parut, tous les animaux, oiſeaux & quadrupedes, s'aſſemblerent autour de lui. Etonnés de ſa beauté, ravis, tranſportés, ils s'épuiſerent d'abord en louanges.

Mais bientôt les plus ſages & les plus ſenſibles détournerent de lui leurs regards pleins de pitié, & dirent en ſoupirant : Le malheureux Phénix ! le deſtin a déployé ſur lui toute ſa rigueur ; ſeul de ſon eſpece, il ne peut connoître le plaiſir d'aimer ni celui d'être aimé.

XIV.

L'Oie.

LES plumes d'une Oie faiſoient honte à la blancheur de la neige. Fiere de ce don éblouiſſant de la nature, elle ſe croit née pour être cygne, oublie ce qu'elle eſt, ſe ſépare de ſes ſemblables, & va majeſtueuſement nager ſeule aux bords de l'étang. Tantôt allongeant ſon cou, elle s'efforce de remédier à ſa petiteſſe qui la trahit; tantôt elle veut lui faire imiter cette noble courbure qui donne au cygne un air ſi digne de l'oiſeau d'Apollon, mais inutilement; ſon cou eſt ſans flexibilité; & tous ſes efforts n'en font qu'une Oie ridicule.



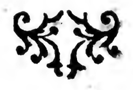
XV.

Le Porc & le Chêne.

LE Porc se rassasioit gloutonnement, sous un grand Chêne, des fruits qui en étoient tombés. Tandis qu'il avaloit un gland, il en dévoroit un autre des yeux.

Animal ingrat, lui dit à la fin le Chêne, tu te nourris de mes fruits, sans jetter sur moi un seul regard de reconnoissance.

Le Porc alors s'arrête un instant, & grogne ces mots : Je ne serois avare ni de regards ni de reconnoissance, si je pouvois seulement me douter que tu eusses laissé tomber tes glands pour moi.



XVI.

Les Guêpes.

UN ſuperbe cheval de guerre, tué d'un coup de feu ſous ſon brave cavalier, étoit devenu la pâture des vers. La nature toujours agiſſante, ſe ſert de la deſtruction des uns, pour donner la vie aux autres. On vit un eſſain de jeunes Guêpes ſortir des flancs pourris de ce cadavre. Oh! que notre origine eſt noble, divine, s'écrierent les Guêpes! Le plus ſuperbe des chevaux, le favori de Neptune, eſt l'auteur de notre vie.

La ſotte vanité des Guêpes n'échappa pas à l'attention du Fabuliſte. Il penſa ſur le champ aux Italiens de nos jours, qui s'imaginent n'être rien moins que les deſcendans des anciens & immortels Romains, parce qu'ils ſont nés ſur leurs tombeaux.

XVII.

Les Moineaux.

ON répara une ancienne église où des milliers de Moineaux trouvoient à faire leurs nids. Lorsqu'elle fut dans son nouveau lustre, les Moineaux revinrent y chercher leurs anciennes demeures; mais ils les trouverent murées. A quoi peut maintenant servir cet édifice immense, s'écrierent-ils? Partons, abandonnons cette masse désormais inutile.



XVIII.

L'Autruche.

JE vais voler, je vais voler, cria la gigantesque Autruche; &, dans l'instant, la foule des oiseaux s'assemble autour d'elle dans la plus vive attente. Allons, je vais voler, dit-elle encore une fois. Elle étend ses grandes aîles, s'élance, & paroît semblable à un vaisseau dont les voiles sont déployées; mais ses pieds ne quittent pas un instant la terre.

C'est ici une peinture poëtique de ces têtes froides, qui, dans les premieres lignes de leurs monstrueuses odes, étalent des aîles orgueilleuses, menacent de s'élever au-dessus des nuées & des astres, & qui cependant sillonnent constamment la poussiere.





XIX.

Le Moineau & l'Autruche.

EN ORGUEILLISSEZ-VOUS tant que vous voudrez, de votre grosseur & de votre force, disoit le Moineau à l'Autruche, je serai toujours plus oiseau que vous; je ne vole pas fort haut à la vérité, encore n'est-ce que par boutades; mais je vole pourtant, au lieu que vous, vous ne volez pas.

Je donnerai plûtôt le nom de Génie au leger auteur d'une chanson bachique, d'une chanson galante qui respire la joie, qu'à l'écrivain rempant d'une longue Arminiade *.

* L'Arminiade est un mauvais poëme héroïque de M. de Schœnaich. Voyez les nouveaux Principes de la langue Allemande de M. Junker, au commencement de la Part. I, page xxvij.

X X.

Les Chiens.

QUE notre race eſt dégénérée dans ces contrées, diſoit un Barbet qui avoit vu le pays ! Dans cette partie du monde éloignée que les hommes appellent *les Indes*, c'eſt-là qu'il eſt encore de vrais Chiens ; là j'ai encore des freres..... Vous ne le croirez pas ; je l'ai cependant vu de mes propres yeux ; des freres qui ne reculent pas à l'aſpect du Lion : ils ont la hardieſſe d'en venir aux priſes avec lui.

Mais le terraſſent-ils ? demanda au Barbet un Chien de chaſſe plus modeſte.

S'ils le terraſſent? répondit le Barbet ; c'eſt ce que je ne peux vous dire ; mais penſez-y ſeulement, attaquer un Lion !...

Oh! pourſuivit le Chien de chaſſe, s'ils ne le terraſſent pas, tes Chiens des Indes, que tu vantes tant, ſont-ils meilleurs que nous? Non.... Plus ſots? Oui.

XXI.

Le Renard & la Cicogne.

TU as beaucoup voyagé, diſoit le Renard à la Cicogne: raconte-moi donc quelque choſe des pays étrangers que tu as vus?

A ces mots, la Cicogne lui nomme chaque marais, chaque prairie, où elle avoit mangé les vers les plus délicats & les grenouilles les plus graſſes.

Vous avez été long-tems à Paris, Monſieur. Où donne-t-on le mieux à manger? Quel eſt, à votre goût, le meilleur vin que vous ayez bu?



XXII.

XXII.

La Chouette & le Chercheur de tréʃors.

CERTAIN Chercheur de tréſors, homme injuſte, ſe hazarda dans les ruines d'un vieux château, repaire de voleurs. Il y vit une Chouette qui ſe jetta ſur une ſouris, & la dévora. Cela, lui dit l'homme, convient-il à un oiſeau philoſophe, au favori de Minerve?

Pourquoi non, répondit le Hibou? Parce que j'aime la tranquillité & la méditation, dois-je vivre d'air? Je ſais bien que vous autres hommes, vous l'exigez de vos Savans.....



XXIII.

La jeune Hirondelle.

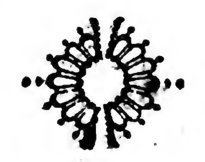
QUE faites-vous-là, demandoit une Hirondelle à des Fourmis laborieuſes ? Nous amaſſons, répondirent-elles à la hâte, des proviſions pour l'hiver.

Voilà qui eſt très-ſage, dit l'Hirondelle; je vais faire de même. Auſſitôt elle amaſſe une grande quantité d'araignées & de mouches mortes, & les porte dans ſon nid.

Mais à quoi bon ce que tu fais, lui demande ſa mere à la fin ? A quoi bon ? C'eſt de la proviſion pour l'hiver. Amaſſez auſſi de grace, chere mere : c'eſt des Fourmis que je tiens cette prévoyance.

Oh ! laiſſe cette petite prudence à des animaux terreſtres, à des Fourmis, répondit la vieille mere ; ce qui

leur convient, ne convient point à des animaux d'un ordre ſupérieur, à des Hirondelles. La nature bienfaiſante nous a accordé un deſtin plus favorable. Lorſque l'été & l'abondance qui le ſuit, ſont paſſés, nous partons d'ici. Dans notre voyage nous nous ſentons peu-à-peu preſſées du ſommeil; nous nous plongeons alors dans des marais d'eaux tiédes, où nous nous repoſons ſans beſoins, juſqu'à ce qu'un nouveau printems nous appelle à une nouvelle vie.



XXIV.

Le Mérops.

IL faut que vous satisfassiez à une demande que je vais vous faire, dit un jour un Aiglon à une Chouette pensive & profondément savante. On dit, qu'il y a un oiseau, qui, pour s'élever vers le ciel, vole la queue la premiere & la tête en bas: cela est-il vrai?

Non pas, s'il vous plaît, répondit la Chouette : c'est une sotte fiction de l'homme qui s'est apparemment désigné lui-même sous l'emblême du Mérops; car l'homme voudroit bien monter au ciel, mais sans perdre un seul moment la terre de vue.



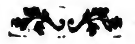
XXV.

Le Pélican.

LES pères ne sauroient rien faire de trop pour des enfans bien nés; mais qu'un père imbécille se tire le sang du cœur pour un fils indigne, cet excès d'amour dégénere en folie.

Le pieux Pélican, voyant ses petits dans le besoin, déchira sa poitrine avec son bec, & les abreuva de son sang. J'admire ta tendresse, lui cria un Aigle, & je plains ton aveuglement. Vois combien de vils coucous tu as fait éclore avec tes petits!

La chose étoit vraie: le froid coucou avoit mêlé ses œufs avec ceux du Pélican. Ces oiseaux ingrats méritoient-ils que leur vie fût achetée à un tel prix?



XXVI.

Le Lion & le Tigre.

LE Lion & le Liévre dorment, dit-on, les yeux ouverts. C'eſt ainſi que le Lion, fatigué d'une chaſſe violente, dormoit un jour à l'entrée de ſa redoutable caverne.

Un Tigre paſſe, & veut s'en divertir. Le Lion, dit-il, eſt inacceſſible à la peur; ne dort-il pas cependant les yeux ouverts comme le Liévre?

Comme le Liévre, dit le Lion? Et ſe levant bruſquement, il ſaute à la gorge du railleur. Déja le Tigre nage dans ſon ſang; & le vainqueur tranquille ſe recouche pour dormir.



XXVII.

Le Cerf & le Taureau.

UN Taureau peſant & un Cerf agile paiſſoient dans la même prairie.

Ami, dit le Taureau, ſi le Lion vient à nous attaquer, réuniſſons-nous. Nous ſommes braves, nous le mettrons en fuite. Oh! n'exigez rien de moi, répondit le Cerf; pourquoi m'engager avec le Lion dans un combat inégal? Je peux l'éviter plus ſûrement par la fuite.



XXVIII.

L'Ane & le Loup.

UN Ane rencontrant un Loup affamé, le prioit, en tremblant, d'avoir compaſſion de lui. Je ſuis malade & dans la miſere, lui diſoit-il; vois quelle terrrible épine je me ſuis enfoncée dans le pied.

En vérité je te plains, lui répondit le Loup; en conſcience je me crois obligé de te délivrer de tes douleurs.

Il eût à peine prononcé ces mots, que l'Ane fut en piéces.



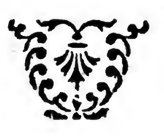
XXIX.

Le Cavalier aux échecs.

DEUX enfans voulurent jouer aux échecs ; il leur manquoit un Cavalier : un pion ſuperflu qu'ils diſtinguerent par une marque, leur en tint lieu.

Hola ! crierent les anciens Cavaliers au nouveau : d'où vient Monſieur de Pas-à-Pas ?

Taiſez-vous, dirent les enfans à ces railleurs ; ne nous rend-il pas le même ſervice que vous ?

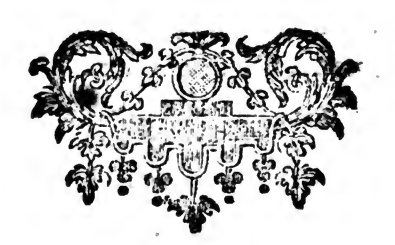


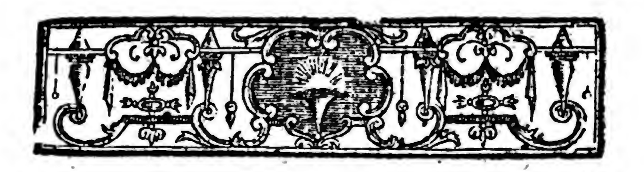
XXX.

Esope & l'Ane.

SI vous me mettez encore sur la scène, disoit un jour l'Ane à Esope, faites-moi dire quelque chose de judicieux, quelque chose de spirituel.

Quelque chose de spirituel? répondit Esope. Eh! ne diroit-on pas alors que tu es le Moraliste, & moi l'Ane?





FABLES DE LESSING.

LIVRE SECOND.

I.

La Statue de bronze.

N furieux embrasement avoit fondu en une masse une Statue de bronze, chef-d'œuvre d'un excellent artiste. Cette masse tomba sous la main d'un autre sculpteur : son ciseau habile en fit une nouvelle Statue qui

différoit de la premiere, par le sujet qu'elle représentoit, mais qui étoit d'un goût aussi exquis & d'une beauté aussi recherchée.

L'Envie la voit, grince des dents, & dit pour se consoler : Cette Statue est supportable; mais l'ouvrier ne l'eût jamais faite, si la matiere de l'ancienne ne fût heureusement tombée entre ses mains.

II.

Hercule.

LORSQU'HERCULE fit son entrée dans le ciel, il salua tous les Dieux, en commençant par Junon. Tout le ciel & Junon s'en étonnerent. C'est ton ennemie, lui dit-on, que tu traites avec tant de distinction! Oui, répondit Hercule, c'est mon ennemie; mais je ne suis redevable

qu'à ses persécutions des exploits qui m'ont mérité le ciel.

L'Olympe approuva la réponse du nouveau Dieu, & Junon se réconcilia avec lui.

III.

L'Enfant & le Serpent.

UN Enfant jouoit avec un Serpent apprivoisé. Ma chere petite bête, disoit l'Enfant ; crois-tu que je serois aussi familier avec toi, si l'on ne t'avoit pas ôté ton venin ? Vous autres Serpens, vous êtes les créatures les plus perverses & les plus ingrates. Je me souviens fort bien d'avoir lu, qu'un pauvre campagnard trouva, sous une haie, un Serpent glacé de froid ; peut-être étoit-ce un de tes ancêtres. Il le releva & le réchauffa dans son sein ; mais à peine ce mé-

chant fut-il revenu à la vie, qu'il mordit son bienfaiteur; & le paysan trop charitable en mourut.

Cela m'étonne, dit le Serpent. Oh! que vos historiens sont partiaux! Les nôtres racontent cette histoire bien différemment. Votre homme charitable croyoit le Serpent mort en effet: sa peau étoit parsemée de différentes couleurs; il le prit, & se hâtoit d'arriver chez lui, pour l'en dépouiller. Trouvez-vous cela juste?

Tais-toi, repliqua l'Enfant; quel est l'ingrat qui ne trouveroit pas moyen de s'excuser? .....

Fort bien, interrompit le pere qui avoit prêté l'oreille à cet entretien. Cependant, mon fils, si jamais tu entends parler d'une ingratitude extraordinaire, n'oublie pas, avant de souffrir que l'on flétrisse un Mortel d'une tache si abominable, d'examiner scrupuleusement toutes les circonstances.

Les vrais bienfaiteurs ont rarement obligé des ingrats ; j'oſerai même dire, pour l'honneur de l'humanité : jamais. Mais, pour ces bienfaiteurs remplis de petites vues intéreſſées, puiſſent-ils, (ils le méritent, mon fils,) ne moiſſonner jamais qu'ingratitude, au lieu de reconnoiſſance.

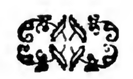
IV.

Le Loup à l'agonie.

LE Loup prêt à rendre les derniers ſoupirs, jettoit un regard ſur ſa vie paſſée, & examinoit ſes actions. Je ſuis vraiment un pécheur, diſoit-il : cependant, ſans me flater, je crois qu'il y en a de plus grands que moi. J'ai fait du mal ; mais j'ai fait auſſi du bien. Un jour, je m'en ſouviens, un Agneau écarté de ſon troupeau, vint, en bêlant, ſe jetter près de moi ; je

pouvois l'étrangler ; rien n'étoit plus facile ; je n'y touchai pas. Précisément vers le même tems, j'eus la patience d'écouter les railleries & les propos outrageans d'une brebis, avec une indifférence d'autant plus digne d'admiration, que je n'avois rien à craindre, n'y ayant aucun chien qui la gardât.

Je puis attester tous ces faits, interrompit un Renard de ses amis, qui le disposoit à la mort : toutes les circonstances en sont encore présentes à ma mémoire. C'étoit dans le tems où tu manquas d'être étranglé si misérablement, par cet os que la Grue eut ensuite la bonté de te tirer du gosier.



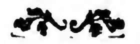
V.

Le Taureau.

UN Taureau vigoureux ſe hâtoit de rentrer dans ſon écurie : le haut de la porte en étoit trop bas ; il le briſa avec ſes cornes. Hola ! Berger, s'écria un jeune Veau ; regarde ; je ne te fais pas de pareils dommages, moi.

Je voudrois bien, répondit le Berger, que tu les puſſes faire.

Le propos du Veau eſt le propos des petits philoſophes. « Le méchant » Bayle, s'écrient-ils, combien » d'ames droites n'a-t-il pas ſcanda- » liſées avec ſes doutes téméraires ! » Oh ! Meſſieurs, ſcandaliſez-nous ; nous voulons bien l'être, ſi chacun de vous peut devenir un autre Bayle.



VI

Les Paons & la Corneille.

UNE Corneille pleine de vanité, trouve des plumes de diverses couleurs, qui étoient tombées à des Paons : elle s'en couvre ; & dès qu'elle se croit assez parée, elle se mêle hardiment avec les brillans oiseaux de Junon. Les Paons la reconnoissent, tombent sur elle à l'instant, & lui arrachent, à coups de bec, sa parure empruntée.

Cessez, cessez, crioit-elle ; n'avez-vous pas repris enfin tout ce qui étoit à vous ? Les Paons qui appercevoient encore quelques plumes luisantes des aîles de la Corneille, lui répondirent : Tais-toi, malheureuse folle ; celles que nous voyons, ne peuvent pas non plus être à toi ! ..... & ils continuerent à la béqueter.

VII.

Le Lion avec l'Ane.

LORSQUE le Lion d'Esope marchoit vers la forêt, acccompagné de l'Ane qui devoit favoriser sa chasse du son effroyable de sa voix, une Pie impertinente lui cria du haut d'un arbre : « Quel compagnon ! N'as-tu » pas honte d'aller avec un Ane ? » Je peux fort bien, répondit le Lion, souffrir à mes côtés celui qui peut m'être utile.

Ainsi pensent les Grands, lorsqu'ils honorent de leur compagnie un homme du peuple.



VIII.

L'Ane avec le Lion.

COMME l'Ane d'Esope avançoit vers la forêt, à côté du Lion qui l'employoit en guise de cor, un autre Ane le rencontra, & lui dit: Bon jour, mon frere..... Impudent! lui répondit celui-ci.

Et pourquoi cela, continua l'autre Ane? Tu vas avec un Lion; mais vaux-tu pour cela mieux que moi? Es-tu quelque chose de plus qu'un Ane?



IX.

La Poule aveugle.

UNE Poule devenue aveugle, alloit toujours grattant la terre avec ses pattes, comme auparavant. Peine perdue pour cette pauvre laborieuse ! Une autre Poule qui n'étoit pas aveugle, mais qui avoit les pattes délicates, se tenoit, sans cesse, à ses côtés, & recueilloit le fruit de son travail. Dès que la Poule aveugle avoit découvert quelque grain, l'autre le dévoroit.

L'Allemand laborieux fait des recueils, de grandes collections ; & le François adroit s'en sert.



X.

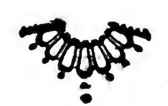
Les Anes.

LES Anes se plaignoient à Jupiter que les hommes en usoient trop cruellement à leur égard. Nous portons pour leurs besoins, disoient-ils, des charges sous lesquelles eux & tout animal plus foible que nous, succomberoient. Cependant, à force de coups, ils veulent nous obliger à marcher avec une vîtesse dont notre charge nous rendroit incapables, quand même la nature ne nous l'auroit pas refusée.

Empêche-les, ô Jupiter ! d'être si injustes, si pourtant il est possible d'empêcher les hommes de faire le mal. Nous voulons les servir; c'est vraisemblablement pour cela que tu nous as créés; mais nous ne voulons pas être battus sans raison.

Ma créature, dit Jupiter au député, votre priere n'eſt pas injuſte; mais je ne vois pas de poſſibilité à perſuader aux hommes, que votre lenteur naturelle ne ſoit pas l'effet de votre pareſſe; & tant qu'ils le croiront, vous ſerez battus. Je veux cependant adoucir votre deſtin. L'inſenſibilité ſera déſormais votre partage: votre peau s'endurcira aux coups & laſſera le bras du conducteur.

Jupiter, s'écrierent les Anes, tu es toujours bon, toujours clément!.. Et ils s'éloignerent tout joyeux de ſon trône, qui eſt le trône de la bonté univerſelle.



XI.

L'Agneau gardé.

HILAX, de la race des Chiens-Loups, veilloit à la garde d'un Agneau. Lycodès qui, par le poil, les moustaches & les oreilles, étoit lui-même plus semblable à un Loup qu'à un Chien, se jette sur Hilax, en criant : Hola! Loup ! que veux-tu faire à cet Agneau?

Loup toi-même, répondit Hilax! (Les Chiens se méconnoissoient l'un l'autre;) retire-toi, ou je te ferai voir que je suis son gardien.

Lycodès, pour enlever l'Agneau à Hilax, & Hilax, pour le conserver, font l'un & l'autre de nouveaux efforts; & pendant ce beau débat ..... Admirables gardiens !.... le pauvre Agneau est mis en piéces.

XII.

Jupiter & Apollon.

JUPITER & Apollon disputoient un jour à qui tireroit mieux de l'arc. Faisons-en l'épreuve, dit Apollon : il tend son arc, & frappe si juste au milieu du but, que Jupiter ne vit pas de possibilité à le vaincre. Vous tirez très-bien, lui dit-il ; j'aurois de la peine à faire mieux ; j'essayerai une autre fois.

Que Jupiter est prudent ! il n'a pas encore essayé.



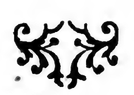
XIII.

L'Hydre ou Serpent d'eau.

LES Grenouilles venoient de recevoir un nouveau roi. Au lieu d'un Soliveau pacifique, Jupiter leur avoit envoyé une Hydre vorace.

Si tu veux être notre Roi, crierent les Grenouilles, pourquoi nous dévores-tu? Parce que vous m'avez demandé, répondit le Serpent.

Je ne t'ai point demandé, lui replique une Grenouille qu'il dévoroit déja des yeux. Ah! ah! dit le Serpent; tu ne m'as point demandé; c'est justement pour cela qu'il faut que je t'avale.

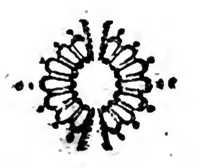


XIV.

Le Renard & le Masque.

UN Renard trouva un jour un Masque de l'ancien théatre, dont la bouche étoit fort ouverte. Quelle tête ! dit le Renard avec réflexion. Point de cervelle, & la bouche ouverte ! Ne seroit-ce point la tête d'un babillard ?

Parleurs éternels, bourreaux du plus innocent de nos sens, ce Renard vous connoissoit.



XV.

Le Corbeau & le Renard.

LE Corbeau avoit enlevé, dans ses griffes, un morceau de viande empoisonnée qu'un jardinier irrité avoit jetté, pour donner la mort aux chats de son voisin.

Il vole au haut d'un chêne, & se dispose à manger sa proie, lorsque le Renard se traîne doucement au pied de l'arbre, & lui crie: Je te salue, oiseau de Jupiter! Pour qui me prends-tu donc, demande le Corbeau? Pour qui je te prends! dit le Renard; n'es-tu pas cet aigle prompt & agile, qui, de la droite de Jupiter, descend tous les jours sur ce chêne, pour nourrir ce pauvre malheureux? Pourquoi te déguiser? Ne vois-je pas, dans tes serres triomphantes, le présent que j'ai obtenu par mes prieres, & que

ton maître continue de m'envoyer par ton ministere.

Le Corbeau surpris, est intérieurement charmé d'être pris pour un aigle, & dit en lui-même : « Ne tirons point le Renard de son erreur. » Généreusement sot, il lui laisse tomber sa proie, & s'éleve fiérement dans les airs.

Le Renard saisit la viande en se moquant de lui, & la dévore avec une joie maligne ; mais sa joie se change bientôt en douleur. Le venin agit, & lui donne la mort.

Puissiez-vous, par vos louanges, n'obtenir jamais que du poison, détestables flateurs !



XVI.

L'Avare.

MALHEUREUX que je ſuis! diſoit un avare à ſon voiſin, en ſe lamentant. On m'a dérobé cette nuit un tréſor que j'avois enfoui dans mon jardin, & on a mis une indigne pierre à la place.

Vous n'en auriez pas fait uſage, dit le voiſin. Figurez-vous donc que la pierre eſt un tréſor; & vous n'en ſerez pas plus pauvre.

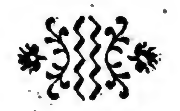
Je n'en ſerai pas plus pauvre, répondit l'Avare; non; mais un autre en ſera plus riche. Un autre en ſera plus riche? Ah! j'en mourrai de chagrin.



XVII.

Le Corbeau.

UN Renard obſervoit un Corbeau qui déroboit ſur les autels des Dieux : il vivoit, comme bien d'autres, des offrandes qui leur étoient préſentées. Je voudrois bien ſavoir, dit le Renard en lui-même, ſi le Corbeau partage avec les Dieux, parce qu'il eſt oiſeau prophétique ; ou ſi on le regarde comme oiſeau prophétique, parce qu'il a l'effronterie de partager avec les dieux.



XVIII.

Jupiter & la Brebis.

LA Brebis, en butte à la malignité des autres animaux, vint ſe plaindre à Jupiter, & le prier d'adoucir ſa miſere.

Jupiter la reçut avec bonté. Je vois bien, bonne créature, lui dit-il, que j'aurois dû te donner des armes ; mais voyons ce que je peux faire de mieux, pour y ſuppléer. Je te laiſſe le choix. Faut-il garnir ta bouche de dents terribles, ou tes pieds de griffes redoutables ?

Oh ! non, dit la Brebis ; je ne veux rien de commun avec les animaux de rapine.

Mettrai-je le poiſon dans ta ſalive ?

Ah ! repliqua la Brebis, les ſerpens venimeux ſont ſi déteſtés !

Et que ferai-je donc ? Donnerai-je

de la force à ton cou, & armerai-je ta tête de cornes ?

Eh ! non, mon pere ; il me ſeroit trop facile alors de devenir auſſi hargneuſe que le bouc.

Il faut cependant que tu ſois en état de nuire toi-même, ſi tu veux que les autres ſe gardent de te nuire.

Que je nuiſe moi-même, dit la Brebis en ſoupirant ! Oh ! mon pere, laiſſe-moi comme je ſuis ; je crains trop que le pouvoir de nuire n'en faſſe naître le deſir, & j'aime mieux ſouffrir l'injuſtice que la faire.

Jupiter bénit la Brebis pacifique ; &, depuis ce moment, elle ne ſait plus ſe plaindre.



XIX.

Le Renard & le Tigre.

QUE n'ai-je ta vîtesse & ta force, disoit le Renard au Tigre?

N'ai-je rien de plus qui te convienne, répondit le Tigre?

Je ne sais!

Et ma belle peau, qu'en dis-tu? Elle est aussi variée que ton esprit; si tu l'avois, ton extérieur répondroit parfaitement à ton intérieur.

C'est précisément pour cela, répondit le Renard, que je t'en suis très-obligé. Il ne faut pas que je paroisse ce que je suis; & plût aux Dieux que je pusse changer mon poil pour des plumes!



XX.

L'Homme & le Chien.

UN Homme fut mordu par un Chien. Cet accident le mit en colere, & il fit périr le Chien ſous ſes coups. Cependant la morſure parut dangereuſe ; il fallut conſulter le médecin.

Le ſeul moyen que je vois ici, dit l'Empirique, eſt de tremper un morceau de pain dans la plaie, & de le donner à manger au Chien. Si ce remede ſympathique ne réuſſit pas, alors ...... Ici le médecin hauſſa les épaules.

Malheureux emportement, s'écria l'Homme ! Ce remede m'eſt inutile ; car j'ai aſſommé le Chien.



XXI.

La Grappe.

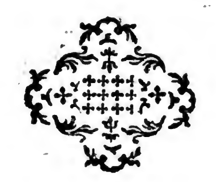
JE connois un poëte à qui les louanges bruyantes de ses petits admirateurs ont fait beaucoup plus de tort que le mépris envieux de ses critiques.

Oui, elle est verte, disoit le Renard en parlant de la Grappe après laquelle il avoit long-tems sauté en pure perte. Un Moineau l'entendit, & dit : Seroit-il bien vrai que cette Grappe est verte? Elle ne le paroît pas ! Il y vole, il y goûte ; & la trouvant extrêmement douce, il appelle une centaine de Moineaux friands : Goûtez donc, leur dit-il, goûtez donc ; voici une Grappe excellente : le Renard dit qu'elle est verte. Ils en goûterent tous ; &, en un moment, la Grappe fut mise en tel état, que jamais Renard n'y vint sauter, pour l'avoir.

XXII.

Le Renard.

UN Renard pourſuivi ſe ſauva ſur un mur ; & pour deſcendre plus aiſément de l'autre côté, il s'aida d'un buiſſon voiſin. Avec ce ſecours, il ſe tira heureuſement d'affaire, ſi ce n'eſt que les épines du buiſſon le bleſſerent vivement. Le miſérable ſecours que tu donnes, cria le Renard ! Tu ne peux aider ſans nuire.



XXIII.

La Brebis.

JUPITER célébroit la fête de son mariage. Tous les animaux lui porterent des présens : la Brebis seule ne paroissoit pas ; Junon y prit garde.

Où est la Brebis, demanda la Déesse ? La pieuse Brebis néglige-t-elle de nous apporter son offrande ?

Déesse, ne vous fâchez pas, dit le Chien. Aujourd'hui même j'ai vu la Brebis : elle étoit dans la plus grande affliction ; elle se plaignoit amérement.

De quoi se plaignoit-elle donc, reprit la Déesse, déja touchée ?

Malheureuse que je suis ! disoit-elle : je n'ai plus ni laine ni lait. Que puis-je offrir à Jupiter ? Irai-je me présenter devant son trône, moi eule sans offrande ? Non ; je prierai

plûtôt le Berger de m'offrir moi-même en ſacrifice.

Dans l'inſtant même la fumée du ſacrifice, accompagnée de la priere du Berger, porta dans l'olympe, au travers des nuages, une odeur agréable. Si des yeux immortels pouvoient ſe baigner de larmes, Junon, dans ce moment, en eût verſé pour la premiere fois.

XXIV.

Les Chévres.

JADIS les Chévres n'avoient pas de cornes; elles prierent Jupiter de leur en donner.

Réfléchiſſez à votre demande, leur dit le Dieu. Il y a un autre préſent qui tient néceſſairement à celui des cornes, & qui pourroit bien vous être moins agréable.

Les Chévres persévérant dans leur priere, Jupiter dit: Que les Chévres aient des cornes.

Dans l'instant, les Chévres eurent des cornes . . . . . & de la barbe; car autrefois elles n'en avoient pas non plus. O combien les chagrina cette vilaine barbe! infiniment plus que les cornes ne les réjouirent.

XXV.

Le Pommier sauvage.

UN Essain d'abeilles s'établit dans le tronc creux d'un Pommier sauvage, qu'elles remplirent des trésors de leur miel. L'arbre en devint si fier, qu'il méprisa tous les autres arbres du voisinage.

Un Rosier lui cria: L'indigne vanité! Tu t'enorgueillis pour des douceurs étrangeres! Tes fruits en sont-ils moins âpres? Communique-leur,

ſi tu peux, la douceur de ce miel : ce ne ſera qu'à ce prix que l'homme t'eſtimera.

XXVI.

Le Cerf & le Renard.

LE Cerf diſoit au Renard : Malheur à nous maintenant, à nous pauvres animaux trop foibles ! Le Lion vient de faire ſociété avec le Loup.

Avec le Loup ! dit le Renard ; paſſe ! Le Lion rugit, le Loup hurle. Avertis, par ce moyen, de leur approche, vous aurez ſouvent le tems de vous ſauver par la fuite ; mais s'il vient jamais dans l'idée du Lion qui eſt le plus fort des animaux, de s'aſſocier avec le Loup-cervier qui marche ſans bruit : nous ſommes perdus alors ; c'en eſt fait de nous tous.



XXVII.

Le Buisson.

MAIS parle, disoit le Saule au Buisson. Pourquoi as-tu tant d'avidité pour les habits des passans? Qu'en veux-tu faire? Quel secours peux-tu en tirer?

Aucun, dit le Buisson. Aussi ne prétends-je pas les prendre; je ne veux que les déchirer.



XXVIII.

Les Furies.

MES Furies vieilliſſent, dit Pluton au Meſſager des Dieux ; le ſervice les a uſées. N'en pourrois-je pas avoir de toutes fraîches ? Va donc, Mercure ; vole juſqu'au monde ſupérieur, & tu m'y chercheras trois femmes propres à ce miniſtere. Mercure part.

Peu de tems après, Junon dit à ſa ſuivante : Il me faudroit, Iris, trois filles parfaitement ſéveres & chaſtes ; crois-tu pouvoir les trouver chez les mortels ? Mais parfaitement chaſtes ! M'entends-tu ? Je veux faire honte à Cythère, qui ſe vante d'avoir ſoumis, ſans exception, tout le beau ſexe. Va donc, & cherche où tu pourras les rencontrer. Iris part.

Quel eſt le coin de la terre qui ne

ſut pas viſité par la bonne Iris ? Peine perdue ; elle revint ſeule. Quoi ! toute ſeule, s'écria Junon ! Eſt-il poſſible ? O chaſteté ! ô vertu !

Déeſſe, dit Iris ; j'aurois bien pu vous amener trois filles qui, toutes les trois, ont été parfaitement ſéveres & chaſtes ; qui n'ont jamais ſouri à aucun homme ; qui ont étouffé dans leur cœur juſqu'à la plus petite étincelle de l'amour. Mais hélas ! je ſuis arrivée trop tard !

Trop tard, dit Junon ? Comment cela ?

Mercure venoit, dans l'inſtant, de les enlever pour Pluton.

Pour Pluton ? Trois filles qui ſont la vertu même ! Et qu'eſt-ce que Pluton veut en faire ?

Des Furies.



XXIX.

Tiréſias.

TIRÉSIAS prend ſon bâton, & ſe met en voyage. Son chemin le conduit dans un bois ſacré. Au milieu du bois, à un endroit où trois chemins ſe croiſoient, il trouve deux ſerpens accouplés. Tiréſias leve ſon bâton, & frappe les ſerpens amoureux..... Mais, ô merveille ! Dans l'inſtant même où le bâton touche les ſerpens, Tiréſias devient femme.

Neuf mois après, la femme Tiréſias repaſſe dans ce bois ſacré; & préciſément au même endroit, elle trouve deux ſerpens qui ſe battoient. Tiréſias leve encore ſon bâton, & frappe les ſerpens furieux. Autre merveille ! Dans l'inſtant même où le bâton touche les ſerpens, la femme Tiréſias redevient homme.

XXX.

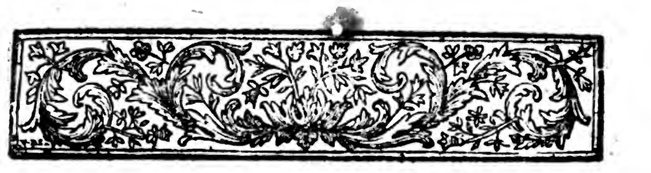
Minerve.

LAISSE-LES, ami, laiſſe-les, les petits envieux de ta réputation croiſſante. Pourquoi ton eſprit voudroit-il éterniſer leur nom condamné à l'oubli?

Dans le combat inſenſé que les Géans ſoutinrent contre les Dieux, les Géans oppoſerent à Minerve un dragon effroyable; mais Minerve ſaiſit le dragon; & de ſa main puiſſante & vigoureuſe, elle le lança dans le firmament. On l'y voit briller encore; & ce qui fut ſi ſouvent la récompenſe des grandes actions, fut, pour le dragon, une punition digne d'envie*.

* Je ſuis fâché que l'auteur faſſe tomber la Déeſſe même de la ſageſſe dans une faute qu'il veut faire éviter aux hommes.





FABLES DE LESSING.

LIVRE TROISIEME.

I.

Le Possesseur de l'Arc.

N homme avoit un arc de bois d'ébène, avec lequel il tiroit très-loin & fort juste : il en faisoit le plus grand cas. Un jour qu'il le considéroit attentivement : Mon arc est pourtant trop uni, dit-il ; le poli en fait tout l'ornement. C'est dommage ! ..... Mais on peut

y remédier : Mettons-le entre les mains du ſculpteur. Il va de ce pas chez l'artiſte le plus habile, qui y repréſente une chaſſe entiere. Quel ſujet pouvoit mieux convenir à un arc, qu'une chaſſe ?

L'homme en fut enchanté. « Tu » mérites bien ces ornemens, mon » cher arc ! » A l'inſtant même il veut en faire l'eſſai ; & l'arc...... ſe rompt.

II.

Le Roſſignol & l'Alouette.

QUE dire aux poëtes qui prennent leur vol au-deſſus de la portée du plus grand nombre de leurs lecteurs ? Ce que le Roſſignol diſoit un jour à l'Alouette : « Mon amie, ne » voles-tu ſi haut que pour n'être pas » entendue ?

III.

III.

L'Ombre de Salomon.

UN honnête vieillard bravoit le poids & la chaleur du jour, & labouroit lui-même ſon champ. Il jettoit, de ſa propre main, une ſemence nette & pure dans le ſein de la terre qui ne demande qu'à récompenſer nos travaux.

Tout-à-coup ſe préſente à ſes yeux, ſous l'ombre d'un grand tilleul, un phantôme dont l'aſpect avoit quelque choſe de divin. Le vieillard recule d'effroi.

Je ſuis Salomon, lui dit l'Eſprit d'un ton propre à le raſſurer. A quoi t'occupes-tu maintenant ?

Si tu es Salomon, répondit l'homme, comment peux-tu me faire cette demande ? Dans mes jeunes ans, tu

m'envoyas vers la fourmi : j'admirai ſa conduite ; & ſi je ſuis laborieux, ſi j'amaſſe, c'eſt d'elle que je l'appris. Ce que j'appris alors, je le fais encore.

Tu n'es inſtruit qu'à-demi, répliqua l'Ombre; retourne vers la fourmi; elle t'apprendra, que dans l'hiver de tes ans il eſt tems de te repoſer & de jouir.

I V.

Le Don des Fées.

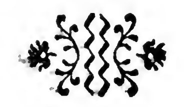
DEUX Fées bienfaiſantes aſſiſtoient à la naiſſance d'un prince qui, dans la ſuite, devint un des plus grands monarques de la contrée.

Cet enfant ſera mon favori, dit l'une; je lui accorde la vue perçante de l'aigle. On ſait que dans la vaſte étendue de ſon empire, le plus

petit insecte n'échappe pas à ses regards.....

Le présent est beau, interrompit l'autre Fée. Le prince sera un monarque clairvoyant; mais l'aigle n'a pas seulement cette vue perçante, qui découvre les moindres insectes; il est encore doué de ce noble mépris qui ne lui permet pas de les poursuivre; & voilà le don que je fais au prince.

Je te remercie, ma sœur, de cette sage restriction, reprit la premiere Fée. Bien des rois, en effet, auroient été plus grands, si trop de pénétration ne les eût entraînés dans des détails indignes d'eux.



V.

La Brebis & l'Hirondelle.

UNE Hirondelle s'abbat ſur une Brebis, & lui arrache un peu de laine pour ſon nid. La Brebis s'agite avec impatience. Comment, lui dit l'Hirondelle, n'eſt-ce donc qu'envers moi que tu te montres ſi avare? Tu ſouffres que le Berger te dépouille entiérement de ta toiſon, & tu m'en refuſés le peu dont j'ai beſoin? .... Pourquoi cela?

C'eſt, répond la Brebis, que tu ne ſais pas me la prendre avec autant d'adreſſe que le Berger.



VI.

Le Corbeau.

LE Corbeau ayant remarqué que l'Aigle étoit trente jours entiers à couver ſes œufs, dit en lui-même : Voilà, ſans doute, ce qui fait que les Aiglons ſont ſi forts & qu'ils ont la vue ſi perçante. Bon ! je veux faire de même.

Depuis ce tems, le Corbeau met effectivement trente jours entiers à couver ſes œufs ; mais juſqu'ici il n'a fait éclorre que de chétifs Corbeaux.



VII.

DISPUTE

des Animaux ſur la Préſéance, en quatre Fables.

(I.)

UNE diſpute ſur la préſéance s'étoit élevée parmi les animaux. Que l'homme en ſoit le juge, dit le Cheval : il n'eſt pas intéreſſé dans la querelle ; il ſera impartial.

Mais a-t-il l'intelligence néceſſaire, dit la Taupe en hauſſant la voix ? Car il en faut, & de la plus ſubtile. Saura-t-il diſcerner notre mérite que les meilleurs yeux ne découvrent pas toujours ?

Bien aviſé ! dit le Mulot.

En effet, reprit le Hériſſon, je ne croirai jamais que l'homme ait aſſez de pénétration.

Taiſez-vous, interrompit le Cheval ; nous le ſavions déja. Le moins fondé à croire ſa cauſe bonne, eſt toujours le premier à révoquer en doute les lumieres de ſon juge.

VIII.

(2)

L'HOMME eſt pris pour juge. Encore un mot, s'écrie ſa Majeſté Lionne ; tu prononceras enſuite. Homme, d'après quelle régle comptes-tu apprécier notre mérite ?

D'après quelle régle ? Belle demande ! D'après le plus ou le moins d'utilité que je retire de vos ſervices.

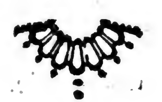
A merveille ! dit le Lion piqué de la réponſe : combien ſerois-je alors au-deſſous de l'Ane ? Homme, tu ne peux pas être notre juge. Retire-toi.

IX.

(3)

L'HOMME s'en alla..... Eh bien ! dit la Taupe d'un air railleur, (le Mulot & le Hériſſon étoient encore de ſon avis,)...... Vois-tu, Cheval ? Le Lion croit auſſi que l'homme ne peut être notre juge : le Lion penſe comme nous.

Mais ſur de meilleures raiſons, dit le Lion, en jettant ſur eux le regard le plus mépriſant.



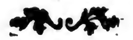
X.

(4)

NOTRE différend, continua le Lion, eſt, ſi j'en juge bien, une diſpute abſolument inutile. Regardez-moi comme le plus conſidérable ou comme le moindre de tous, la choſe m'eſt égale : je me connois, & c'eſt aſſez. Cela dit, il quitta l'aſſemblée.

Le ſage Eléphant, le Tigre hardi, l'Ours toujours grave, le Cheval avec ſon air noble, le Renard content de ſa fineſſe ; en un mot, tous ceux qui ſentoient ou croyoient ſentir leur mérite, ſuivirent bientôt ſon exemple.

Ceux qui ſe retirerent les derniers & qui murmurerent le plus de la rupture de l'aſſemblée, furent . . . . . le Singe & l'Ane.



XI.

L'Ours & l'Eléphant.

QUE les hommes ſont déraiſonnables, diſoit l'Ours à l'Eléphant! Que n'exigent-ils pas de nous, quoique nous valions mieux qu'eux! Ils m'obligent de danſer à leur muſique, moi qui ſuis ſi ſérieux! Ils ſavent cependant très-bien que de pareils badinages ne s'accordent point du tout avec ma gravité reſpectable; ſans cela, pourquoi riroient-ils, quand je danſe?

Je danſe auſſi à leur muſique, répondit l'Eléphant; & je ne me crois ni moins grave ni moins reſpectable que toi: cependant les ſpectateurs n'en ont jamais ri; l'admiration, au contraire, & le plaiſir qui l'accompagne, étoient peints ſur leur viſage. Crois-m'en, mon ami; les hommes ne rient

pas, parce que tu danſes ; mais parce que tu danſes mal.

XII.

L'Autruche.

LE Renne*, dont la vîteſſe eſt auſſi rapide que celle de la fléche, vit un jour l'Autruche, & dit : La marche de l'Autruche n'a rien de merveilleux ; mais elle vole mieux ſans doute.

Une autre fois l'Aigle vit l'Autruche, & dit : L'Autruche vole aſſez mal ; mais je ne doute pas qu'elle ne coure mieux.

---

* Le Renne eſt une eſpece de cerf qui ſe trouve dans les pays du Nord. Il fait la principale richeſſe des Lappons.



XIII. XIV.

LES BIENFAITS, en deux Fables.

(1)

AS-TU, parmi les animaux, un plus grand bienfaiteur que nous, demandoit l'Abeille à l'Homme ?

Sans doute, répondit celui-ci.

Et qui donc ?

La Brebis ; car ſa laine m'eſt néceſſaire, & ton miel ne m'eſt qu'agréable.

(2)

VEUX-TU ſavoir, Abeille, une autre raiſon qui me fait regarder a Brebis comme une plus grande bienfaitrice que toi ? Elle me fait préſent de ſa laine ſans la moindre difficulté ; mais lorſque tu me donnes ton miel, j'ai toujours à me garder de ton aiguillon.

XV.

Le Chêne.

UN vent de Nord impétueux avoit déployé, pendant une nuit orageuſe, toute ſa force contre un grand Chêne. Il fut enfin renverſé, & ſous lui une quantité prodigieuſe de buiſſons & d'arbriſſeaux furent écraſés. Le lendemain, un Renard qui avoit ſa taniere dans le voiſinage, dit, en le conſidérant: Quel arbre! Euſſé-je jamais penſé qu'il fût ſi grand.



XVI.

HISTOIRE DU VIEUX LOUP ; en ſept Fables.

(1)

UN Loup malfaiſant prit, ſur ſes vieux jours, la réſolution de vivre en bonne intelligence avec les Bergers ; & pour ne pas différer l'exécution de ce deſſein, il alla vers le Berger dont le parc étoit le plus voiſin de ſa caverne.

Berger, lui dit-il, tu me crois avide de ſang, tu m'appelles voleur, cependant je ne le ſuis point. Il eſt vrai que quand la faim me preſſe, je ſuis obligé de me jetter ſur tes brebis ; c'eſt une choſe bien cruelle que la faim ! mais ſi tu m'en veux garantir, ſi tu veux me raſſaſier, tu ſeras très-content de moi ; car, au fond, il n'y a pas d'animal

moins féroce ni plus doux que moi, quand je ſuis raſſaſié.

Quand tu es raſſaſié ? répondit le Berger. Cela peut être. Mais quand l'es-tu ? Comme l'avare ; jamais. Retire-toi.

XVII.

(2)

LE Loup congédié alla vers un ſecond Berger.

Tu ſais, Berger, (ce fut ſon début,) que je pourrois étrangler beaucoup de tes brebis dans le courant de l'année. Si tu veux convenir de m'en donner ſix par an, je ſuis content. Tu pourras dès-lors dormir en ſûreté & renvoyer tes chiens, ſans héſiter.

Six brebis, dit le Berger ! c'eſt un troupeau entier.

Eh bien, dit le Loup, par amitié

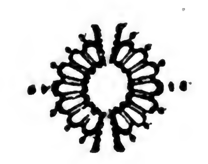
pour toi, je me contenterai de cinq.

Tu te moques; cinq brebis ! A peine en offré-je cinq au Dieu Pan chaque année.

Pas même quatre? .... Et le Berger fecoua la tête, en fe moquant.

Trois? .... Deux? ....

Pas une feule, dit enfin le Berger. Je ferois bien fou, vraiment, de me rendre tributaire d'un ennemi dont je peux me garantir par ma vigilance.



XVIII.

(3)

VIVE le nombre trois, dit le Loup en lui-même. Il faut faire une autre tentative; & il alla vers un troisieme Berger.

Il m'est bien douloureux, lui dit-il, d'être décrié parmi vous autres Bergers, comme l'animal le plus cruel & le moins consciencieux. Je veux te prouver, Berger, combien on est injuste envers moi. C'est moi seul qui rends ce bois redoutable. Tu ne l'ignores pas? Eh bien, donne-moi une brebis par an, & je te promets que ton troupeau pourra paître librement, sans recevoir le moindre dommage. Une brebis! quelle bagatelle! Peut-on être plus généreux, plus désintéressé? Tu ris, Berger? De quoi ris-tu donc?

Oh! de rien, dit le Berger; mais quel âge as-tu, mon ami?

Et que t'importe? Va, je ſuis toujours d'âge à étrangler tes plus chers agneaux.

Doucement, vieux ſcélérat; je ſuis fâché que tu ſois venu me faire ta propoſition quelques années trop tard. Tes dents uſées te trahiſſent; tu ne joues le déſintéreſſé que pour pouvoir te nourrir plus commodément & ſans danger.



XIX.

(4)

LE Loup prit de l'humeur ; il ſe contint cependant, & alla vers un quatrieme Berger qui venoit de perdre ſon chien. Le Loup mit cette circonſtance à profit.

Berger, lui dit-il ; je ſuis brouillé avec mes freres qui ſont dans le bois ; mais brouillé pour l'éternité. Tu ſais combien tu as à craindre de leur part ! Si tu veux me recevoir à ton ſervice au lieu de feu ton chien, je te garantis qu'ils n'oſeront toucher aucune de tes brebis, pas même en regarder une ſeule de travers.

C'eſt-à-dire, répondit le Berger, que tu les garantiras de tes freres qui ſont dans le bois ?

Quelle autre intention pourrois-je avoir ? Aſſurément, je les en garantirai.

A merveille ! Mais si je te recevois dans mes parcs, qui garantiroit alors mes pauvres brebis de ta dent ? Parle. Recevoir un voleur dans la maison, pour se mettre en sûreté contre les voleurs du dehors, nous regardons cela nous autres Hommes.....

Oh ! j'entends, j'entends, dit le Loup ; tu commences à moraliser. Adieu.

XX.

(5)

LE Loup grinça les dents de rage, en s'écriant : Ah ! si je n'étois pas si vieux ! Mais il faut s'accommoder au tems. A ces mots, il va vers un cinquieme Berger.

Me connois-tu, Berger, lui dit-il ?

Je connois du moins tes pareils.

Mes pareils ? J'en doute fort. Je ſuis un Loup ſi ſingulier, ſi extraordinaire, que je mérite ton amitié & celle de tous les Bergers.

Comment es-tu donc ſi extraordinaire ?

Je ne ſaurois étrangler ni manger aucune brebis vivante, dût-il m'en coûter la vie. Je ne mange que des brebis mortes. Cela n'eſt-il pas louable ? Ainſi tu ne trouveras pas mauvais que je me promene de tems à autre auprès de ton troupeau, pour m'informer s'il ne te ſeroit pas.....

N'en dis pas davantage, interrompit le Berger. Je voudrois que tu ne mangeaſſes pas même de brebis mortes, pour n'être pas ton ennemi ; car la faim t'apprendroit bientôt à regarder comme mortes celles qui ſont malades, & comme malades celles qui ſont ſaines. Ne compte pas ſur mon amitié, & pars.

XXI.

(6)

ENGAGEONS ce que j'ai de plus cher au monde, pour parvenir à mon but, dit le Loup en lui-même. Il va vers un ſixieme Berger.

Comment trouves-tu ma peau? lui demande le Loup.

Ta peau, dit le Berger! Voyons; elle eſt fort belle. Certainement les chiens ne t'ont guères terraſſé.

Ecoute, Berger; je ſuis vieux; je n'ai plus que peu de jours à vivre; nourris-moi juſqu'à la mort & je te légue ma peau.

Ah! ah! dit le Berger, tu as donc recours aux ruſes des vieux avares? Non, non, ta peau me coûteroit à la fin cent fois plus qu'elle ne vaut; mais ſi tu veux ſérieuſement m'en faire préſent, donne-la moi dans l'inſtant

même.... Le Berger saisit aussi-tôt sa massue, & le Loup s'enfuit.

XXII.

(7)

LES cruels, s'écria le Loup tout bouillant de fureur ! Mourons donc, non pas de faim, mais comme leur ennemi : ce sont eux qui le veulent.

A ces mots, il s'élance dans les cabanes des Bergers, renverse & déchire leurs enfans, & n'est enfin mis à mort, qu'avec beaucoup de peine.

Le plus sage d'entre les Bergers dit alors : Nous avons très-mal fait de réduire ce vieux voleur à la derniere extrémité. Peut-être seroit-il enfin devenu meilleur : ce n'eût jamais été que tard, & malgré lui, à la vérité ; cependant nous avons eu tort de lui en ôter les moyens.

XXIII.

La Souris.

UNE Souris philoſophe ſe louoit des bienfaits de la nature. Cette bonne mere, diſoit-elle, a fait de la conſervation des Souris un objet particulier de ſes ſoins; car la moitié de nous a reçu des aîles de ſa main bienfaiſante, afin que ſi nous venions à être totalement détruites ici-bas par les chats, elle pût rétablir notre eſpece, par le moyen des chauve-ſouris.

La bonne Souris ne ſavoit pas qu'il eſt auſſi des chats qui ont des aîles. C'eſt ainſi que notre vanité eſt très-ſouvent fondée ſur notre ignorance.



XXIV.

XXIV.

L'Hirondelle.

CROYEZ-MOI, mes amis, le grand monde n'eſt ni pour le poëte ni pour le ſage ! Leur vrai mérite n'y eſt point connu; & ils ont ſouvent la foibleſſe de le changer pour un mérite frivole.

Autrefois le chant de l'Hirondelle étoit auſſi mélodieux que celui du Roſſignol; mais elle ſe laſſa bientôt de demeurer dans les déſerts au milieu des buiſſons, & de n'être entendue & admirée que du laboureur induſtrieux & de l'innocente Bergere. Elle abandonna ſon ami plus modeſte qu'elle, & vint s'établir dans la ville. Qu'en arriva-t-il ? Comme on n'avoit pas le tems à la ville d'ecouter ſes chanſons raviſſantes, elle détapprit

insensiblement à chanter, & apprit en récompense à bâtir.

XXV.

L'Aigle.

ON demandoit à l'Aigle, pourquoi il nourrissoit ses petits dans les régions de l'air?

Oseroient-ils voler un jour jusqu'au voisinage du soleil, répondit l'Aigle, si, dès leur naissance, je les laissois ramper sur la terre?



XXVI.

Le jeune Cerf & le vieux.

UN Cerf à qui la nature bienfaisante avoit accordé plusieurs siécles de vie, disoit un jour à un de ses petits-fils : Je me ressouviens très-bien de ce tems où l'homme n'avoit pas encore trouvé cette canne à feu, qui lance le tonnerre.

Quel heureux tems pour notre espece ! interrompit le jeune Cerf en soupirant.

Doucement ! dit le vieux. Les tems étoient différens ; mais ils n'étoient pas meilleurs. L'homme avoit alors un arc & des fléches, & nous nous en trouvions aussi mal qu'aujourd'hui du fusil.



XXVII.

Le Paon & le Coq.

REGARDE combien la démarche de ton Coq est fiere & orgueilleuse, disoit un jour le Paon à la Poule. Cependant les hommes ne disent pas : *orgueilleux comme un Coq*, mais : *orgueilleux comme un Paon.*

C'est que l'homme, répondit la Poule, fait grace à la fierté bien fondée. Si le Coq est fier, il l'est de sa vigilance & de sa vigueur; mais toi, de quoi l'es-tu ?... De tes couleurs & de tes plumes ?



XXVIII.

Le Cerf.

UN Cerf avoit reçu de la nature une taille extraordinaire ; une longue criniere flottoit fur fon cou... » Eh mais ! ne pourrois-je pas paffer » pour un Elan *, dit le Cerf en lui-même ? » Le voilà dès-lors tourmenté par la vanité. Que fait-il, afin de paffer en effet pour un Elan ? Il baiffe triftement la tête vers la terre, & fait femblant d'être fujet à l'épilepfie.

C'eft ainfi qu'un fot croit affez fouvent qu'on ne le prendroit pas pour un bel efprit, s'il ne fe plaignoit de la migraine & des vapeurs.

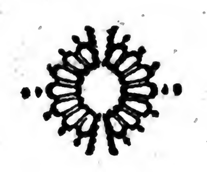
* L'Elan a la taille du cheval & la figure du cerf; il eft très-fujet au mal caduc. On prétend que, dans les accès de ce mal, il porte le pied gauche à l'oreille, & que cela fuffit pour le guérir. Il s'en trouve dans les forêts de la Pruffe ; mais ils font beaucoup plus communs en Canada.

XXIX.

L'Aigle & le Renard.

NE ſois pas ſi fier de ton vol, diſoit le Renard à l'Aigle ; ſi tu t'éleves ſi haut dans les airs, c'eſt ſans doute pour mieux chercher des yeux les cadavres.

C'eſt ainſi que des hommes de ma connoiſſance ſont devenus philoſophes profonds, non par amour pour la vérité, mais par l'envie de parvenir à quelque place lucrative.



XXX.

Le Berger & le Rossignol.

TU te plains, favori des Muses, de la foule bruyante des insectes du Parnasse ? .... Ecoute ce qu'on disoit au Rossignol.

Dans une agréable soirée du Printems, un Berger adressoit ces mots au chantre des bois, qui gardoit pour lors le silence : Chante donc, cher Rossignol.

Hélas ! les Grenouilles font tant de bruit, répondit le Rossignol, que je n'ai nulle envie de chanter. Ne les entends-tu pas ?

Sans doute, je les entends, dit le Berger ; mais ton silence seul en est cause.

Fin des Fables.

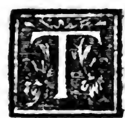
DISSERTATIONS
SUR
LA FABLE.



DISSERTATIONS SUR *LA FABLE.*

Iere. DISSERTATION.

De la Nature de la Fable.



OUTE fiction par laquelle le poëte tend à un but, est ce qu'on appelle *la Fable du poëte ;* ainsi la fiction qui domine dans une épopée, dans un drame, s'appelle *la Fable de son épopée, la Fable de son drame.*

Ce n'est pas de cette Fable dont

il eſt queſtion ici. Je ne me propoſe pour objet, que celle qui eſt connue ſous le nom d'*Apologue* ou *Fable d'Eſope* : elle eſt auſſi une fiction qui tend, comme les autres, à un but.

Qu'il me ſoit permis, dès les premiers pas que je fais, de m'élancer un inſtant au milieu du ſujet que je veux traiter. J'en tirerai une remarque qui ſervira de fondement à une diviſion de l'Apologue, de laquelle je parlerai beaucoup dans la ſuite. Elle n'eſt pas aſſez commune pour oſer au hazard en ſuppoſer la connoiſſance à mes lecteurs.

Eſope a fait la plûpart de ſes Fables, à l'occaſion des événemens réels qui ſe paſſoient ſous ſes yeux. Ses ſucceſſeurs, en faiſant les leurs, en ont imaginé de pareils ; ou même, ſans penſer à aucun événement, ils ont eu ſeulement en vue de faire connoître telle ou telle vérité gé-

nérale. Il leur suffisoit que leur Fable rendît cette vérité sensible ; mais ce n'étoit pas là le seul but d'Esope. Son dessein exigeoit encore, que la ressemblance de sa Fable avec l'événement qui l'avoit occasionnée, sautât aux yeux de tout le monde ; & que de l'événement inventé comme de l'événement réel, la même vérité découlât comme de son principe.

C'est de-là que naît la division de la Fable en Fable simple & en Fable composée.

Elle est *simple*, lorsque le poëte expose l'avanture feinte qui fait le fonds de la Fable, de maniere que l'on puisse en déduire sans peine quelque vérité générale.

» On reprochoit à la Lionne, » qu'elle ne mettoit qu'un petit au » monde : Oui, un seul, dit-elle ; » mais c'est un Lion.

Il est, pour ainsi dire, inutile d'é-

noncer la vérité que contient cette Fable : ὅτι το καλον ουκ ἐν πληθει, ἀλλ' ἀρετῃ, « Que le beau n'eſt pas » dans le nombre des choſes, mais » dans leur bonté. » Elle frappe tous les yeux ; & la Fable eſt ſimple, ſi on la termine à l'énonciation de cette vérité générale.

La Fable, au contraire, eſt *compoſée*, ſi, outre la narration de l'événement feint, on applique encore un événement effectivement arrivé, (ou du moins que l'on regarde comme tel,) à la vérité que nous appercevons intuitivement * dans la Fable.

* On diſtingue dans l'Ecole deux eſpeces de connoiſſances, la ſymbolique & l'intuitive. La connoiſſance ſymbolique entre dans notre ame, par le moyen des ſignes, tels que ſont les mots, les hiéroglyphes, &c. Nous connoiſſons, au contraire, une vérité intuitivement, lorſque nous la connoiſſons ſans l'intervention d'aucun ſigne, que nous la voyons, pour ainſi dire, devant nos yeux. Si l'on nous

» Je fais ſept tragédies dans un an, diſoit à un poëte un rimeur enflé de vanité; » mais vous? Une en ſept » ans!.... » Oui, une ſeule, répondit le poëte; » mais une Athalie.

Si l'on fait l'application de cette Fable à la précédente, on aura une Fable compoſée; car elle embraſſera deux Fables, deux événemens ſéparés & différens qui établiſſent préciſément la même maxime.

Cette diviſion (il eſt preſque inutile de le remarquer,) n'eſt fondée ſur

---

dit, par exemple, que *le fort opprime le foible*, la connoiſſance que nous acquérons de cette vérité, eſt ſymbolique, par ce qu'elle nous parvient par le moyen des mots qui ſont les ſymboles ou les ſignes de la penſée. Si l'on voit, au contraire, un Loup qui déchire un Agneau, la connoiſſance que cela nous donne de la même vérité, eſt intuitive.

Le langage de l'Ecole eſt aſſez peu connu en France; ainſi j'eſpere qu'on ne trouvera pas cette remarque déplacée.

aucune différence essentielle de la Fable, mais seulement sur la différence de l'exécution. On a déja vu, par l'exemple même que j'ai donné, que la même Fable peut être & simple & composée. Dans Phédre, la fable de la montagne qui accouche, est une Fable simple :

. . . . . . Hoc scriptum est tibi,
Qui magna cum minaris, extricas nihil.

Ceci s'adresse à vous qui promettez merveilles,
Et ne produisez rien.

Qui que ce soit, sans distinction, qui fait des préparatifs monstrueux pour une bagatelle, qui prend un grand élans, pour faire un très-petit saut; tout fanfaron, tout insensé qui promet beaucoup, dans quelque genre que ce puisse être, trouve ici son portrait. La même fable devient une fable composée chez notre * Hagedorn,

*M. de Hagedorn né à Hambourg en 1708, & mort en 1754, fut le poëte du beau

lorsqu'il fait d'un méchant poëte qui accouche de ses productions, l'antitype particulier de la montagne en travail.

» Dieux, secourez-nous, dit-il; » hommes fuyez. Une montagne en» ceinte va accoucher; elle jettera » autour d'elle, avant que l'on soit » sur ses gardes, & sable & terre & » pierres.......

» Suffénus sue, fait grand bruit; il » écume; rien ne peut calmer sa no» ble fureur. Il frappe des pieds; il » grince des dents. Pourquoi? Il » rime; il veut couvrir Homere de » honte....

» Mais, voyons; que résulte-t-il » de part & d'autre? Suffénus fait

---

sexe & de la bonne compagnie. On a de lui des chansons, des fables, des poëmes moraux, des épigrammes qui lui ont mérité une des premieres places parmi les poëtes de sa nation.

» un ſonnet, & la montagne une
» ſouris.

Après avoir établi cette diviſion ſur laquelle les traités de poëtique gardent un profond ſilence, quoique l'on puiſſe en faire uſage en différentes rencontres, pour déterminer pluſieurs régles avec une plus grande préciſion, je peux entrer en matiere. Je vois devant moi un chemin battu; les traces de ceux qui m'ont précédé dans la même carriere, y ſont empreintes. Il ne ſera pas inutile de jetter ſur elles quelques regards critiques; ma marche, en général, en deviendra plus sûre. Commençons par les différentes définitions qu'ils ont données de la Fable.

M. DE LA MOTTE.

La Motte étoit bien moins un génie poëtique qu'une bonne tête remplie de lumieres. Il pouvoit s'ef-

ſayer preſque ſur toutes ſortes de genres, & eſpérer de ſe rendre ſupportable dans tous. La Fable, ſelon la définition qu'il en donne, *eſt une inſtruction déguiſée ſous l'allégorie d'une action.*

» Le fils de Tarquin le Superbe, s'étant établi chez les Gabiens, envoya ſecrettement à ſon pere un meſſager, pour ſavoir ce qui lui reſtoit à faire. Le roi ſe trouva dans les champs, lorſque le meſſager vint à lui ; il abattit, avec ſon bâton, la tête des plus hauts pavots, & dit au meſſager : Va raconter à mon fils ce que je viens de faire. Le fils comprit l'ordre muet que ſon pere lui donnoit, & fit mourir les principaux des Gabiens ».

Voilà une action allégorique ; voilà une inſtruction déguiſée ſous cette allégorie : mais eſt-ce une fable ? Peut-on dire que Tarquin a fait ſavoir ſon intention à ſon fils, par le

moyen d'une Fable ? Certainement non.

Ce pere qui, pour montrer à ses enfans désunis les avantages de la concorde, leur présentoit un faisceau de baguettes & leur faisoit voir qu'on ne pouvoit les rompre que séparément ; ce pere, dis-je, faisoit-il une Fable ?

Mais s'il leur avoit raconté avec quel bonheur trois taureaux se garantirent du lion, tant qu'ils furent unis, & comment ils en devinrent bientôt la proie, dès qu'ils se furent brouillés & que chacun d'eux chercha séparément son pâturage ; c'est alors qu'il eût instruit ses enfans, par le moyen d'une Fable : il n'est rien de plus clair.

Il est donc tout aussi clair, que la Fable ne peut pas être simplement une action allégorique, mais qu'elle peut être la narration d'une pareille

action. C'est-là la premiere observation que j'avois à faire contre la définition de M. de la Motte.

Mais qu'entend-il par *Allégorie?* En général, un mot si peu ordinaire & auquel peu de personnes attachent une idée précise, devroit être banni d'une bonne définition. Que seroit-ce donc, s'il étoit ici absolument hors de place? S'il n'étoit pas vrai, que l'action de la Fable fût allégorique en elle-même? Si elle ne pouvoit le devenir au plus que dans certaines circonstances?

Αλληγορια *quam inversionem interpretamur*, dit Quintilien, *aliud verbis, aliud sensu ostendit, ac etiam interim contrarium.* L'allégorie dit *autre chose* que ce que les mots semblent dire. Les professeurs de Rhétorique modernes observent que par *autre chose*, il faut entendre *quelque autre chose de semblable*; sans quoi,

difent-ils, toute ironie feroit une allégorie. Tenons-nous-en à ce fentiment, quoique les derniers mots de Quintilien (*ac etiam interim contrarium*, l'allégorie dit même quelquefois le contraire de ce que les mots paroiffent fignifier,) y foient vifiblement oppofés.

L'allégorie ne dit donc pas ce qu'elle femble dire d'après les mots, mais feulement *quelque chofe de femblable*; ainfi, fi l'action de la Fable doit être allégorique, elle ne doit pas dire non plus ce qu'elle paroît dire, mais feulement *quelque chofe de femblable*. C'eft ce que nous allons examiner.

Le plus foible eft ordinairement la proie du plus fort; voilà une propofition générale qui nous donne lieu de nous repréfenter une fuite d'êtres tous plus forts les uns que les autres, & qui, felon leurs différens de-

grés de force, peuvent se détruire les uns les autres. Une suite *d'êtres!* mais qui est-ce qui voudroit s'attacher longtems à l'idée stérile & vague d'un *être*, sans tomber sur *tel être particulier*, dont les propriétés lui présenteroient une image distincte. Prenons donc, au lieu d'une suite d'*êtres vagues*, une suite d'êtres déterminés, d'êtres réels. Nous pourrions chercher dans l'histoire une suite d'Etats, une suite de Rois; mais qu'il y a peu de gens assez versés dans l'histoire, pour se rappeller, dès qu'on leur nommera ces Etats ou ces Rois, les relations de grandeur & de puissance qu'ils ont eues les uns envers les autres! Ma proposition ne deviendroit plus sensible qu'à peu de personnes; je voudrois cependant la mettre aux yeux de tous dans la plus grande évidence possible. Pourquoi n'aurois-je pas recours à une suite de bêtes,

& ſur-tout de bêtes généralement connues ? Un Coq de bruyere, une Martre, un Renard, un Loup. Tout le monde connoît ces animaux ; on n'a qu'à les entendre nommer, pour ſavoir quel eſt le plus fort, quel eſt le plus foible. Voici maintenant ma propoſition : La Martre dévore le Coq, le Renard dévore la Martre, & le Loup dévore le Renard. *Il dévore !* peut-être auſſi ne le fait-il pas ; du moins cette expreſſion ne me l'apprend pas aſſez poſitivement. Mais ſi je dis : *Il dévora*, dès-lors ma propoſition eſt une Fable.

Une Martre dévora un Coq de bruyere, un Renard étrangla la Martre, & un Loup étrangla le Renard *.

Or quelle allégorie peut-on trou-

* Hagedorn, Fables & Contes, liv. 1, page 77.

ver

ver dans cette fable? Le coq, le plus foible; la martre, foible; le Renard, fort; le loup, le plus fort. Quelle ressemblance y a-t-il entre le coq & le plus foible, la martre & le foible, &c? De la ressemblance! Le coq n'est-il donc que ressemblant au plus foible, & le loup au plus fort? Celui-ci n'est-il pas réellement le plus fort, & celui-là le plus foible? Qui est-ce qui peut en douter? En un mot, ne seroit-ce pas abuser des mots d'une maniere puérile, de dire que le *particulier* ressemble à son *universel*, l'*individu* à son *espece*, l'*espece* à son *genre*? Et ne seroit-il pas ridicule de demander si tel levrier ressemble à un levrier *en général*, ou si un levrier en général ressemble à un *chien*? S'il ne se trouve donc aucune vraisemblance entre les *sujets déterminés* de la Fable & les *sujets généraux* de sa proposition morale, il ne peut y avoir aucune

allégorie entr'eux. On prouveroit de la même maniere, que leurs attributs respectifs sont dans le même cas.

» Mais, dira-t-on peut-être, ce » n'est pas la ressemblance qui peut se » trouver entre les sujets ou les attri- » buts *déterminés* de la Fable, & les » sujets ou les attributs *généraux* de » la proposition morale, qui fait ici » l'allégorie; elle consiste plutôt dans » la ressemblance qu'il y a entre les » manieres, dont la même vérité est » mise en évidence, tantôt par les » images de la Fable, tantôt par les » mots qui expriment la proposition » morale. » Objection futile & vuide de sens; car s'il faut avoir égard à la maniere de connoître les choses, si l'on veut donner à l'action de la Fable le nom d'*action allégorique*, uniquement à cause de la connoissance intuitive que nous acquérons de telle ou telle vérité par le moyen de cette

action, la même *allégorie* se trouvera alors dans toutes les Fables : c'est ce que personne n'osera dire, pourvu qu'il attache quelque idée à ce mot.

Je crains de m'être trop arrêté sur une chose si claire. Je conclus donc, & je dis : La Fable, comme Fable simple, ne peut pas être allégorique.

Mais j'ai remarqué ci-dessus, que toute Fable simple peut aussi devenir Fable composée ; ne deviendroit-elle pas en même tems allégorique ? C'est ce qui arrive en effet ; car dans la fable composée, on compare deux objets particuliers ; or entre deux ou plusieurs objets particuliers, qui sont compris sous le même *universel*, il y a incontestablement de la ressemblance : l'allégorie peut, par conséquent, y trouver place. Mais que l'on ne dise pas que l'allégorie se trouve entre la fable & la proposition mo-

rale ; elle eſt entre la Fable & l'événement réel qui lui a donné lieu, en tant que la même vérité découle de l'une & de l'autre.

La Fable du Cheval qui, pour ſe venger plus facilement du cerf, ſouffre que l'homme lui donne un frein & monte ſur ſon dos, n'eſt pas allégorique, ſi l'on ſe contente d'en tirer, avec Phédre, cette vérité générale :

Impunè potiùs lædi, quàm dedi alteri.

» Souffrez plutôt une injure que de
» vous rendre eſclave d'autrui.

Elle ne peut le devenir que dans une occaſion pareille à celle où ſon auteur la raconta. On ſait que c'eſt à Stéſichore que nous la devons. Les Himériens ayant donné à Phalaris *

* Phalaris, fameux tyran d'Agrigente, dont il ſe rendit maître vers l'an 571 avant

le commandement de leurs troupes, vouloient encore donner une garde à sa personne. » O Himériens, s'écria alors Stésichore, » vous qui êtes » si fortement résolus de vous venger » de vos ennemis, si vous ne prenez garde à vous, il vous arrivera » comme à ce cheval. Vous avez » nommé Phalaris pour votre chef; » vous lui avez déféré un pouvoir » illimité; voilà le frein que vous » vous êtes donné : si, outre cela, » vous lui accordez une garde, si » vous le recevez sur votre dos; » c'en est fait, mais absolument fait » de votre liberté *.

J. C. Il fut brûlé lui-même dans le taureau d'airain que Pérille avoit exécuté par ses ordres.

Himera, ancienne ville de Sicile. C'étoit la patrie du poëte Stésichore.

* Aristote, dans sa Rhétorique, liv. II, chap. 20.

Tout ici devient allégorique; mais l'allégorie ne vient pas de ce que le cheval eſt comparé indiſtinctement à toute perſonne offenſée; le cerf à tout offenſeur; l'homme à tout oppreſſeur adroit; le frein que reçoit le cheval, aux premieres entrepriſes, en général, qui ſe font ſur la liberté d'un peuple; l'action du cavalier qui ſe met en ſelle, au dernier coup mortel dont la liberté eſt frappée: elle vient uniquement de ce que l'on compare le cheval aux ſeuls Himériens offenſés, le cerf aux ennemis de ce peuple, l'homme au ſeul Phalaris, l'uſage du frein à l'élévation de Phalaris au pouvoir illimité, & l'action du cavalier qui ſe met ſur le dos du cheval, à l'atteinte mortelle que la garde de ce tyran auroit donnée à la liberté particuliere des Himériens.

Quelle concluſion faut-il tirer de tout ce que je viens de dire? La

voici. Puiſque la Fable, en tant qu'elle renferme une vérité morale générale, n'eſt pas allégorique par elle-même, puiſqu'elle ne le devient que lorſqu'on oppoſe à l'événement inventé qu'elle contient, un autre événement ſemblable qui eſt réellement arrivé, le mot d'*allégorie* doit être abſolument banni de ſa définition; & c'eſt la ſeconde obſervation que j'ai à faire contre la définition de M. de la Motte.

Qu'on n'imagine pas, que lorſque j'en exclus ce mot, je le regarde ſeulement comme oiſeux & ſuperflu: je l'y trouve très-nuiſible; & nous lui devons peut-être beaucoup de mauvaiſes Fables. Que l'on ſe contente de rendre une fable allégorique, uniquement par rapport à la maxime générale qui en eſt la morale, on ſera ſûr d'avoir fait une mauvaiſe Fable. Mais une mauvaiſe Fable eſt-elle une

Fable ? Un exemple va décider cette queſtion. Choiſiſſons-le chez les anciens, afin que nous puiſſions avoir raiſon, ſans que la jalouſie ait à s'en plaindre. La Fable de l'Homme & du Satyre me paroît très-propre à mon objet. « L'homme ſouffle ſur ſes » mains froides, pour les réchauffer, » & ſur ſon potage trop chaud, pour » le refroidir. » Comment ! lui dit le ſatyre, » de la même bouche tu ſouffles le froid & le chaud ? Va-t'en; » je renonce à ton amitié. » *

Cette fable doit enſeigner : ὅτι δεῖ φεύγειν ἡμᾶς τὰς φιλίας, ὧν ἀμφίβολος ἐστιν ἡ διάθεσις, *qu'il faut fuir l'amitié* de tous ceux qui ont deux langues, *de tous les gens doubles ou faux*. Eſt-ce là ce qu'elle enſeigne ? Je ne ſuis pas le premier à n'en rien croire & à prétendre que cette fable eſt mauvaiſe. Richer dit qu'elle péche

* Fables d'Eſope, 126.

contre la justesse de l'allégorie; que sa morale n'est qu'une allusion, & n'est fondée que sur un jeu de mots équivoque.* Richer a senti la vérité; mais il a faussement exprimé ce qu'il sentoit. Le principal défaut ne vient pas de ce que l'allégorie n'est pas assez juste, mais de ce qu'il n'y a ici qu'une pure allégorie. Il faudroit que l'action de l'homme, dont le Satyre paroît si choqué & qui est ici simplement semblable au sujet général de la proposition morale, (c'est-à-dire, à la duplicité de caractere,) fût réellement contenue sous ce sujet général. Il faudroit que l'homme se rendît coupable d'une contradiction *réelle*; & la contradiction n'est qu'*apparente*. Le sens moral nous avertit d'être en garde contre les gens qui disent *oui* & *non* sur le même objet, qui louent & blâment *la même chose*; tandis que la

* Fables nouvelles, Préface.

fable nous présente simplement un homme qui se sert *différemment* de son haleine, pour des *choses différentes ;* qui souffle chaud sur l'une, & froid sur l'autre.

Enfin, que ne pourroit-on pas ramener à l'allégorie ? Que l'on me donne le conte le plus ridicule ; s'il m'est permis de mettre l'allégorie en jeu, j'y trouverai sans peine un sens moral. « Les compagnons d'Esope » succombent à la violente tentation » qu'ils ont de manger les excellentes » figues de leur maître ; ils n'en épar- » gnent pas une seule ; & quand on » veut savoir ce qu'elles sont deve- » nues, ils accusent le bon Esope, » qui, pour se justifier, boit une » grande quantité d'eau tiéde : ses » camarades sont obligés d'en faire » autant. L'eau fait bientôt son effet, » & les friands sont découverts. » Que nous apprend cette petite histoire ?

Rien du tout, ſi ce n'eſt que l'eau tiéde, priſe en grande quantité, devient un vomitif. Un poëte Perſan* en fait cependant un uſage bien plus noble.

» Lorſque l'on vous donnera à » boire, dit-il, de cette eau chaude » & brûlante dans la queſtion du » jugement dernier, tout ce que » vous avez caché avec tant de ſoin, » paroîtra aux yeux de tout le mon- » de; & celui qui aura aquis de » l'eſtime par ſon hypocriſie & par ſon » déguiſement, ſera pour lors cou- » vert de honte & de confuſion. » A merveille.

J'ai encore une petite obſervation à faire ſur la définition de M. de la Motte. Le mot *inſtruction* me paroît trop vague & trop général,

* Herbelot, Bibl. orientale, p. 516.

Tout trait de mythologie, qui fait allusion à une vérité physique & auquel un philosophe profond, un Bacon par exemple, sauroit prêter l'instruction la plus abstraite, est-il une Fable ? Oubien lorsque le singulier M. Holberg nous dit : « La mere » du Diable lui donna un jour qua- » tre chévres à garder pendant son » absence. Mais avec tout son art » & toute son adresse, il ne put » venir à bout de les tenir dans » l'ordre. Voilà vos chévres, dit-il » à sa mere dès qu'elle fut de retour. » J'aimerois mieux garder une com- » pagnie entiere de Dragons qu'une » seule chévre. » M. Holberg, dis-je, nous raconte-t-il une Fable ? Cette narration ridicule contient cependant une instruction, puisqu'il ajoûte en termes exprès : « Cette Fable en- » seigne qu'il n'est pas de créature » plus difficile à garder qu'une ché-

» vre * ». Vérité importante ! Je ne connois perſonne qui ait autant maltraité l'apologue que l'a fait cet auteur ; & tous ceux qui s'y propoſeront des inſtructions autres que des inſtructions *morales*, ſeront dans le même cas.

---

* Fables morales du Baron de Holberg, p. 103.

M. Holberg Danois, après avoir fait ſes premieres études, s'expatria pour tenter la fortune. Il paſſa quelque tems en Hollande, en Angleterre, en Italie, & retourna en Dannemarck, avec peu de biens ; mais ſes réflexions, ſes voyages & l'adverſité avoient mûri ſon eſprit. Il obtint la place de profeſſeur d'hiſtoire à l'univerſité de Coppenhague ; ſon mérite lui aquit enſuite le titre de Conſeiller privé de Sa Majeſté Danoiſe. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, tels que l'Hiſtoire de Dannemarck, un Roman ſatyrique ſous le titre de Voyage ſouterrain de Nicolas Klimm, l'Hiſtoire des Juifs, des Comédies, des Fables, &c.

RICHER.

Richer eſt un autre Fabuliſte François qui narre un peu mieux que M. de la Motte, mais qui lui eſt bien inférieur du côté de l'invention. Il n'a pas voulu non plus nous laiſſer ignorer ce qu'il penſoit ſur ce genre de poëſie: *La Fable*, dit-il, *eſt un petit poëme qui contient un précepte caché ſous une image allégorique*

Il eſt viſible que Richer avoit devant les yeux la définition de la Motte. Peut-être même a-t-il voulu la rectifier, & en ce cas il y a très-mal réuſſi.

Un petit poëme! Si Richer fait conſiſter l'eſſence du poëme purement dans la fiction; qu'il donne le nom de poëme à la Fable, j'y ſouſcris volontiers. Mais s'il regarde auſſi le mètre & le langage poëtique comme eſſentiels à un poëme,

je ne peux être de ſon avis. Je m'expliquerai plus au long là-deſſus.

UN PRÉCEPTE?... Ce mot eſt auſſi vague que celui d'*INSTRUCTION* dont s'eſt ſervi la Motte. Tous les arts, toutes les ſciences ont leurs règles, leurs préceptes; mais la Fable n'appartient abſolument qu'à la Morale. (Richer du moins auroit dû dire : un précepte moral.) Et même ſi l'on regarde LE PRÉCEPTE ſous un autre point de vue, on le trouvera plus mal placé ici que l'INSTRUCTION; car proprement l'on n'entend par précepte que ces propoſitions morales qui ont immédiatement pour objet la détermination de ce que nous devons faire & de ce que nous ne devons pas faire. Mais la morale des Fables n'eſt pas toujours de cette eſpèce. Elle ne nous préſente le plus ſouvent que des vérités d'expérience,

qui nous inſtruiſent bien moins de ce qu'il faudroit faire que de ce qui ſe fait réellement.

In principatu commutando civium
Nil præter domini nomen mutant pauperes.

» Dans les révolutions de gou-
» vernement, les pauvres ne font
» que changer le nom de leur
» maître. »

Cette ſentence eſt le réſultat d'une des plus belles Fables de Phédre * ; mais peut-on dire que ce ſoit un précepte ? Il eſt vrai qu'il eſt facile de *tirer* de ces propoſitions, ou vérités d'expérience, des préceptes proprement dits ; mais toutes les conſéquences renfermées dans ces propoſitions fertiles, ne ſont pas pour cela contenues dans la Fable. Et quelle Fable feroit-ce que celle où l'on

* Livre 1. Fable 15.

pourroit reconnoître tout-à-coup & d'une maniere intuitive la propoſition morale & toutes ſes conſéquences ?

Sous une image allégorique ? Je me ſuis déja expliqué ſur ce dernier mot ; pour celui d'*image*, il eſt impoſſible que Richer l'ait employé avec réflexion. Peut-être ne s'en eſt-il ſervi que pour s'éloigner à tout hazard de M. de la Motte, aimant mieux prendre ce parti, que d'avoir raiſon d'après lui. On appelle, en général, image, toute repréſentation ſenſible d'une choſe faite d'après une ſeule des mutations qui lui appartiennent ; c'eſt comme la peinture d'une ſeule ſcène. Bien loin de nous préſenter pluſieurs mutations ou toutes les mutations dont la choſe eſt ſuſceptible, l'image ne peut nous préſenter que la ſcène, que la ſeule mutation où la choſe ſe trouve dans

un ſeul & même moment. Une image peut bien nous préſenter & nous faire reconnoître une vérité morale, mais elle n'eſt pas pour cela une Fable. Tantale altéré au milieu des eaux, eſt une vraie image qui nous fait connoître que l'on peut être dans le beſoin au milieu de la plus grande abondance. Mais cette image, ce tableau, eſt-il une Fable? Non. Il en faut dire autant du morceau qui ſuit:

Curſu veloci pendens in novaculâ,
Calvus, comoſâ fronte, nudo corpore,
Quem ſi occupâris, teneas; elapſum ſemel
Non ipſe poſſit Jupiter reprehendere;
Occaſionem rerum ſignificat brevem.
Effectus impediret ne ſegnis mora,
Finxêre antiqui talem effigiem temporis.

» Un homme, le corps nud, avec
» des cheveux au front, mais chauve
» par derriere, & qui dans ſa courſe
» rapide paſſeroit ſur des raſoirs, eſt

» l'emblême de l'occasion qui fuit.
» Quand vous le tiendrez, ne le laissez
» pas aller; s'il vous échappe, Jupi-
» ter lui-même ne pourroit le rat-
» traper.

» Les anciens tracerent cette image
» du tems pour nous apprendre, que
» la lenteur est l'écueil des succès.

Qui est-ce qui regardera ces vers comme une Fable, quoique Phédre les ait donnés pour tels? (*Liv.* 5. *Fab.* 8.) Si la Fable n'exigeoit pas nécessairement différentes images qui concourussent à un même but, si elle n'exigeoit pas, en un mot, ce que nous entendons par le mot d'*action*, toute comparaison, tout emblême seroit une Fable.

J'entens par *action* une suite de *situations* * qui font ensemble un seul tout.

* L'original dit: *une suite de* mutations.

Cette unité d'un tout consiste dans l'harmonie de toutes les parties, dans leur concours vers le même but.

Le but de la Fable, ce pourquoi la Fable est inventée, est la proposition morale.

La Fable a par conséquent une action, lorsque ce qu'elle raconte consiste dans une suite de situations, & que chacune de ces situations contribue à faire connoître intuitivement les idées particulieres qui établissent la proposition morale. La narration de la Fable doit présenter plusieurs situations, plusieurs scènes. Une situation, ou même plusieurs situations qui ne font que co-exister, qui ne se succedent pas l'une à l'autre, ne suffisent pas pour une Fable. Et si l'action prétendue d'une Fable peut se peindre toute entiere; c'est à mes yeux une preuve infaillible que la

Fable eſt mauvaiſe, qu'elle ne mérite pas même le nom de Fable. Elle ne contient alors qu'une image ; ce n'eſt point une Fable ; c'eſt un emblême.

» Comme un pêcheur tira ſon » filet de la mer, les gros poiſſons » y reſterent pris ; mais les petits » s'échapperent à travers les mailles » du filet, & regagnerent heureu» ſement l'eau. » On trouve cette narration parmi les Fables d'Eſope, (*Fab. 116*;) mais ce n'eſt point là une Fable, ou du moins c'en eſt une très-médiocre. Elle n'a point d'action ; elle ne contient qu'un fait iſolé & individuel que l'on peut peindre en entier. Qu'on amplifie même, par tant de circonſtances qu'on voudra, la détention des gros poiſſons, & l'évaſion des petits ; qu'y gagnera-t-on ? Rien. Ce ſera toujours ce ſeul fait qui contiendra

le ſens moral ; les autres circonſtances n'y contribueront en rien.

Mais ce n'eſt pas aſſez que la Fable contienne une ſuite de ſituations, il faut encore que toutes ces ſituations ne réveillent dans l'eſprit qu'une ſeule idée *intuitive*. En réveillent-elles pluſieurs ? Y a-t-il plus d'un ſens moral dans la Fable, ou, pour parler exactement, dans la prétendue Fable ? L'action dès-lors n'a point d'unité ; elle n'a pas ce qui la rend proprement une action ; ce n'eſt point une action ; c'eſt un événement ; en voici un exemple :

Lucernam fur accendit ex arâ Jovis,
Ipſumque compilavit ad lumen ſuum ;
Onuſtus qui ſacrilegio cùm diſcederet,
Repenté vocem ſancta miſit Religio :
Malorum quamvis iſta fuerint munera,
Mihique inviſa ut non offendar ſubripi ;
Tamen, ſceleſte, ſpiritu culpam lues,
Olim cùm adſcriptus venerit pœnæ dies.

Sed ne ignis noster facinori præluceat,
Per quem verendos excolit pietas Deos,
Veto esse tale luminis commercium.
Ita hodie nec lucernam de flammâ Deûm
Nec de lucernâ fas est accendi sacrum.

» Un voleur alluma sa lampe à » l'autel de Jupiter, & vola ce Dieu, » à la lueur de sa propre lumiere. » Comme il s'en alloit chargé d'un » butin sacrilege, la Divinité fit en- » tendre ces mots: Quoique ces of- » frandes viennent des méchans, » qu'elles me soient odieuses, & que » je ne me mette point en peine de » les voir enlever; tu seras cepen- » dant puni de ton crime, scélérat; » le jour de ton supplice arrivera; » tu mourras. Mais de peur que le » feu sacré que la piété des hom- » mes allume à l'honneur des Dieux, » n'éclaire encore le crime, j'en » défends pour toujours la communi-

» cation. De-là vient qu'il n'eſt plus
» permis de prendre de la lumiere
» au feu des autels, ni d'allumer
» le feu ſacré avec le feu ordinaire. »

Que vient-on de lire? Une petite hiſtoire, & non une Fable. L'hiſtoire arrive, la Fable eſt inventée; de-là vient qu'il faut pouvoir dire pour quelle raiſon cette derniere eſt inventée, au lieu qu'on n'eſt pas obligé de ſavoir ni d'indiquer pourquoi l'hiſtoire eſt arrivée. Voyons maintenant pour quelle raiſon on peut avoir compoſé cette Fable, ſi cependant c'en eſt une. Tout ce que l'on peut dire de plus favorable pour l'auteur, c'eſt qu'il a voulu rapporter un fait qui ait pu donner occaſion à la double défenſe de n'allumer ni un flambeau ordinaire au feu ſacré, ni le feu ſacré à un flambeau ordinaire. Mais eſt-ce là une vue morale? Non ſans doute; il

il eſt cependant eſſentiel que le poëte en ait une. Il eſt vrai qu'on pourroit regarder au beſoin cette défenſe particuliere, comme une image de la défenſe générale, qui veut que le ſacré & le profane, le bon & le mauvais n'ayent aucune liaiſon, aucune communication. Mais alors en quoi influent ſur cette image les autres parties de la narration? En rien. Chacune d'elles eſt plutôt une image, un cas particulier qui donne à connoître une autre vérité générale. Le poëte l'a ſenti; & dans l'embarras où il s'eſt trouvé, lorſqu'il a voulu en tirer une inſtruction unique, il a cru n'avoir rien de mieux à faire que d'en tirer tout autant qu'il s'en préſentoit à ſon eſprit.

Quot res contineat hoc argumentum utiles, dit-il,

Non explicabit alius, quàm qui repperit.

Significat primò, ſæpe, quos ipſe aluerit,

Tibi inveniri maximè contrarios.
Secundò oſtendit, ſcelera non irâ Deûm,
Fatorum dicto ſed puniri tempore.
Noviſſimè interdicit, ne cum malefico
Uſum bonus conſociet ullius rei.
Phédre. Liv. IV. Fable 11.

» L'auteur de cette Fable peut » ſeul expliquer combien elle ren- » ferme d'inſtructions utiles. Elle » marque, premierement, que ceux » que vous avez nourris & élevés, » deviennent ſouvent vos plus grands » ennemis. Elle fait voir en ſecond » lieu, que les crimes ſont punis, » non pas par la colere des Dieux, » mais au moment marqué par les » Deſtins. Enfin elle défend aux gens » de bien d'avoir aucun commerce » avec les méchans.

La mauvaiſe Fable, ſi ſon auteur eſt le ſeul qui puiſſe nous expliquer combien elle contient de choſes utiles! Il n'en faudroit qu'une. Croi-

roit-on qu'un des anciens maîtres, & un des plus grands maîtres de l'unité du plan, ait pu nous donner cette hiſtoriette pour une Fable?

BREITINGER *.

J'aurois appris peu de choſe de ce grand Critique, ſi j'étois encore aujourd'hui en tout & par-tout de ſon avis. Il donne deux définitions de la Fable, dont l'une eſt empruntée de la Motte, & l'autre lui appartient en propre. (*Voyez ſon Art poëtique-critique, ſection ſeptieme du tome 1, page 194.*)

La Fable, dit-il dans la premiere, *eſt une inſtruction déguiſée ſous l'al-*

* M. Breitinger eſt profeſſeur des humanités au collége de Zurich. Les belles-lettres allemandes lui ont beaucoup d'obligations. Il eſt connu par ſon Art poëtique-critique, par un traité ſur les comparaiſons, & par pluſieurs autres ouvrages de critique.

légorie bien imaginée d'une action ressemblante. C'est M. de la Motte traduit ; c'est M. de la Motte lui-même, cependant à un peu d'alliage près. Car à quoi bon ces épithetes inutiles ? allégorie *bien imaginée ;* action *ressemblante ?* Mais je ferai bientôt, sur Breitinger, une remarque plus importante.

L'instruction, dit Richer, doit être *cachée* sous l'image allégorique. Cachée ! Que ce terme est déplacé ! Il y a des vérités cachées dans beaucoup d'énigmes, des instructions morales cachées dans les Sentences de Pythagore . . . . . mais jamais dans les Fables. Semblable à une lumiere éclatante, l'instruction s'élance de toutes les parties d'une bonne fable avec une clarté & une vivacité qui ne permettent pas qu'on la dise *cachée*. Ce mot est absolument contradictoire à la clarté avec laquelle

doit ſe préſenter le ſens moral. M. de la Motte s'étoit exprimé plus finement: il s'étoit contenté de la dire *déguiſée*; terme cependant encore inexact, puiſqu'il ſemble faire entendre qu'on n'en acquerra la connoiſſance qu'avec peine. Loin de rencontrer la moindre difficulté à reconnoître le ſens moral dans une fable, il faudroit plutôt, ſi j'oſe parler ainſi, qu'il en coûtât de la peine pour ne l'y point reconnoître. C'eſt tout au plus dans les fables compoſées qu'il ſeroit excuſable de dire que l'inſtruction eſt *déguiſée*; mais ce mot n'eſt pas ſupportable, s'il eſt queſtion de fables ſimples. De deux événemens particuliers & reſſemblans l'un peut, à la vérité, être repréſenté par l'autre; l'un peut, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, être déguiſé en l'autre: j'aimerois encore mieux dire qu'on peut donner à l'un l'habit de l'autre; mais

que l'universel puisse être déguisé sous le particulier, c'est ce que l'on ne comprend point.

En général, je n'aurois jamais cru qu'un critique Allemand eût employé dans une définition des termes figurés, tels que ceux que l'on vient de voir. Breitinger auroit dû laisser aux François, beaux raisonneurs, de pareils moyens de sortir d'embarras, & auroit fort bien fait de nous apprendre, avec les termes secs de l'Ecole, que l'instruction morale n'est ni cachée ni déguisée dans l'action de la fable, mais que c'est cette action qui la rend susceptible d'être connue intuitivement. Il auroit pu nous instruire encore, autant qu'il est nécessaire, de la connoissance intuitive dont l'ame même la plus grossiere est susceptible, de cette conviction rapide qui l'accompagne, de cette influence puissante qui en découle & par la-

quelle elle captive notre volonté. Matiere qui est de la plus grande utilité dans la partie spéculative de la poësie, & sur laquelle notre Philosophe avoit déja jetté de grandes lumieres *. Au reste, je ne crois pas devoir suppléer ici ce que Breitinger omit alors. Depuis ce tems-là, le langage de la philosophie est devenu si commun parmi nous, & est aujourd'hui si connu, que dès le commencement de cette Dissertation je me suis servi, sans hésiter, de ces expressions, *connoitre intuitivement*, *con-*

* C'est M. le Baron de Wolf que M. Lessing appelle le Philosophe de sa Nation. Il ajoûte ici dans une remarque : » Je ne » peux pas cacher ma surprise sur ce que » M. Breitinger paroît n'avoir eu aucune » connoissance de ce que Wolf avoit déja » écrit sur la fable. Voyez la seconde par- » tie de la philosophie pratique de cet » auteur, §. 302—323. Cette partie fut » publiée en 1734, & l'Art poëtique de » Breitinger ne parut qu'une année après.

noiſſance intuitive, comme de mots auxquels tout le monde attache la même idée.

Ce ſeroit ici le lieu de paſſer à la ſeconde définition que Breitinger donne de la fable; mais je fais attention qu'il me ſera plus commode de l'examiner dans un autre endroit. En voilà aſſez, pour le préſent, ſur cet Auteur.

M. Batteux.

M. l'Abbé Batteux définit la fable en deux mots. C'eſt, dit-il, le récit d'une action allégorique *. Comme il fait conſiſter l'eſſence de l'allégorie à *cacher* une inſtruction ou une vérité, il a jugé à propos de ne point parler dans ſa définition de la propoſition morale qui fait le fondement

* Voyez le cours de belles lettres. Edition de 1753. Tome 1, Page 223.

de la fable. On voit tout de suite, qu'une partie des remarques que j'ai déja faites, regarde aussi cette définition. Je ne me répéterai point, & je passerai à l'examen de la définition que M. Batteux donne ensuite de l'action.

» Une action, dit-il, est une en-
» treprise faite avec dessein & choix....
» L'action suppose, outre le mouve-
» ment & la vie, du choix & une fin;
» & elle ne convient qu'à l'homme
» usant de sa raison ».

Si cette définition est exacte, de cent Fables qui existent, nous pouvons en jetter quatre-vingt-dix au feu. A peine y en aura-t-il deux ou trois, parmi celles d'Esope même, qui soutiennent l'épreuve. » Deux coqs
» se battent. Le vaincu court se ca-
» cher; le vainqueur vole sur le toit,
» bat fierement des aîles, & chante.
» Tout d'un coup un aigle fond sur

» lui du haut des airs, & le déchire *.
J'ai toujours regardé cette Fable comme très-heureuse. Cependant, d'après M. Batteux, l'action lui manque; car y a-t-il ici d'entreprise faite avec choix & dessein ? « Le cerf se
» mire dans l'eau claire d'une fontaine.
» Il est honteux de la maigreur &
» de la sechéresse de ses jambes,
» & se rejouit de la beauté & de la
» hauteur de son bois. Mais bientôt
» il entend derriere lui un bruit de
» chasse. Ses jambes maigres le sau-
» vent d'abord, il fuit dans la forêt.
» Là, son bois l'embarrasse, & il est
» pris. ** Je ne vois pas non plus ici ni entreprise, ni dessein. Il est vrai que la chasse est une entreprise, que le cerf qui fuit a le dessein de se sauver; mais ces deux circonstances n'ap-

* Esop. Fab. 145.
** Esop. Fab. 181.

partiennent pas proprement à la Fable, puisqu'on pourroit les supprimer ou les changer sans lui nuire. Qu'on ne dise pas cependant qu'elle manque d'action. L'action est dans le jugement du cerf qui se trouve faux. Le cerf juge, & bientôt l'expérience lui fait sentir la fausseté de son jugement. Il y a donc ici une suite de situations qui éveillent en moi une seule idée intuitive; il y a par conséquent une action. Ce qui est conforme à la définition que j'en ai donnée: définition qui conviendra, je crois, à toutes les bonnes Fables.

Il y a néanmoins beaucoup de Critiques qui se font une idée moins étendue de l'action & même si matérielle, qu'ils n'admettent d'action que dans les cas où les corps ont ce dégré d'activité qui les fait passer d'un lieu dans un autre. Ils n'en trouvent dans une tragédie, que lorsque

l'amant ſe jette aux pieds de ſa maîtreſſe, que la princeſſe tombe évanouie, que les héros en viennent aux mains; & dans une Fable, que lorſque le renard *ſaute*, que le loup *déchire* ſa proie, & que la grenouille *s'attache* la ſouris à la patte. * Il ne leur eſt jamais tombé dans l'idée, qu'un combat intérieur des paſſions, que différentes penſées qui ſe ſuccédent, & dont l'une détruit l'autre, puiſſent être une action; ce qui vient peut-être de ce qu'ils ſentent & penſent trop méchaniquement, pour trouver de l'activité dans leur ſentiment & dans leurs penſées. Il ſeroit inutile de les réfuter plus ſérieuſement. Il eſt ſeulement fâcheux qu'ils puiſſent s'appuyer en quelque ſorte ſur M. Batteux, & avancer du moins qu'ils ont puiſé leur définition dans les mê-

* Voyez La Fontaine, liv. IV. Fab. XI.

mes Fables d'où il a tiré la sienne. En effet leur définition, quelqu'absurde qu'elle soit, convient très-bien aux Fables auxquelles la définition de M. Batteux convient aussi.

Je gagerois que cet auteur n'a eu en vue, dans sa définition, que la premiere Fable de Phédre, qu'il appelle plus d'une fois *une des plus belles & des plus célébres de l'antiquité*. Il est vrai que l'action dans cette Fable est une entreprise qui se fait avec choix & dessein. Le loup se propose de déchirer la brebis; *fauce improbâ incitatus*, » poussé par sa voracité; » il ne veut pas cependant s'y prendre si grossiérement; il voudroit le faire avec une apparence de justice; ainsi *jurgii causam intulit*, » il lui cherche querelle ». Je ne veux point dépriser cette Fable; elle est aussi parfaite qu'elle peut l'être. Mais est-elle parfaite parce que son ac-

tion eſt une entrepriſe faite avec choix & deſſein ? Non. C'eſt parce qu'elle remplit entiérement l'objet de ſa morale, qui fait mention d'une entrepriſe pareille. Voici cette morale : ὅις πρόθεσις ἀδικεῖν, παρ' ἀυτοῖς ἐ δικαιολογία ἰσχυει. *Ceux qui ſe propoſent de faire injuſtice, ne manquent pas de prétexte.* Celui qui veut opprimer un innocent, cherchera à le faire : à la vérité μεθ' ἐυλογȣ ἀιτίας, il *choiſira* des raiſons ſpécieuſes. Mais qu'on lui faſſe voir, tant qu'on voudra, la fauſſeté de ces raiſons; qu'on les détruiſe abſolument ; il perſiſtera conſtamment dans la réſolution qu'il a priſe. Cette morale parle donc d'un *deſſein ;* elle parle de certains moyens *choiſis* par préférence à d'autres pour exécuter ce deſſein ; il faut par conſéquent qu'il y ait des choſes dans la Fable, qui correſpondent à ce deſſein, à ces moyens préférés ; il faut

qu'il y ait une entreprise qui se fasse avec choix & dessein. C'est-là ce qui rend cette Fable *parfaite ;* elle ne le seroit pas, si elle contenoit le moindre trait de plus ou de moins qu'il n'est nécessaire pour rendre la morale sensible au premier coup d'œil, ou, s'il faut s'exprimer avec les termes de l'art, pour la rendre *intuitive.* M. Batteux releve toutes les petites beautés d'expression ; &, à cet égard, il présente cette Fable sous un jour très-avantageux ; mais il garde le silence sur le point le plus essentiel de sa perfection : il induit même ses lecteurs à la méconnoître. Il dit que « la morale » qui en découle, est : *que le plus* » *foible est souvent opprimé par le* » *plus fort.* » Que cela est superficiel ! Que cela est faux ! Si cette Fable ne nous apprenoit rien de plus, ce seroit bien gratuitement & à pure

perte, que le poëte auroit imaginé les *fictæ causæ*, les prétextes du loup. Sa Fable diroit plus qu'il n'auroit voulu lui faire dire ; sa Fable, en un mot, seroit une mauvaise Fable.

Je ne m'arrêterai point à citer d'autres exemples. Ceux qui voudront se donner la peine d'examiner la chose eux-mêmes, trouveront qu'il dépend uniquement de la nature de la morale, qu'une Fable puisse ou ne puisse pas se passer d'une action telle que M. Batteux la veut indistinctement dans toutes les Fables. La morale de la Fable de Phédre que nous venons de citer, l'exigeoit nécessairement : on vient de le voir. Mais, est-ce à dire pour cela, que toute morale en exige une pareille ? Toutes les propositions morales sont-elles de cette espece ? ou bien n'y a-t-il que celles qui sont de cette espece, qui aient le droit d'être mises en Fa-

ble? Recourons à un exemple. Cette vérité d'expérience,

Laudatis utiliora quæ contempſeris ſæpe inveniri,

» *Ce qu'on mépriſe eſt ſouvent plus* » *utile que ce qu'on loue*, » ne mérite-t-elle pas d'être enſeignée dans un événement particulier qui en ſoit, pour ainſi dire, la démonſtration? Et en ce cas où eſt l'entrepriſe, le choix, le deſſein qu'elle renferme & que le poëte ſoit obligé d'exprimer dans la Fable?

Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que, lorſque d'une propoſition d'expérience il reſulte *immédiatement* un précépte qui exprime un devoir de faire ou d'omettre quelque choſe, alors le poëte fait mieux d'énoncer en termes exprès ce précepte dans ſa Fable, que de n'y énoncer que la propoſition d'expérience. *Ce n'eſt*

pas toujours un bonheur d'être grand. Voilà une vérité d'expérience ſur laquelle il ne ſeroit guères poſſible de faire une belle Fable. Celle qu'on a déja vue du Pêcheur qui ne retient dans ſon filet, que les plus gros poiſſons, tandis que les plus petits s'échappent heureuſement au travers des mailles, n'eſt qu'un eſſai très-manqué à plus d'un égard. Mais qu'eſt-ce qui a obligé le poëte de prendre la vérité d'un côté ſi louche & ſi ſtérile ? Si ce n'eſt pas toujours un bonheur d'être grand, c'eſt donc quelquefois un malheur; &, malheur à celui qui eſt devenu grand ſans le vouloir, que la fortune éleva ſans ſa participation, pour le rendre enſuite plus malheureux, ſans qu'il y ait de ſa faute ! Il falloit bien que les poiſſons devinſſent gros; il ne dépendoit pas d'eux de reſter petits. Quelle obligation dois-je avoir au

poëte d'une image où autant de personnes reconnoiſſent leur malheur, qu'il y en a qui y reconnoiſſent leur bonheur ? Doit-on jamais attriſter perſonne de ſa poſition ? On voit ici qu'il ne tient pas au poëte que les Grands ne s'attriſtent de la leur. Il auroit dû nous repréſenter comme une ſource de malheurs, non pas la grandeur, mais la vaine ambition d'être grand, κενοδοξια. C'eſt ce que fit cet ancien qui raconta la Fable des ſouris & des belettes. * « Les
» Souris crurent qu'elles n'étoient
» malheureuſes dans leurs guerres
» contre les belettes, que parce qu'el-
» les n'avoient pas de Généraux ;
» elles réſolurent donc d'en choiſir.
» Que ne tenterent point certaines
» ſouris ambitieuſes, pour être élues !

---

* Eſope, Fables 148.
Phedre, Livre IV. Fable 5.

» Mais cette prééminence à la fin
» leur coûta bien cher. Ces orgueil-
» leuſes s'attacherent des cornes ;

. . . . . Ut conſpicuum in prælio
Haberent ſignum, quod ſequerentur mi-
lites :

Afin que les ſoldats euſſent une enſeigne qu'ils puſſent ſuivre dans le combat.

» Elles furent encore battues, &
» ces cornes les empêcherent de ſe
» ſauver dans leurs trous qui étoient
» trop étroits.

Hæſere in portis ; ſuntque capti ab
hoſtibus ;
Quos immolatos victor avidis dentibus
Capacis alvi merſit tartareo ſpecu.

Elles ſe trouverent arrêtées au paſſage, & furent priſes par les ennemis. Le vainqueur les immola ſous ſes dents avides & les dévora.

Cette Fable eſt incomparablement plus belle. Mais la ſeule raiſon en eſt, que le poëte a choiſi une morale moins vague, & plus fertile. Il a pris pour objet, non pas la grandeur en général, mais les efforts de l'ambitieux qui court après une vaine grandeur ; & ce n'eſt qu'en vertu de ces efforts & de cette vaine grandeur, que ſa Fable reçoit tout naturellement cette vie qui nous la fait trouver ſi belle.

En général, M. Batteux a trop confondu l'action de l'apologue avec celle de l'épopée & du drame. L'action des deux derniers doit avoir, outre la fin que le poëte s'y propoſe, une fin intrinſèque & qui lui appartienne en propre. L'action de la Fable n'a pas beſoin de cette fin intrinſèque ; elle eſt aſſez parfaite, lorſque, par ſon moyen, le poëte arrive à ſon but. Dans l'épopée &

dans le drame, l'art d'exciter les paſſions eſt le premier & le principal objet du poëte. Mais il ne peut les exciter, qu'en les imitant; & il ne peut les imiter, qu'en leur fixant quelque but dont elles tâchent de s'éloigner ou de s'approcher. Il faut donc qu'il prête certaines vues à l'action même, & qu'il ſache raſſembler toutes ces vues ſous un but principal, de maniere que les différentes paſſions puiſſent ſubſiſter l'une avec l'autre. Le Fabuliſte, au contraire, n'a point affaire à nos paſſions, mais ſeulement à notre entendement. Il a pour but de nous convaincre vivement de quelque vérité morale particuliere. Et, ſuivant que la nature de cette vérité peut l'exiger, il cherche à remplir ſon objet par la repréſentation ſenſible d'une action qui a, ou qui n'a pas par elle-même de but particulier. Dès qu'il

en eſt venu à bout, peu lui importe que l'action qu'il a inventée ſoit parvenue ou non, à ſa fin intrinſèque: il laiſſe ſouvent ſes perſonnages à moitié chemin, & ne ſe met nullement en peine de ſatisfaire notre curioſité ſur leur compte. « Le Loup » accuſe le Renard d'un vol. Le » Renard nie le fait. Le Singe eſt » pris pour juge. Le demandeur & » le défendeur expoſent leurs rai» ſons. Enfin le ſinge prononce:

Tu non videris perdidiſſe, quod petis ;
Te credo ſubripuiſſe, quod pulchrè negas.

» Vous, vous ne paroiſſez point » avoir perdu ce que vous deman» dez; & vous, je crois que vous » avez pris ce que vous vous défendez » ſi bien d'avoir pris *.

La Fable eſt finie; car la ſen-

* Phedre, liv. 1. Fab. 10.

tence du ſinge contient la morale que le Fabuliſte avoit en vue. Mais l'entrepriſe que nous promet le commencement, eſt-elle finie ? Il ne faut, pour décider cette queſtion, que tranſporter en idée cette hiſtoire ſur le théâtre ; on ſentira dans l'inſtant, qu'elle eſt coupée par une penſée ingénieuſe. Le ſpectateur n'eſt pas content dès qu'il ſent que le combat va recommencer derriere la ſcène. » Un pauvre vieillard accablé de » peines, perd enfin patience, jette » ſon fardeau à terre, & appelle la » mort. Elle vient. Le vieillard en » eſt troublé, il s'effraye, il ſent » qu'il vaut encore mieux vivre mi- » ſérablement, que de ne pas vivre » du tout. Eh bien ! que faut-il » faire ? demande la mort. Helas ! » chere mort, m'aider à recharger » mon fardeau.* » Le Fabuliſte eſt

* Eſope, Fable 10.

heureu-

heureusement arrivé à son but, & le lecteur est satisfait. Mais l'histoire y est-elle aussi parvenue? Que devint le vieillard? La mort l'emporta-t-elle, ou le laissa-t-elle vivre? Le fabuliste ne se met point en peine de toutes ces questions; mais le poëte dramatique doit les prévenir.

Ainsi on n'est pas à beaucoup près aussi difficile pour une action destinée à l'apologue, que pour celle qui est destinée au poëme héroïque ou dramatique. Il seroit facile d'en trouver cent exemples. On ne peut donc pas faire usage de la définition que M. Batteux donne de l'action; elle n'est pas générale; il faut nécessairement l'étendre, comme j'ai fait ci-dessus. Mais, m'objectera-t-on, l'usage le permet-il? Je l'avoue; suivant l'usage ordinaire, on entend par action ce que l'on entreprend pour

parvenir à un but; ſuivant le même uſage, l'action n'eſt à ſa fin, que lorſqu'on eſt entiérement parvenu à ce but. Mais que s'en ſuit-il de là ? Que les rigides obſervateurs de l'uſage, que ceux qui n'oſent le violer en aucune maniere, doivent abſolument s'abſtenir d'employer le mot d'*action* pour exprimer une propriété *eſſentielle* de la Fable.

Tout bien peſé, je ſuivrai moi-même cet avis; & au lieu de dire que l'inſtruction morale eſt exprimée dans la Fable par le moyen d'une action, je chercherai un mot d'une ſignification plus étendue; & je dirai que la propoſition générale *eſt ramenée*, par le moyen de la Fable, *à un événement individuel*. Cet événement individuel eſt toujours ce que j'ai entendu juſqu'ici par le mot d'*action*; mais ce n'eſt pas toujours à beaucoup près ce

que M. Batteux a entendu par le même mot. Cet événement consiste toujours dans une suite de situations qui, au moyen du but que le poëte s'y propose, deviennent un tout. Sont-elles un tout, abstraction faite de cette vue ? Ce n'en sera que mieux. Mais ces situations doivent-elles regarder des êtres libres moraux ? Cela n'est pas douteux ; puiqu'il faut qu'elles forment un événement compris avec d'autres événemens sous le même *universel*, lequel ne peut convenir qu'à des êtres moraux. M. Batteux a raison de dire que ce qu'il nomme l'action de la Fable, ne convient qu'à des êtres raisonnables, qu'à l'*homme usant de sa raison ;* mais ce n'est pas parce que c'est une entreprise faite avec dessein ; c'est seulement parce qu'une pareille entreprise présuppose de la liberté ; car la liberté

agit toujours d'après quelque raison, mais pas toujours avec un but.

Mes lecteurs doivent être fatigués de n'entendre que des réfutations. Pour moi je le suis de les avoir faites. De la Motte, Richer, Breitinger, Batteux, ces Critiques de toute espéce, médiocres, bons, excellents, nous ont beaucoup occupés. Mais on risque de s'écarter du chemin qui mene à la vérité, lorsqu'on ne se met en peine d'aucun de ses prédécesseurs; & on s'arrête sans nécessité, si l'on veut s'occuper de tous.

Suis-je bien avancé dans ma carriere? Ah! que n'ai-je pu me flatter que mes lecteurs m'accorderoient d'eux-mêmes, ce que je crois avoir obtenu les armes à la main. Je résume donc, & je dis: Il ne s'agit pas dans la Fable d'*une vérité quelconque*, mais d'une proposition

morale générale ; il n'eſt pas queſtion *de la cacher ou déguiſer ſous l'allégorie d'une action*, mais de la ramener à un événement individuel ; & de l'y ramener, non pas de maniere *que l'on y découvre quelques reſſemblances avec la propoſition morale*, mais de maniere que l'on y reconnoiſſe intuitivement la propoſition morale toute entiere.

Mais ai-je enfin épuiſé tout ce qu'il y a à dire ſur l'eſſence de la Fable ? Je n'ai garde de vouloir le perſuader à mes lecteurs, je ne le crois pas moi-même.

On trouve dans Ariſtote * : « élire » un magiſtrat par le ſort, c'eſt com» me ſi le propriétaire d'un vaiſſeau, » ayant beſoin d'un pilote, tiroit » au ſort lequel de ſes matelots le » feroit, au lieu de choiſir avec ſoin

* Rhétorique, liv. 2, chap. 20.

» le plus habile d'entr'eux, pour rem-
» plir cette place. » Voilà deux évé-
nemens particuliers qui appartiennent à une même vérité morale générale. L'un est celui que l'occasion présente dans le moment même ; l'autre est celui qui est feint. Ce dernier est-il une Fable ? Personne ne le regardera comme tel. Mais s'il y avoit dans Aristote :
» Vous voulez nommer vos magis-
» trats par le sort, je crains qu'il ne
» vous arrive comme à ce proprié-
» taire de vaisseau, qui manquant
» de pilote, &c. » Ceci promet une Fable ; mais pour quelle raison ? Quelle différence y a-t-il entre ce morceau & le précédent ? Que l'on y fasse attention, on n'en trouvera pas d'autre que celle-ci. Dans le premier on introduit le propriétaire du vaisseau, en disant : *C'est comme si un propriétaire &c.* Ce propriétaire n'y

eſt que dans l'état de poſſibilité ; au lieu que dans le ſecond il exiſte réellement ; c'eſt un tel propriétaire de vaiſſeau.

Voilà qui va au but. L'événement individuel qui conſtitue la Fable, doit être repréſenté comme réel; ſi l'on ſe contente de ſa poſſibilité, on n'aura qu'un exemple, qu'une parabole. Cette différence importante, qui ſuffit pour proſcrire tant de Fables équivoques, mérite d'être conſtatée par quelques exemples. On trouve ce qui ſuit parmi les Fables que Planude a publiées.

» Le caſtor eſt un quadrupéde » amphibie, dont les teſticules ſont » d'une grande utilité dans la méde- » cine. Lorſque cet animal eſt pour- » ſuivi par les hommes, & qu'il ne » peut plus leur échapper, il coupe » lui-même ſes teſticules avec ſes » dents, & les jette vers ceux qui

» le pourſuivent; car il n'ignore pas
» qu'on ne lui tend des piéges que
» pour les avoir, & qu'il ne peut ra-
» cheter qu'à ce prix, ſa vie & ſa
» liberté.* » On pourroit tirer de ceci une morale excellente; mais eſt-ce une Fable? Perſonne n'héſitera à lui en refuſer le nom. Il ſeroit plus difficile d'en donner la raiſon: je ſuis même perſuadé que bien des gens n'en indiqueroient qu'une mauvaiſe. Ne ſeroit-on pas porté à dire, avec l'auteur des Lettres critiques**, que ce n'eſt là qu'un trait d'Hiſtoire naturelle? Mais le caſtor, répondrois-je avec le même auteur, n'agit pas ici par pur inſtinct, il agit par un choix libre, & après une mûre réflexion; car *il ſait pourquoi il eſt*

---

* Fables d'Eſope, 33.

** *Critiſche Briefe*, Lettres critiques. Zurich 1746, page 168.

pourſuivi, γινωσκων ὐ χαριν διωκεται. C'eſt précisément cette élevation de l'inſtinct juſqu'au raiſonnement, ſi nous en croyons l'auteur, qui fait qu'un événement pris dans le regne animal devient une Fable. Pourquoi celui-ci ne l'eſt-il donc pas? La ſeule raiſon en eſt que la réalité lui manque. L'individu ſeul exiſte; ſans individu il ne ſçauroit y avoir d'exiſtence. Il auroit fallu ne dire que d'un ſeul caſtor, ce qui eſt dit ici de toute l'eſpéce, & on auroit eu une Fable. Paſſons à un autre exemple. « Les » ſinges, dit-on, mettent au monde » deux petits; ils ont beaucoup de » tendreſſe pour l'un, & le ſoi- » gnent avec toute l'attention poſſi- » ble; ils haïſſent au contraire l'au- » tre, & le négligent. Mais un deſ- » tin particulier veut que la mere » étouffe, ſous ſes careſſes multi-

» pliées, celui qu'elle aime, & que » celui qu'elle néglige, grandiſſe & » ſe fortifie ſans eſſuyer aucun triſte » accident. » * Ce n'eſt pas là non plus une Fable, & la raiſon en eſt la même. On attribue à toute l'eſpéce, ce qu'il faudroit n'attribuer qu'à un ſeul individu. Auſſi lorſque M. l'Eſtrange ** a voulu en faire une Fable, il lui a ôté cette univerſalité. « Un ſinge, dit-il, avoit deux » petits ; il étoit follement amou» reux de l'un, & ne ſe ſoucioit » point du tout de l'autre. Saiſi » un jour d'une terreur ſubite, il » prend en hâte ce cher petit dans » ſes bras, s'enfuit, tombe, & lui » briſe la tête contre une pierre. » L'autre dont il ne s'étoit nulle-

---

* *Fables d'Eſope*, 268.

** Dans ſes Fables, telles qu'elles ont été adoptées par Richardſon, Fable 187.

» ment mis en peine, avoit ſauté » ſur ſon dos, s'y étoit fortement » attaché, & n'avoit reçu aucun » mal. » Tout ceci eſt déterminé. Ce n'eſt plus une parabole, c'eſt une Fable. L'exemple du pêcheur dont nous avons déja parlé plus d'une fois, a le même défaut. Une mauvaiſe Fable en a rarement un ſeul. La même choſe arrive toutes les fois qu'on tire le filet; les petits poiſſons s'échappent, ceux qui ſont plus gros que les mailles ſont arrêtés. Ce cas n'eſt donc pas par lui-même un cas individuel; il ne le deviendroit que par les circonſtances ſecondaires qu'on pourroit y ajouter.

Il eſt donc vrai de dire que le cas particulier qui ſert de fondement à la Fable doit être repréſenté comme réel, comme exiſtant; il doit être ce qu'on appelle, dans la ſignification la plus étroite du terme, un

événement individuel. Mais peut-on en donner une raison philosophique ? Pourquoi les exemples de la philosophie morale pratique, (car on peut donner ce nom aux Fables,) ne s'accommodent-ils pas de la pure possibilité, qui suffit, comme l'on fait, dans les exemples des autres sciences ? Je me jetterois ici dans des longueurs dont j'aurois de la peine à trouver la fin, si je ne supposois pas à mes lecteurs quelques connoissances de psychologie. * Je me suis déja abstenu de copier dans notre Philosophe la doctrine de la connoissance intuitive. Je vais en rapporter ici ce qui est indispensablement nécessaire pour présenter avec clarté la suite de mes idées.

---

* *Psychologie*, c'est la connoissance de l'ame & de ses facultés.

La connoiſſance intuitive eſt claire par elle-même; la connoiſſance ſymbolique emprunte ſon évidence de l'intuitive.

Ce n'eſt que dans le particulier que l'univerſel exiſte, & il ne peut être reconnu intuitivement que dans le particulier.

Pour donner donc à un raiſonnement ſymbolique univerſel toute la clarté dont il eſt ſuſceptible, il faudra le réduire à un cas particulier dans lequel on puiſſe le reconnoître intuitivement.

Ce cas particulier, dans lequel on reconnoît intuitivement l'univerſel, s'appelle un exemple.

Les exemples ſervent donc à éclaircir les raiſonnemens ſymboliques univerſels; & puiſque les ſciences ne ſont compoſées que de pareils raiſonnemens, toutes les ſciences ont beſoin d'exemples.

Mais la philoſophie morale doit faire mieux que d'éclaircir ſimplement ſes raiſonnemens univerſels : l'évidence n'eſt pas la ſeule prérogative de la connoiſſance intuitive.

Par ſon moyen nous appercevons plus promptement la vérité d'une propoſition, & nous pouvons y découvrir en moins de tems un plus grand nombre de motifs, que lorſqu'elle eſt exprimée ſymboliquement. D'où il ſuit que la connoiſſance intuitive a bien plus d'influence ſur la volonté que la ſymbolique.

Les dégrés de cette influence ſuivent les dégrés de ſon activité & de ſa force, & ceux-ci ſe meſurent ſur le nombre & la préciſion des déterminations que l'on aſſigne *au particulier*. Plus le cas particulier eſt déterminé, plus on y diſtingue de choſes, & plus l'activité & la force de la connoiſſance intuitive ſont grandes,

La poſſibilité eſt une eſpece d'univerſel ; car tout ce qui eſt poſſible, eſt poſſible de pluſieurs manieres. De-là vient que *le particulier*, regardé ſeulement comme poſſible, eſt encore, en quelque ſorte, une eſpece d'univerſel ; & comme tel il met obſtacle à la force & à l'activité de la connoiſſance intuitive.

Si l'on veut donc donner le plus haut dégré de force & d'activité à la connoiſſance intuitive, & opérer auſſi puiſſamment qu'il eſt poſſible ſur la volonté, il faudra regarder le poſſible comme exiſtant, & lui donner l'individualité ſous laquelle ſeule il peut exiſter.

Mais, comme nous l'avons dit, la philoſophie morale doit faire quelque choſe de plus que d'éclaircir ſes raiſonnemens univerſels : or ce ſurplus conſiſte précisément à leur donner cette aptitude d'opérer ſur la vo

lonté, aptitude à laquelle on parvient dans un cas réel par le moyen de la connoiſſance intuitive; au lieu que les autres ſciences qui n'ont pour but que d'éclaircir leurs principes, n'ont pas beſoin de tant de force & de tant d'activité de la part de cette connoiſſance; le *particulier* regardé uniquement dans l'état de poſſibilité, ſuffit pour leur en procurer le dégré néceſſaire.

Je peux donc conclure que la Fable demande un événement réel, parce qu'on peut appercevoir & plus de clarté, & un plus grand nombre de motifs dans la réalité, que dans la poſſibilité; parce que *le réel* entraîne avec lui une conviction plus forte que ce qui n'eſt que *poſſible*.

Ariſtote, à la vérité, paroît avoir connu cette force du *réel*; mais comme il ne la dérivoit pas de ſa vraie ſource, il ne pouvoit pas manquer

d'en faire une application fausse. Il ne sera pas inutile d'examiner ici tout ce qu'il enseigne *sur l'exemple*, περι παραδειγματος. *Aristote dans sa Rhétorique, liv. II. chap.* 20. Παραδειγματων δ'ειδη δυο ἐστιν, dit-il, ἐν μεν γαρ ἐστι παραδειγματος ειδος, το λεγειν πραγματα προγεγενημενα, ἐν δε, το αὐτα ποιειν. Τουτου δ' ἐν μεν παραβολη: ἐν δε λογοι: οἱον οἱ αισωπειοι και λιβυκοι· » Il y a deux especes d'exemples. » Dans les uns, on rapporte des » choses arrivées; & dans les autres, » des choses feintes. Cette derniere » espece comprend la Parabole & les » Fables, telles que sont celles d'E» sope, & celles des Africains. En général cette division est juste; mais si l'on venoit à commenter ce passage, j'exigerois que le commentateur nous apprît pourquoi les exemples feints ne sont sous-divisés qu'en deux

eſpeces, & pourquoi il ne pourroit pas y en avoir un plus grand nombre. Il lui ſeroit facile d'en tirer la raiſon des exemples mêmes qu'Ariſtote en donne, comme je l'ai fait ci-deſſus. Ariſtote veut que l'on amene la parabole par ces mots ὥσπερ εἴ τις, *comme ſi quelqu'un*; & que l'on raconte la Fable comme quelque choſe de réellement arrivé. Je crois donc qu'un commentateur pourroit paraphraſer ce paſſage de cette maniere.

Les exemples ſont, ou pris dans l'hiſtoire, ou inventés au défaut de l'hiſtoire. Dans toute choſe arrivée, il y a une poſſibilité intrinſeque qui ſe diſtingue toujours de ſa réalité, quoique l'on ne puiſſe pas l'en ſéparer en tant que l'on conſidere toujours la choſe comme arrivée. La force qu'elle doit avoir comme exemple, eſt donc ou dans ſa ſeule poſſibilité, ou dans ſa poſſibilité & ſa réalité enſemble.

Dans le premier cas, au défaut d'une chose arrivée, il suffira d'en inventer une purement possible; & on aura alors une parabole. Mais dans le second il faudra élever notre fiction de la possibilité jusqu'à la réalité, & on aura composé une Fable.

On peut tirer de tout ceci une nouvelle division de la Fable, que l'on trouvera dans la troisieme dissertation.

Jusqu'ici il n'y a proprement rien à dire contre l'auteur Grec. Mais voyons ce qu'il ajoûte sur le mérite ou la force de ces différentes especes d'exemples: Εισι δ' οἱ λογοι δημηγορικοι, dit-il; και ἐχουσιν ἀγαθον τουτο, ὁτι πραγματα μεν ἑυρειν ὁμοια γεγενημενα, χαλεπον, λογους δε ῥᾳον· Ποιησαι γαρ δει ὡσπερ και παραβολας, ἀν τις δυνηται το ὁμοιον ὁρᾳν, ὁπερ ῥαον ἐστιν ἐκ φιλοσοφιας. Ῥᾳω μεν ουν πορισασθαι τα δια των λογων: χρησιμωτερα δε προς το βουλευσασθαι, τα

δια των πραγματων : ὁμοια γαρ, ὡς ἐπι το πολυ, τα μελλοντα τοις γεγονοσι : » La Fable peut être d'une grande » utilité dans les discours qu'on » adresse au peuple ; elle a l'avantage » de présenter, beaucoup plus facile- » ment que l'histoire, des faits res- » semblans à ceux dont il est ques- » tion. Pour feindre une Fable, il » faut s'y prendre comme pour fein- » dre une parabole ; & il est facile » d'en venir à bout, pourvû qu'on » sache ce que c'est que *ressemblance*, » & qu'on soit un peu versé dans la » philosophie. Mais les exemples que » fournit l'histoire, sont un plus grand » effet dans les délibérations, & sont » beaucoup plus propres à persuader » que les Fables ; car les événemens » futurs sont ordinairement sembla- » bles aux passés.

Je ne m'arrêterai qu'à la derniere assertion de ce passage. Aristote dit

que les exemples historiques ont plus de force pour convaincre, que les Fables, parce que le passé est ordinairement semblable à l'avenir. En quoi je pense qu'il s'est trompé. Je ne puis être convaincu de la réalité d'un événement dont je n'ai été ni témoin ni acteur, que par des raisons de vraisemblance. Je crois qu'une chose est arrivée, & qu'elle est arrivée de telle ou telle maniere, parce que cela est très-vraisemblable, & qu'il seroit au contraire très-peu vraisemblable qu'elle ne fût pas arrivée ou qu'elle fût arrivée autrement. Ainsi, puisque la vraisemblance propre & intrinséque d'un événement arrivé dans un tems passé, est la seule chose qui m'en fasse croire la réalité, & que cette vraisemblance intrinséque peut se trouver aussi-bien dans un événement feint, que dans un événement réel, on ne voit pas pourquoi la réalité du pre-

mier auroit plus de force sur la conviction, que la réalité du second. Je vais même plus loin, & je crois que, puisque le vrai historique n'est pas toujours vraisemblable, puisque Aristote lui-même approuve la sentence d'Agathon :

Ταχ' ἀν τις εἰκος ἀυτο τȣτ' εἶναι λεγοι,
Βροτοισι πολλα τυγχανειν ὐκ εἰκοτα :

» Il est vraisemblable qu'il arrive » beaucoup de choses qui ne soient » pas vraisemblables ; » puisqu'il dit ici lui-même, que le passé n'est qu'*ordinairement* semblable à l'avenir, ἐπὶ το πολυ ; que d'ailleurs il est libre au poëte de s'écarter en ce point de la nature, & d'ajouter la vraisemblance à tout ce qu'il donne pour vrai : il est évident, qu'à parler en général la Fable doit l'emporter pour la force de la conviction sur les exemples historiques, &c.

Je crois maintenant avoir développé, avec assez de détail, mon sentiment sur l'essence de la Fable. Je rassemble donc les résultats, & je dis que *lorsque l'on ramene une proposition morale générale à un évènement particulier, que l'on donne la réalité à cet événement, & que l'on en fait une histoire dans laquelle on reconnoit intuitivement la proposition générale, cette fiction s'appelle une Fable.*

Telle est la définition que je donne de la Fable, & j'espere que dans l'application, on la trouvera aussi juste que fertile.



II. DISSERTATION.

De l'usage des animaux dans la Fable.

LA plûpart des Fables ont pour acteurs des animaux, & même des créatures d'un ordre inférieur. Que faut-il penser sur ce point ? Est-ce une propriété essentielle à la Fable, que les bêtes y soient élevées à l'état des êtres moraux ? Est-ce une adresse qui abrége & facilite au poëte les moyens d'arriver à son but ? Ou bien est-ce un usage qui n'a proprement aucune utilité réelle, & que, par honneur pour le premier inventeur, on conserve parce qu'il est plaisant ; *quòd risum movet ?* Ou qu'est-ce enfin ?

Ou M. Batteux n'a point prévu ces questions, ou il a cru pouvoir les éviter

éviter, en faisant mention de cet usage des animaux dans sa définition même. « L'apologue, dit-il, est le ré- » cit d'une action allégorique, attri- » buée ordinairement aux animaux. » Voilà qui est parfaitement à la françoise ! On ne passeroit pas plus vîte sur des charbons. Mais pourquoi est-elle ordinairement attribuée aux animaux ? C'est ce que nous apprendrions volontiers. Qu'est-ce que ne demande pas un pesant Allemand ?

De tous les Critiques, M. Breitinger est le seul qui ait touché ce point ; il mérite d'autant mieux d'être écouté. » Comme Esope, dit-il, vouloit faire » servir la Fable à l'instruction des » hommes dans la vie civile, la plû- » part de ses préceptes étoient des » propositions ou des maximes très- » connues : pour les présenter sous une » forme allégorique, il étoit par con- » séquent obligé de recourir à des

» actions & à des exemples absolu-
» ment ordinaires dans la vie com-
» mune des hommes. Mais les tra-
» vaux & les actions ordinaires de la
» vie n'ont rien de remarquable, rien
» de piquant; il falloit donc chercher
» un nouveau moyen de donner à la
» narration allégorique, une force at-
» trayante & un air piquant, qui lui
» ouvrissent une entrée sûre dans le
» cœur de l'homme. Dès qu'on s'est
» apperçu qu'il n'y avoit que le rare,
» le neuf & le merveilleux qui portas-
» sent dans notre ame cette force qui
» éveille, plaît & enchante; on a
» cherché à donner du merveilleux
» à la narration, par la nouveauté &
» la singularité des représentations, &
» à procurer ainsi à la Fable, une
» beauté piquante & non ordinaire.
» La narration est fondée sur deux
» points essentiels, dont l'un regarde
» la personne, & l'autre la chose ou

» l'action : sans eux point de narra-
» tion. Il faut donc que le merveil-
» leux qui doit y dominer, se rap-
» porte ou à l'action elle-même, ou
» aux personnes à qui elle est attri-
» buée. Dans les affaires & les ac-
» tions ordinaires des hommes, le
» merveilleux qui s'y rencontre, con-
» siste principalement dans la surprise
» causée, soit par la hardiesse d'une
» entreprise, soit par la méchanceté
» & la folie qui peuvent se trouver
» dans l'exécution, & quelquefois
» par un dénouement totalement im-
» prévu. Mais comme ces actions
» merveilleuses se présentent rare-
» ment dans la vie commune, qu'au
» contraire la plûpart des actions des
» hommes n'ont rien de remarqua-
» ble, rien d'extraordinaire, & que
» l'on avoit à craindre que la narra-
» tion, qui au fond est le corps de
» la Fable, ne devînt languissante

» & méprisable ; on a été obligé de
» changer les acteurs ou de les pré-
» senter sous de nouvelles formes pour
» lui procurer une apparence agréable
» de merveilleux. Et comme les hom-
» mes, malgré leurs variétés, con-
» servent toujours une ressemblance
» & une affinité qui tient à leur essen-
» ce, on imagina d'introduire, dans
» la narration, des êtres d'une nature
» supérieure que l'on croyoit réelle-
» ment existans, comme les Dieux,
» les Génies, &c. ou des simples qua-
» lifications que l'on regarda comme
» des êtres réels, tels que les vertus,
» les facultés de l'ame, le bonheur,
» l'occasion ; on prit sur-tout la liber-
» té d'élever à la nature des êtres
» raisonnables les animaux, les plan-
» tes, les êtres même d'un ordre infé-
» rieur, comme les créatures inani-
» mées ; & on leur attribua la raison
» & le langage des hommes, afin

» qu'ils fuſſent capables de nous faire
» connoître par des ſignes intelligi-
» bles leur état & leurs aventures,
» & qu'ils puſſent être nos précep-
» teurs & nos maîtres, en nous ſer-
» vant d'exemple dans des actions
» morales ſemblables aux nôtres.

M. Breitinger ſoutient donc, que c'eſt pour atteindre au merveilleux dans la Fable, que l'on y fait parler & agir raiſonnablement les animaux & les autres créatures d'un ordre inférieur. Ceci l'induit à croire que la Fable, en général, regardée dans ſon eſſence & dans ſon origine, n'eſt que *le merveilleux même en tant qu'il tend à l'inſtruction*. C'eſt-là la ſeconde définition qu'il en donne, & que je vais examiner comme je l'ai promis.

Le principal objet de cette examen ſera de nous aſſurer ſi l'introduction des animaux dans la Fable eſt réellement une ſource de mer-

veilleux. Si elle l'eſt, c'eſt un grand point en faveur du ſentiment de Breitinger; ſi elle ne l'eſt pas, il n'en faut pas davantage pour faire écrouler tout ſon ſyſtême ſur les Fables.

Cette introduction meneroit-elle au merveilleux? Notre Critique nous dit que » le merveilleux n'a pas » même l'apparence de la vérité & » de la poſſibilité. » L'impoſſibilité apparente eſt donc de l'eſſence du merveilleux? Mais comment conciliera-t-on, avec cette aſſertion, l'uſage dont les anciens s'étoient, pour ainſi dire, fait une régle de commencer la plûpart des Fables, par *φασι*, *on dit* *? Theon ** rapporte à ce

* L'original ajoute : Et par l'accuſatif qui ſuivoit; ce que les Rhéteurs grecs appelloient tout uniment : *propoſer la Fable par l'accuſatif*, *εἰς αἰτιατικούς*.

** Dans ſes proluſions page 28, de l'édition de Camerarius.

ſujet, un paſſage d'Ariſtote, où ce philoſophe approuve cet uſage ; & dit qu'il vaut mieux appuyer l'événement de la Fable ſur l'autorité des anciens, que d'en être ſoi-même le garant, *afin*, ajoute-t-il, *de diminuer l'apparence de raconter quelque choſe d'impoſſible*, ἵνα παραμυθῆσαι τὸ δοκεῖν ἀδύνατα λέγειν. Si c'étoit-là la façon de penſer des anciens ; s'ils tâchoient de diminuer, autant qu'ils le pouvoient, l'apparence de l'impoſſibilité dans la Fable ; ils étoient donc bien éloignés d'y chercher & de s'y propoſer le merveilleux qui doit avoir cette apparence d'impoſſibilité pour fondement. Continuons.

» Le merveilleux, dit M. Breitinger en plus d'un endroit, eſt le plus haut degré du neuf ». Mais afin que la nouveauté faſſe ſon effet ſur nous, il faut qu'elle ſoit *merveilleuſe*,

non ſeulement en elle-même ; mais auſſi par rapport aux images qu'elle peint dans notre ame. Il n'y a de merveilleux que ce qui ſe préſente très-rarement dans l'ordre de la nature, & le merveilleux ne continue de faire impreſſion ſur nous que lorſque les images qu'il préſente ſe trouvent rarement dans notre imagination. Le plus grand miracle de l'Ecriture-ſainte ne fera pas ſur un lecteur aſſidu de la Bible, à beaucoup près, autant d'impreſſion qu'il en a fait ſur lui la premiere fois qu'il l'a lu. Il ne ſera pas plus étonné, à la fin, d'y trouver qu'autre fois le ſoleil s'arrêta, que de le voir tous les jours ſe lever & ſe coucher. Le merveilleux reſte toujours le même ; mais lorſque nous y penſons trop ſouvent, la diſpoſition de notre ame change. Ainſi l'introduction des animaux ne nous paroîtroit merveilleuſe au plus

que dans les premieres Fables que nous verrions; & dès que nous trouverions que les animaux parlent & agissent presque dans toutes, cette singularité, quelque grande qu'elle soit, n'auroit bientôt pour nous rien d'extraordinaire.

Mais à quoi bon tous ces détours? Il est inutile d'ébranler ce que l'on veut abattre, lorsqu'on peut le renverser d'un seul coup. Je dis en deux mots: qu'on peut supposer dans l'apologue que les bêtes & les créatures d'un ordre inférieur, soient douées de la parole & de la raison; que c'est une chose reçue, & qui ne doit être rien moins que merveilleuse. Lorsque je lis dans l'Ecriture *: » Alors le Seigneur ouvrit la bouche à » l'ânesse, & elle parla à Balaam; &c.

* Les Nombres, Chap. XXII. 28.

C'eſt-là ſans doute du merveilleux. Mais lorſque je lis dans Eſope*: φασιν, ὅτι φωνηεντα ἦντα ζωα, την ὄϊν προς τον δεσποτην εἰπειν, » on » dit qu'au tems où les bêtes parloient » encore, la brebis dit à ſon Berger; » il eſt évident que le Fabuliſte ne m'a voulu raconter rien de merveilleux: il me rapporte, au contraire, un fait qui, dans les tems qu'il ſuppoſe ſous le bon plaiſir de ſon lecteur, étoit abſolument conforme au cours ordinaire de la nature.

Cela eſt ſi palpable, que j'aurois honte d'y ajoûter encore le moindre mot. Paſſons à la véritable raiſon, (à celle que je regarde du moins comme telle,) qui fait que le Fabuliſte trouve ſouvent les animaux plus commodes pour ſes vues, que les

* Fable 316, édition de Hauptmann; c'eſt celle à laquelle M. Leſſing rapporte ſes citations.

hommes. Je la fais conſiſter *dans l'invariabilité généralement connue des caracteres.* Supposé qu'il fût beaucoup plus facile qu'il ne l'eſt, de trouver dans l'hiſtoire des traits où l'on pût reconnoître intuitivement telle ou telle vérité morale; tout le monde ſans exception, ceux même qui ne ſont pas familiers avec les caracteres des perſonnages qui agiſſent, pourroient-ils pour cela l'y reconnoître? Et combien y a-t-il de perſonnages dans l'hiſtoire, qui ſoient ſi généralement connus, que leurs noms ſeuls, dès qu'ils ſont prononcés, réveillent ſur le champ, dans l'eſprit de tout le monde, l'idée de leur façon de penſer & des autres qualités qui leur étoient propres? Pour n'avoir pas à carractériſer les perſonnages que l'on employe par des circonſtances détaillées, qui peut-être même ne donneroient pas les mêmes idées

à tout le monde, on s'eſt borné à la petite ſphere de ces êtres, dont le nom ſeul réveille indubitablement la même idée, même chez les plus ignorans. Et comme la plûpart de ces êtres étoient peu propres par leur nature, à ſe charger du rôle des êtres libres, on a reculé les bornes de leurs facultés naturelles, & on les a rendus capables d'un pareil rôle par quelques ſuppoſitions vraiſemblables.

On entend nommer Britannicus & Néron. Qu'il y a peu de gens qui ſachent bien qui étoit Néron, qui étoit Britannicus, & quel rapport il y a de l'un à l'autre! Mais ſi l'on vous dit: le Loup & l'Agneau. Qui ne connoît pas ſur le champ ce qu'on lui dit? Qui ne ſait pas le rapport qu'il y a entre ces deux animaux? Leur nom, qui peint dans l'inſtant leur image dans notre ame, facilite en nous la connoiſ-

sance intuitive ; au lieu que les noms de Britannicus & de Néron, qui certainement ne réveillent pas précisément la même idée dans l'esprit de ceux même qui les connoissent, ne peuvent que mettre obstacle à cette connoissance. Le fabuliste ne trouvant donc pas des individus raisonnables, dont le nom seul suffise pour les peindre à notre imagination ; on doit lui permettre, disons mieux, il a le droit d'en chercher de pareils parmi les animaux, ou même parmi les créatures d'un ordre inférieur. Que dans la Fable du Loup & de l'Agneau, on mette Néron au lieu du Loup, & Britannicus au lieu de l'Agneau ; elle aura perdu dès-lors ce qui en fait une Fable aux yeux de tout le genre humain. Si au lieu du Loup & de l'Agneau, on mettoit le géant & le nain, elle y perdroit beaucoup moins ; car le nain & le

géant font des individus, dont la dénomination feule fait affez connoître le caractere. Mais transformons plutôt cette Fable en la fuivante qui fe paffe entre des hommes :

» Un prêtre alla vers le pauvre » homme du prophête *, & lui dit : » Les Dieux demandent une offran- » de ; apporte ton agneau blanc aux » pieds de l'autel. Mon voifin a un » troupeau nombreux, répondit le » pauvre ; & moi, je n'ai que ce » feul agneau. Mais, repliqua le prê- » tre, tu as fait vœu de le donner » aux Dieux, parce qu'ils ont béni » ton champ..... Mon champ ! je » n'en ai point..... Eh bien ! c'eft » parce qu'ils ont fauvé ton fils de

* *Le pauvre homme du prophête*, voyez le fecond livre des Rois chap. XII.

» sa maladie..... Hélas! dit le pau-
» vre, les Dieux l'ont pris lui-même
» en offrande! Impie, dit le prêtre
» en grondant, tu blasphêmes! & il
» arracha l'agneau de ses bras; &c.

Si dans ce changement la Fable perd encore moins qu'avec le géant & le nain, cela vient de ce que, malheureusement, on attache bien plus promptement le caractere de cupidité au mot de prêtre, que le caractere de cruauté à celui de géant; & que le pauvre homme du prophête réveille bien plus facilement que le nain, l'idée de l'innocence opprimée. La meilleure copie de cette Fable, celle où elle perd sans doute le moins de son mérite, est la Fable du chat & du coq *. Cependant comme l'on ne voit pas aussi promptement le rapport qu'il y

* Fables d'Esope, 6.

a du chat au coq, que celui qu'il y a du loup à l'agneau ; ces derniers ſont toujours les êtres les plus commodes que le fabuliſte ait pû choiſir pour parvenir à ſon but.

L'auteur des Lettres critiques, déja citées, eſt du même ſentiment que M. Breitinger. Il dit, entr'autres choſes, ſous le nom ſuppoſé d'Hermann Axel, (*page* 166 :) « Ces » perſonnages particuliers donnent » une apparence ſinguliere à la Fa- » ble ; & ceci ſeroit une Fable mal- » adroite : *Un homme vit de très- » belles poires au haut d'un arbre, » qui exciterent puiſſamment ſon ap- » pétit. Il fit long-tems des efforts » inutiles pour grimper ſur le poi- » rier : il fut enfin obligé d'y renon- » cer ; & dit en s'en allant : Il vaut » mieux pour ma ſanté, que je les » y laiſſe plus long-tems ; elles ne » ſont pas aſſez mûres.* Il n'y a rien

» de piquant dans cette historiette, » elle est trop plate, » &c. Oui, M. Axel a raison : cette historiette est très-plate, & ne mérite rien moins que d'être regardée comme une bonne Fable. Mais seroit-ce parce qu'aucune bête n'y parle & n'y agit ? Certainement non. La seule raison en est que l'auteur, à l'individu du renard, au simple nom duquel nous attachons un caractere qui suffiroit pour rendre raison de l'action qu'on lui attribue, a substitué un autre individu, dont le nom ne réveille en nous l'idée d'aucun caractère déterminé. » Un homme ! » Idée trop générale pour la Fable. Quelle espéce d'homme me représenterai-je à ce mot ? Il y en a tant ! Mais » un re- » nard ! » Le fabuliste n'en connoît qu'un ; & dès qu'il en prononce le nom, mes idées tombent dans l'instant sur un seul & même caractere.

M. Axel auroit dû au moins mettre en jeu, non pas un homme en général, mais un Gaſcon ; il auroit vû que l'excluſion des animaux ne fait pas à la Fable autant de tort qu'il l'imagine, ſur-tout s'il avoit changé les autres circonſtances dans la même proportion, & s'il avoit fait deſirer au Gaſcon quelque choſe de plus conſidérable que des poires.

Le caractere généralement connu & invariable des animaux étant donc la véritable raiſon pour laquelle le Fabuliſte les éleve au rang des êtres moraux, je trouve très-extraordinaire que l'on ait voulu faire un honneur particulier à un auteur, » de » n'avoir pas fait chanter le cygne » dans ſes Fables, & de n'avoir pas » fait verſer au pélican ſon ſang pour » ſes petits *. » Comme ſi l'on de-

* On peut voir la préface critique des nouvelles Fables de M. de K.

voit étudier l'hiſtoire naturelle dans un livre de Fables. Lorſque de pareilles propriétés ſont généralement connues, ſoit que les naturaliſtes les admettent, ou ne les admettent pas, on doit les employer dans l'apologue: ſi quelqu'un veut nous en ôter l'uſage, ſoit par ſes exemples, ſoit par ſes principes, qu'il nous nomme auparavant d'autres individus en qui nous reconnoiſſions les mêmes propriétés.

Plus nous deſcendrons à des êtres d'une nature inférieure, plus il ſera rare d'y rencontrer de pareils caracteres généralement connus. C'eſt pour cette raiſon que le Fabuliſte prend rarement ſes acteurs dans le régne des plantes, plus rarement encore dans le genre des pierres, & peut-être le moins qu'il eſt poſſible parmi les ouvrages de l'art. Car je ne me perſuaderai jamais que cela vienne

de ce que plus les êtres que l'on employe ſont d'une nature inférieure, moins il y a de vraiſemblance que ces êtres puiſſent ſentir, penſer & parler. La Fable du pot de terre & du pot de fer, n'eſt ni plus mauvaiſe, ni moins vraiſemblable que la meilleure Fable que l'on pourroit faire, par exemple, ſur un ſinge; quelque affinité qu'il y ait entre le ſinge & l'homme.

Mais en donnant le caractere des animaux, comme la véritable raiſon qui fait préférer leur uſage dans la Fable, je ſerois fâché de dire que les animaux ne ſoient pas d'ailleurs utiles au Fabuliſte. Parmi les avantages qu'ils lui procurent, nous pouvons compter qu'ils augmentent beaucoup le plaiſir de la comparaiſon dans la Fable compoſée, plaiſir qui eſt à peine ſenſible lorſque l'événement particulier réellement arrivé

& l'événement feint, roulent l'un & l'autre ſur des acteurs de la même eſpece, ſur des hommes. Mais cette utilité, qui, comme je l'ai dit, n'a lieu que dans la Fable compoſée, ne peut pas être la raiſon qui fait préférer les animaux aux hommes dans la Fable ſimple, ni par conſéquent dans la Fable en général.

Je ne craindrai point d'attribuer aux animaux & aux autres créatures inférieures que l'on employe dans la Fable, une autre utilité que le raiſonnement ne m'auroit peut-être jamais fait connoître; le ſentiment ſeul m'y a conduit. Le but de la Fable, eſt de nous donner la connoiſſance claire & vive d'une propoſition morale. Or rien n'obſcurcit plus notre connoiſſance que les paſſions; ainſi le Fabuliſte doit s'abſtenir avec tout le ſoin poſſible de les exciter. Mais peut-il prendre de meilleurs moyens

pour éviter, par exemple, d'émouvoir la compassion, que d'avoir recours à des objets de compassion plus imparfaits, & de prendre au lieu des hommes, des animaux, ou des créatures encore plus abjectes. Rappellons-nous, encore une fois, la Fable du Loup & de l'Agneau, & la maniere dont elle a été changée ci-dessus en la Fable du prêtre & du pauvre homme du prophête. Nous avons de la compassion pour l'agneau; mais cette compassion est si foible, qu'elle ne fait aucun tort sensible à la connoissance intuitive que nous aquérons de la proposition morale. Mais en est-il de même à l'égard du pauvre du prophête? Est-ce une illusion que je me fais? ou plutôt n'est-il pas réellement vrai, que nous avons trop de compassion pour lui, & que nous sommes trop indignés contre le prêtre, pour que la con-

noissance intuitive de la proposition morale, puisse être aussi claire dans cette derniere Fable, que dans la premiere?

III. DISSERTATION.

De la Division de la Fable.

LES Fables sont susceptibles de différentes divisions. J'ai parlé, dès le commencement, de celle qui est fondée sur la différente application que l'on en fait. Si elles sont appliquées uniquement à une proposition morale générale, ce sont des Fables *simples*. Si on les applique à un événement réel qui soit contenu avec la Fable sous une même proposition morale, on les appelle Fables *composées*. On doit s'être apperçu déjà de l'utilité de cette division dans plus d'un endroit.

La différente nature de la proposition morale pourroit donner lieu à une autre division. Il y a des propositions morales, dont la connoissance intuitive s'aquiert plus facilement dans un cas individuel de leur contraire, que dans un cas individuel qu'elles contiennent immédiatement. Les Fables qui présenteroient une proposition morale du premier genre, pourroient être appellées *indirectes*; & les autres *directes*.

Il y a une autre division qui certainement n'est pas dûe à la philosophie; c'est celle qui distingue les Fables par les noms des différens inventeurs ou poëtes qui se sont fait, par leur moyen, un nom remarquable; mais il n'est pas question ici de toutes ces divisions. Je vais examiner celle qui a été suivie par le plus grand nombre des Critiques, & qui est fondée sur une différence plus

plus sensible, c'est-à-dire sur la différence des acteurs.

Aphthonius * est sans contredit le plus ancien écrivain qui en ait fait mention. Τȣ δὲ μυθȣ, dit-il, dans ses Prolusions, το μεν ἐςι λογικον, το δὲ ἠθικον, το δὲ μικ]ον. Και λογικον μεν ἐν ᾧτι ποιων ἀνθρωπος πεπλαςαι: ἠθικον δὲ το των ἀλο γων ἠθος ἀπομιμȣμενον: μικ]ον δὲ το ἐξ ἀμφοτέρων ἀλογȣ και λογικȣ. » Il » y a trois espéces de Fables; *la ra-* » *tionelle*, qui n'a pour acteurs que » des hommes; *la morale*, qui se » passe entre des êtres privés de rai-

---

* Aphthonius d'Antioche, sophiste & rhéteur, vivoit dans le troisieme siécle. Nous avons de lui quelques ouvrages, dont le principal est une Rhétorique qui a été traduite du grec en latin, sous ce titre: *Aphthonii Progymnasmata.* La meilleure édition qu'on en ait, est celle des Elzevirs *in*-12, 1645.

» ſon; *la mixte*, dans laquelle on » introduit des êtres raiſonnables & » des êtres qui ne le ſont pas. » Le défaut eſſentiel de cette diviſion frappe les yeux de tout le monde; elle n'épuiſe pas ſon ſujet. Car que deviennent les Fables qui roulent ſur des Divinités, ou ſur des perſonnages allégoriques ? Aphthonius, en termes exprès, reſtreint la Fable *rationelle* à l'homme ſeul. Et quand même on remédieroit à ce défaut, peut-on rien voir de plus ſuperficiel que cette diviſion ? Répand-elle le moindre jour ſur l'eſſence de l'Apologue ?

M. Batteux auroit donc auſſi bien fait de ſe taire abſolument ſur la diviſion de la Fable, que de ne nous donner que celle d'Aphthonius qui eſt ſi ſtérile. Mais que diroit-on de lui, ſi je faiſois voir que l'on pourroit, ce ſemble, lui reprocher une petite ſupercherie. Peu auparavant,

voici ce qu'il dit, entr'autres choses, sur les personnages des Fables. « On » a vû non seulement le loup, » l'agneau, le chêne & le roseau, » mais encore le pot de fer & le » pot de terre jouer des personna- » ges. *Il n'y a eu que* DON JUGE- » MENT, & DEMOISELLE IMA- » GINATION, *& tout ce qui leur* » *ressemble, qui n'ont pas pu être* » *admis sur ce théâtre*; parce que » sans doute, il est plus facile de » donner un corps caractérisé à » ces êtres purement spirituels, que » de donner de l'ame & de l'esprit à » des corps qui paroissent avoir quel- » que analogie avec nos organes*. » Voit-on sur qui ceci tombe? Sur M. de la Motte, qui, dans ses Fables, a mis très-fréquemment en jeu des

* *Cours de belles-lettres*, tome I, page 215, édition de 1753.

êtres allégoriques ; ce qui n'étant pas du goût de notre Critique qui est souvent plus dédaigneux que délicat, la division défectueuse d'Aphthonius ne pouvoit pas manquer de lui plaire ; car cette division fait, pour ainsi dire, tacitement une régle de bannir de l'Apologue les Divinités & les êtres allégoriques ; & c'est précisément cette régle que M. Batteux voudroit établir, quoiqu'il n'ose pas y insister en termes exprès. Son systême sur la Fable ne sauroit guères subsister sans elle. « L'apologue, dit-il, » est, à proprement parler, le » spectacle des enfans ; & il ne diffère des autres, que par la petitesse & la naïveté de ses acteurs. » On ne voit point sur ce petit théâtre ni les Alexandres, ni les Césars ; mais la mouche & la fourmi, &c. * » Dès que M. Batteux

* Page 214.

ſuppoſe cette petiteſſe dans les acteurs, il eſt impoſſible qu'il s'accommode des êtres poëtiques d'une nature ſupérieure, dont M. de la Motte a fait uſage. Il les a donc rejettés, & avec eux une bonne partie des meilleures Fables de l'antiquité. Et pour ſe mettre à l'abri des traits de la critique, il s'eſt retranché ſous la diviſion défectueuſe d'Aphthonius, comme ſi cet auteur avoit droit de proſcrire toutes les Fables qui ne trouvent pas place dans ſa diviſion, précisément parce qu'elles n'y trouvent pas place. C'eſt cet abus, d'une authorité ſubreptice, que j'ai qualifié de ſupercherie, & qui m'a fait penſer que M. Batteux en étoit coupable envers M. de la Motte.

M. de Wolf a auſſi conſervé la diviſion d'Aphthonius, & en a fait un uſage plus noble. On trouvera peut-être ſingulier, dit-il, que les

Fables ſoient diviſées en rationelles & morales ; car on pourroit dire de toutes les Fables, qu'elles ſont *morales* en tant qu'elles ont pour but d'établir quelque vérité morale, & *rationelles* en tant que la vérité morale qu'elles établiſſent, eſt conforme à la raiſon : mais, pourſuit-il, comme on eſt convenu de donner une autre ſignification à ces mots, il n'eſt pas à propos de rien innover. Aphthonius ayant eu en vue d'embraſſer & d'épuiſer dans ſa diviſion les différentes eſpéces de Fables, il faut le juger plutôt d'après ſon intention, que d'après les mots dont il s'eſt ſervi. *Abſit enim*, ajoûte-t-il, (& plût à Dieu que tous les amateurs de la vérité penſaſſent auſſi raiſonnablement,) *abſit, ut negemus accuratè cogitaſſe, qui non ſatis accuratè loquuntur. Puerile eſt, erroris redarguere eum, qui ab errore im-*

munem possedit animum, propterea quod parùm apta succurrerint verba, quibus mentem suam exprimere poterat. » Gardons-nous d'accuser ceux » qui ne s'expriment pas avec assez » d'exactitude, de n'avoir pas pensé » juste. Il y a de la puérilité à faire » un crime à ceux dont l'esprit est » exempt d'erreur, de n'avoir pas » trouvé des termes propres pour ex- » primer ce qu'ils pensoient. » Il conserve donc les définitions d'Aphthonius, & il introduit dans cette division la vérité qui y manque, avec tant d'art, qu'on pourroit la prendre pour une division philosophique & exacte. « Lorsque nous inventons un » événement, dit-il, nous attribuons » au sujet des actions & des passions, » en général des attributs qui lui » conviennent; ou bien nous lui en » attribuons qui ne lui conviennent » pas. Dans le premier cas les Fa-

» bles ſont *rationelles*, dans l'autre
» elles ſont *morales :* & on appelle
» *mixtes* celles qui tiennent des pro-
» priétés de la Fable morale & de
» la Fable rationelle.

D'après cette correction de M. de Wolf, la différence des Fables n'eſt plus fondée ſur la ſeule différence des *ſujets*, mais ſur la différence des *attributs* que l'on donne à ces ſujets.

D'après la même correction, une Fable peut avoir des hommes pour acteurs & n'être pas rationelle, des animaux & n'être pas morale.

La Fable des deux coqs qui ſe battent, que nous avons déja citée, ſeroit une Fable morale d'après les expreſſions d'Aphthonius ; car elle dépeint les proprietés & les actions de certains animaux : mais d'après la correction de M. de Wolf, elle eſt rationelle, puiſque tout ce que l'on y dit des coqs, leur convient par-

faitement. On en peut dire autant de beaucoup d'autres: telles sont celles de l'oiseleur & du serpent, du chien & du cuisinier, du chien & du jardinier, du berger & du loup *. Elles sont morales & mixtes d'après la division commune, & rationelles d'après la division corrigée.

Puis-je adopter maintenant la division de notre Philosophe ? Je ne sais. Il n'y a rien à observer contre la justesse de sa logique ; elle épuise tout ce qu'elle doit épuiser ; mais avec la meilleure dialectique du monde, on peut n'être pas homme de goût ; & c'est malheureusement un reproche que l'on peut faire à M. de Wolf. Mais quoi ? S'il lui étoit arrivé, comme il veut bien le croire d'Aphthonius, de penser juste, & de ne pas s'exprimer avec toute l'exactitude que les Critiques pourroient

* Fables d'Esope, 32, 34, 67 & 71.

exiger ? Il parle des Fables dans lesquelles on attribue aux sujets des passions & des actions dont elles ne sont pas susceptibles, & *qui ne leur conviennent pas*. Ces derniers mots peuvent présenter un sens louche. Le poëte, pourroit-on en conclure, n'est donc pas obligé de prendre garde à la nature des êtres qu'il introduit dans ses Fables. Il pourra donc supposer la brebis téméraire, le loup doux, l'âne vif & ardent; il pourra employer indifféremment les pigeons comme les faucons, & faire poursuivre les chiens par les lievres. Toutes ces choses à la vérité ne leur conviennent pas; mais il peut les leur attribuer, puisqu'il fait une Fable morale. Il est nécessaire de prévenir une interprétation si dangereuse; & des conséquences qui nous menacent d'un déluge de contes les plus absurdes.

Que l'on me permette de revenir ſur mes pas ; je ne m'éloignerai de notre Philoſophe que le moins qu'il ſera poſſible ; & peut-être que nous nous rejoindrons à la fin de la carriè-re. J'ai dit, & je crois l'avoir prouvé, que la différence eſſentielle qu'il y a entre la Parabole ou l'Exemple en général & la Fable, vient uniquement de ce que dans la Fable on éleve l'événement individuel à la réalité. Cette réalité eſt ſi inſéparable de la Fable, que le défaut de poſſibilité lui nuiroit moins que le défaut de réalité. Il répugne moins à ſon eſſence que ſon événement individuel ſoit impoſſible, ou qu'il ne ſoit poſſible que d'après quelques ſuppoſitions ou ſous certaines conditions, qu'il n'y répugneroit de ne pas le repréſenter comme réel. La diverſité de la Fable ne peut donc pas venir du côté de la réalité, mais

ſeulement du côté de la poſſibilité: or cette poſſibilité, comme je l'ai déja dit, eſt abſolue ou hypothétique; c'eſt-à-dire que l'événement individuel de la Fable eſt abſolument poſſible, ou bien il ne l'eſt que d'après quelques ſuppoſitions & ſous certaines conditions. Ainſi, pour conſerver auſſi les anciennes dénominations, j'appellerai *Fables rationelles* celles dont l'événement individuel eſt abſolument poſſible, & *Fables morales* celles où il ne l'eſt que d'après certaines ſuppoſitions. Les Fables *rationelles* ne peuvent pas ſe ſous-diviſer en différentes eſpeces, mais on peut ſous-diviſer les *morales*. Car les ſuppoſitions concernent ou les ſujets de la Fable, ou les attributs de ces ſujets.

L'événement de la Fable devient poſſible ou en ſuppoſant que tels ou tels êtres exiſtent, ou bien que tels

& tels êtres réellement existants possedent, non pas des propriétés autres que celles qui leur conviennent, (car ils deviendroient par ce moyen d'autres êtres); mais des propriétés qui leur conviennent en effet; & qu'ils les possedent dans un plus haut dégré & dans une plus grande étendue qu'ils ne sont réellement. Je voudrois appeller *Fables mythiques* celles où l'on donne au sujet la réalité qu'il n'a pas, & *Fables hyperphysiques*, s'il m'est permis de hazarder ce mot, celles où l'on suppose à des sujets réels des propriétés plus parfaites & plus élevées que celles qu'ils ont.

Il ne sera pas hors de propos de rendre la division que je viens de donner, encore plus sensible au moyen de quelques exemples. Les Fables de l'aveugle & du boiteux, des deux coqs qui se battent, de

l'oiſeleur & du ſerpent, du chien & du jardinier, qui ſe paſſent entre hommes ou entre animaux ſeulement, ou bien en même tems entre des animaux & des hommes, ſont toutes rationelles; car l'évenement qu'elles contiennent, eſt abſolument poſſible, ou, pour parler comme M. de Wolf, on n'y attribue rien aux ſujets, qui ne leur convienne. Les Fables d'Apollon & de Jupiter (*a*), d'Hercule & de Plutus (*b*), des Dieux qui prennent différens arbres ſous leur protection particuliere (*c*), en un mot, toutes les Fables qui ont pour acteurs des Divinités, des perſonnages allégoriques, des eſprits, des ſpectres, des êtres de fiction comme le phœnix, &c. ſont des

(*a*) Fable d'Eſope, 287.
(*b*) Phédre, liv. IV, Fable 11.
(*c*) Phédre, liv. III, Fable 15.

Fables *morales*, & même mythico-morales; parce que l'on y ſuppoſe que tous ces êtres exiſtent ou ont exiſté, & que l'évenement qu'elles contiennent n'eſt poſſible que d'après cette ſuppoſition. Les Fables du loup & de l'agneau (*a*), du renard & de la cicogne (*b*), du ſerpent & de la lime (*c*), des arbres & du buiſſon (*d*), de l'olivier & du roſeau (*e*), &c. ſont auſſi des Fables *morales*; mais hyperphyſico-morales; parce que la nature de ces êtres qui ſont des êtres réels y eſt ennoblie, que les bornes de leurs facultés y ſont reculées. Que l'on n'imagine pas que cette eſpece de Fables ſe reſtraint uniquement aux animaux & aux autres

(*a*) Phèdre, liv. I, Fab. 1.
(*b*) Phèdre, liv. I, Fab 2.
(*c*) Phèdre, liv. IV, Fab. 5.
(*d*) Fables d'Eſope, 313.7.
(*e*) Fables d'Eſope, 143.

créatures inférieures. Je crois devoir le remarquer. Le poëte peut ennoblir la nature des hommes mêmes, & aggrandir la ſphere de leurs facultés. Une Fable, par exemple, ſur un prophête, ſeroit une Fable hyper-phyſico-morale; car ce n'eſt qu'en relevant & ennobliſſant la nature de l'homme, qu'on peut lui accorder le don de prophétie. Ou bien, ſi l'on vouloit mettre en apologue la narration des géants qui eſcaladent le ciel, en ſuppoſant que ce tas de montagnes qu'ils accumulerent follement les unes ſur les autres s'écroulât à la fin de lui-même, & les enſevelît ſous ſes ruines; ce ne pourroit être qu'une Fable hyper-phyſico-morale.

Des deux principales eſpeces de Fables, c'eſt-à-dire, des rationelles & des morales, on pourroit tirer auſſi une eſpece mixte; ſçavoir celle

dont l'évenement seroit en partie absolument possible, & ne le seroit en partie que d'après certaines suppositions. Enfin ces Fables mixtes pourroient se subdiviser en trois especes, les rationelle-mythiques, telles sont celles d'Hercule & du charretier (*a*), du pauvre & de la mort (*b*); les rationelle-hyperphysiques, comme celles du bucheron & du renard (*c*), du chasseur & du lion (*d*); les hyperphysico-mythiques comme celles de Jupiter & du chameau (*e*), de Jupiter & du serpent (*f*), &c.

Cette division épuise certainement les différentes espéces de Fables, &

(*a*) Fables d'Esope, Fab. 336.
(*b*) Fables d'Esope, ...20.
(*c*) Fables d'Esope, ...127.
(*d*) Fables d'Esope, ...280.
(*e*) Fables d'Esope, ...197.
(*f*) Fables d'Esope, ...189.

je ſuis perſuadé qu'on n'en pourra citer aucune, à laquelle on ne puiſſe aſſigner ſa claſſe ſans héſiter; ce qui ne ſera pas faiſable dans toutes les diviſions qui ſont fondées uniquement ſur la différence des acteurs. Ce défaut ſe trouve auſſi dans celle de M. Breitinger, quoiqu'elle ait pour baſe les différens degrés du merveilleux. Nous l'avons déja dit : le merveilleux provenant principalement à ſon avis de la nature des acteurs, tout ce qu'il avance eſt très ſuperficiel, & n'a qu'une apparence de profondeur. « Le moindre dégré » du merveilleux, dit-il, ſe trouve » dans cette eſpece de Fables où l'on » met en action des hommes ordi- » naires. Comme la vraiſemblance » y domine beaucoup plus que le » merveilleux, on peut à juſte titre » les appeller *vraiſemblables*, ou » bien, eu égard aux acteurs, *Fables*

» *humaines*. On trouve un plus
» haut dégré de merveilleux dans
» ces Fables qui ont des acteurs
» d'une nature supérieure à celle de
» l'homme, comme les Dieux du
» paganisme; ou des acteurs que
» leur industrie naturelle & leurs
» propriétés mettent dans un rang
» inférieur à celui de l'homme,
» comme les animaux, les plantes,
» &c. Comme dans ces Fables le
» merveilleux l'emporte plus ou
» moins sur le vraisemblable, il ne
» seroit pas hors de propos de les
» appeller *merveilleuses*, ou, eu égard
» à leurs acteurs, *Fables divines*, ou
» *Fables animales*. » Et la Fable du pot de terre & du pot de fer, celle des arbres & du buisson seront-elles aussi des *Fables animales*? Ou auront-elles, & leurs pareilles aussi, des dénominations particulieres? La liste en deviendra grande, sur-tout

ſi l'on donne auſſi des noms à toutes les eſpéces du genre mixte ! Mais pour faire voir par un exemple que d'après la diviſion de M. Breitinger, on peut ſouvent ne ſavoir à quelle claſſe rapporter certaines Fables; que l'on ſe rappelle celle qui a déja été citée du jardinier & de ſon chien, ou celle du laboureur & du ſerpent qui eſt encore plus connue, non comme Phédre la raconte, mais comme elle ſe trouve dans les Fables gréques. Il y a dans l'une & dans l'autre ſi peu de merveilleux, qu'on ne pourroit pas ſe diſpenſer de les compter parmi les *Fables humaines*; elles ont cependant l'une & l'autre des animaux parmi leurs acteurs, & à cet égard, il faudroit les mettre au nombre des Fables mixtes, dans leſquelles le merveilleux l'emporte ſur le vraiſemblable. Ainſi pour pouvoir ranger ces Fables ſous la claſſe à

laquelle elles appartiennent, il faudroit auparavant déterminer si le serpent & le chien doivent ou ne doivent pas y être regardés comme acteurs.

Je ne m'arrêterai pas davantage à ces bagatelles, & je finirai par une remarque qui regarde en général les Fables hyperphysiques. Je serois fâché de la passer sous silence. On pourra juger plus sainement par son moyen, de quelques-uns de mes essais dans le genre des Fables.

On peut demander à l'égard des Fables hyperphysiques, jusqu'à quel point le Fabuliste peut élever la nature des animaux & des créatures inférieures, & la rapprocher de la nature humaine. Je réponds en deux mots : autant qu'il voudra. Qu'il observe seulement de ne les faire penser, parler ou agir, que conformément au caractere en vertu duquel

il les a trouvées plus propres à ſon but que tous les autres individus. S'il a cette intention, ſi tous ces êtres inférieurs ne penſent, ne diſent & ne font abſolument rien qu'un autre individu, qui n'auroit point de caractere ou qui en auroit un tout différent, ne pût tout auſſi-bien penſer, dire & faire; dès-lors leur conduite n'aura rien d'étrange à nos yeux, quand même elle ſuppoſeroit tout l'eſprit, toute la pénétration & toute la raiſon poſſibles. En effet, que pourrions-nous y trouver de ſurprenant? Dès que nous leur avons accordé la faculté de parler & la liberté, pouvons-nous leur refuſer aucune des modifications de la volonté, aucune des connoiſſances qui peuvent être une ſuite des propriétés ſur leſquelles ſeules eſt fondée la ſupériorité de notre nature? Il faut ſeulement, comme il a été dit, que

leur caractere se montre dans toute la Fable. S'il s'y montre en effet, l'illusion est entiere. Quoiqu'ils parlent, quoiqu'ils fassent les remarques les plus fines & les raisonnemens les plus subtils, ils seront toujours à nos yeux des animaux réels. On ne sçauroit dire combien les Critiques ont fait de sophismes sur cette matiere, en donnant pour cause ce qui ne l'étoit pas. Je ne citerai ici que l'auteur des Lettres critiques: » C'est pour cette raison, dit il, » qu'Herman Axel n'attribue jamais » aux bêtes qu'il met sur la scène » une suite de desseins liés les uns » aux autres, formant un systême, » & disposés de loin pour une mê- » me fin. Cela demanderoit une » force de raison qui est au-dessus » de leur instinct. Cet instinct ne » donne de lui-même, que des » rayons passagers & obscurs d'une

» raiſon qui ne peut pas ſe ſoutenir
» long-tems. C'eſt pour cela que
» les Fables ayant des bêtes pour
» perſonnages, ſont très-courtes,
» & ne roulent que ſur un deſſein
» & un intérêt très-ſimples. Elles
» ne peuvent préſenter un caractere
» humain que ſous un point de vue;
» & même le Fabuliſte doit être
» content lorſqu'il peint un ſeul trait
» d'un tel caractere. L'idée du pere
» Boſſu, qu'on peut donner à l'apo-
» logue la même longueur qu'à la
» Fable épique, eſt une idée extra-
» vagante. Cela n'eſt pas poſſible,
» à moins de dépouiller abſolument
» les animaux de tout ce qui eſt de
» la bête, & de les transformer
» tout-à-fait en hommes; ce qui
» n'eſt praticable que dans les poë-
» mes burleſques, où l'on introduit
» à deſſein comme acteurs les ani-
» maux ſous le maſque, afin qu'ils
» contrefaſſent

» contrefassent les manieres des hom-
» mes, &c. » Avec quelle singularité le Critique attribue à l'essence des bêtes, ce qu'il auroit dû attribuer à la nature de la connoissance intuitive & à la nature de l'unité de la proposition morale! Je conviens que l'idée du pere Bossu ne vaut rien. L'apologue auquel on donneroit la longueur de la Fable épique, ne seroit plus un apologue, non pas, parce qu'après avoir accordé aux bêtes la faculté de parler & la liberté, on n'oseroit pas leur accorder une suite de pensées, telle que l'exigeroit l'enchaînement des actions de l'épopée; non pas, parce que les bêtes alors approcheroient trop de la nature de l'homme; mais parce qu'il n'y auroit plus d'unité dans la proposition morale; parce que les parties de la Fable ayant reçu une étendue démesurée, & étant mêlées avec des

parties étrangeres, il ne ſeroit plus poſſible de connoître intuitivement cette propoſition morale dans la Fable. Car la connoiſſance intuitive exige indiſpenſablement que nous puiſſions ſaiſir tout d'un coup l'événement inviduel. Si on ne le pouvoit pas, ſoit parce qu'il auroit trop de parties, ſoit parce que ces parties ſeroient trop diſperſées, on ne pourroit pas non plus connoître intuitivement la propoſition univerſelle. C'eſt, ſi je ne me trompe, pour cette ſeule raiſon qu'on n'exige pas du poëte dramatique & encore moins du poëte épique, que leurs ouvrages ne roulent que ſur une maxime principale. A quoi ſerviroït cette contrainte ? Leurs poëmes ſont trop vaſtes, pour que l'eſprit puiſſe d'un ſeul coup d'œil, en embraſſer toute l'étendue; & il ne ſeroit pas poſſible d'y reconnoître cette maxime. On la

trouveroit bien à la fin dans le ſquelette de leurs ouvrages ; mais le ſquelette n'eſt que pour le froid Critique, qui dès qu'il ſera perſuadé que l'auteur a pû avoir en vue une maxime principale, ne manquera pas de la montrer dans le poëme, quand même le poëte n'y auroit pas penſé. L'auteur des Lettres critiques auroit pû d'ailleurs ſe convaincre ſans peine, que s'il n'eût pas permis de donner cette longueur à l'apologue, ce n'eſt pas dans la nature bornée des animaux qu'il en faut chercher la vraie raiſon. Il n'avoit qu'à faire attention que les Fables qui ſe paſſent entre animaux, ne ſont pas les ſeules qui ne peuvent pas ſupporter cette étendue. Toutes les Fables, celles même qui ont des acteurs doués de raiſon, ſont dans le même cas. Les Fables du boiteux & de l'aveugle, du pauvre homme & de la mort, ſont tout auſſi

peu ſuſceptibles de la longueur du poëme épique que celle du Loup & de l'agneau, que celle du corbeau & du renard. Que l'on diſe après cela que la nature des animaux en eſt cauſe. S'il ne faut que des exemples, combien de Fables, & de très bonnes Fables, pourrois-je citer où l'on eſt bien éloigné de n'attribuer aux bêtes que des *lueurs d'une raiſon paſſagere & obſcure*, mais où on les voit préparer leur deſſein d'aſſez loin & tendre à une fin. Telles ſont les Fables de l'aigle & du hanneton (*a*); de l'aigle, de la chatte & de la truie (*b*); &c.

Si l'on vouloit cependant faire un apologue d'une longueur extraordinaire, comment faudroit-il s'y prendre, diſois-je un jour en moi-même,

(*a*) Fables d'Eſope, 2.
(*b*) Phédre, liv. 2, Fab. 4.

pour éviter les inconvéniens dont nous venons de parler ? Comment faudroit-il que notre Reinicke (*)

---

* Reinicke le Renard, [*Reineke der Fuchs.*] C'est le titre d'un poëme héroï-comique écrit depuis près de 300 ans, par Henri d'Alcmar, gouverneur des deux fils de René II, duc de Lorraine. Ce poëme singulier est peu connu des François ; je crois qu'on ne sera pas fâché d'en trouver ici une notice.

On prétend que vers la fin du neuviéme siécle, le comte Réginard ou Reinard se rendit célébre dans le royaume d'Austrasie, par ses ruses qui lui firent donner le sur-nom de *Vulpes.* C'est de-là sans doute que nous est venu le mot de Renard, qui dans son origine étoit, comme on voit, un nom propre d'homme. M. Eckard dans la préface qu'il a mise à la tête des *Collectanea etymologica* de M. de Leibnitz, rapporte que le comte Reginard fut exilé par le roi Zwentebold, dont il étoit conseiller ; que dans son exil il suscita contre ce prince à force d'intrigues, tantôt les rois d'Austrasie, tantôt ceux d'Allemagne ; & qu'enfin il fut élevé aux premieres dignités par Louis le Ger-

le renard fût produit sur la scène, pour être le heros d'un poëme épique à la façon d'Esope? Voici qu'elle fut mon idée. Il faudroit, 1° qu'une seule

---

manique vainqueur de Zwentebold. Il y a toute apparence que Henri d'Alcmar a célébré les ruses de cet homme intriguant dans ce poëme plein de gaieté. Il peut en avoir pris l'idée dans des pieces de vers qui avoient été faites avant lui sur le même sujet. Alcmar fronde avec beaucoup de naïveté & d'esprit les vices qui régnoient de son tems dans les cours des princes & dans le clergé. Un renard à qui il donne le nom de Reinicke ou Reineke est le héros de son poëme. Le lion y donne ses ordres comme roi; le bouc fait l'office de chapelain; l'ours, le loup, le blaireau, &c. y jouent aussi chacun son rôle. L'auteur dit dans sa préface, que l'ouvrage qu'il donne au public, est la traduction d'un poëme écrit en langue gauloise. On doute que ce prétendu poëme ait jamais existé. L'ouvrage de Henri d'Alcmar a tous les caracteres d'un original, & on croit qu'il n'a pris ce détour que dans la crainte de se faire des ennemis. Il l'écrivit en langue *Saxon-*

propoſition morale ſervît de baſe au tout. 2° Que toutes les parties de ce tout ſe rapportaſſent & ſe réduiſiſſent à certaines parties principales dans leſquelles on pût appercevoir

---

ne; c'eſt la langue qu'on parle encore aujourd'hui dans la baſſe Allemagne & qu'on appelle *plat allemand*. Cette ſatire ingénieuſe a été traduite en latin, en danois, en ſuédois, en anglois, en hollandois, en haut allemand. M. Gotſched dans la préface de la nouvelle édition qu'il a donnée de Reineke, a prétendu qu'il avoit été auſſi traduit en hebreu ſous le titre de *Miſchlé Schoualim*, c'eſt-à-dire Fables des renards; mais il a été trompé par le titre du livre & par le frontiſpice qui repréſente un renard. Son erreur a été relevée par les auteurs des *Lettres concernant la nouvelle litérature*, tome 1, page 187. Il y en a auſſi deux traductions françoiſes, l'une imprimée à Paris en 1551, ſous ce titre: *Le Docteur en malice, maître Regnard démontrant les ruſes & cauteles qu'il uſe envers les perſonnes*, in-12; & l'autre à Anvers, en 1566, ſous le titre de *Reynier le Renard*.

tout d'un coup la propoſition morale dans toute ſon étendue. 3° Que chacune de ces parties principales fit elle-même un tout particulier, une Fable indépendante du reſte, afin que le grand tout fût un composé de parties homogenes. En un mot, il faudroit que la propoſition morale générale fût décompoſée en ſes idées individuelles, que chacune de ces idées fût rendue ſenſible par une Fable particuliere, & que toutes ces Fables particulieres ne fiſſent enſemble qu'une ſeule Fable. Que Reinicke le Renard a peu de ces conditions ! Je crus n'avoir rien de mieux à faire que d'eſſayer moi-même, ſi mon idée pouvoit réellement s'exécuter. On peut juger maintenant du ſuccès de mon eſſai, en liſant la ſeizieme Fable de mon troiſieme livre qui a pour titre : Hiſtoire du vieux Loup, en ſept Fables. L'inſ-

truction que l'on peut tirer de la totalité de ces Fables est » qu'on ne » doit point pousser à l'extrémité un » vieux scélérat, ni lui ôter tous » les moyens de se corriger, quel» que répugnance qu'il eut à en pro» fiter, & dût-il même n'en jamais » faire usage. » J'ai décomposé, &, pour ainsi dire, dépecé cette privation de tout moyen. J'ai fait faire au loup différentes tentatives infructueuses, dont le but étoit de pouvoir se passer dans la suite d'une rapine périlleuse; & j'ai fait de chacune de ces tentatives une Fable particuliere, qui contient une instruction qui lui est propre, une instruction qui n'a aucune liaison avec la maxime principale.

Cet essai contient sept Fables; celui de la dispute des animaux sur la préséance * n'en contient que

* Livre III, Fab. 7.

quatre. Je ne doute pas qu'il ne ſoit facile à un autre d'aller plus loin, ſur-tout s'il met en œuvre une morale plus fertile. Je me contente d'en avoir montré la poſſibilité.

****

IV. DISSERTATION.

Du Style des Fables.

QUEL doit être le ſtyle des Fables? Eſt-ce Eſope, ou Phédre, ou la Fontaine qu'il faut prendre pour modèle?

Il n'eſt pas ſûr qu'Eſope ait écrit lui-même ſes Fables, & les ait raſſemblées en un livre; mais quand il l'auroit fait, on regarde comme certain qu'il n'en eſt pas parvenu une ſeule juſqu'à nous ſans des changemens conſidérables dans l'expreſſion. Je parle donc ici des plus belles

Fables des différens recueils grecs, qui portent ſon nom. A en juger d'après ces Fables, « Eſope étoit » d'une préciſion exceſſive dans le » ſtyle, négligeant toujours les oc- » caſions de décrire, courant au » fait plutôt qu'il n'y marchoit, & » ne connoiſſant pas de milieu entre » le néceſſaire & l'inutile. » C'eſt ainſi que le caractériſe la Motte, & avec raiſon. Les anciens trouvoient cette briéveté & cette préciſion dont Eſope eſt un parfait modèle, ſi propre à la nature de la Fable, qu'ils en firent une régle générale. Theon* entr'autres y inſiſte en termes exprès. Il eſt évident que Phédre auſſi, qui ſe propoſa de mettre en vers les Fables inventées par Eſope, étoit

---

* Theon d'Alexandrie, ſophiſte & rhéteur grec dont il nous reſte un ouvrage de Rhétorique écrit avec beaucoup de jugement. Voyez Suidas.

fortement résolu à suivre cette régle ; & lorsqu'il s'en est écarté, il paroît que la mesure des vers & le style poëtique qui marche indispensablement à la suite du métre même le plus simple, l'en a detourné presque malgré lui.

Mais la Fontaine ! Ce génie singulier ! La Fontaine ? Je n'ai rien à dire contre lui ; mais que ne pourrois-je pas dire contre ses imitateurs, contre ses adorateurs aveugles ? La Fontaine connoissoit trop les anciens, pour ignorer ce qu'exigeoient les modèles qu'ils nous ont laissés, & ce qu'exigeoit la nature pour une bonne Fable. Il savoit que la briéveté en est l'ame ; il convenoit que son principal ornement est de n'en point avoir ; il avouoit avec l'ingénuité la plus aimable qu'on ne trouveroit dans ses Fables ni l'élégance ni l'extrême briéveté qui rendent

Phédre recommandable ; que c'étoient des qualités auxquelles sa langue l'avoit en partie empêché d'atteindre ; que parce qu'il lui étoit impossible d'imiter Phédre en cela, il avoit cru qu'il falloit en récompense égayer l'ouvrage plus qu'il n'a fait. La Fontaine dit donc que toute la gaieté dont il a orné ses Fables, n'étoit que pour *se récompenser* à-peu-près des beautés plus essentielles qu'il n'avoit pas pû leur donner. Quel aveu ! Aveu qui lui fait plus d'honneur à mes yeux que toutes ses Fables. Mais qu'il fut reçu singuliérement du public ! Les François crurent que la Fontaine avoit voulu faire un pur compliment, & firent infiniment plus de cas du dédommagement que de ce dont il tenoit lieu. C'est en effet ce qui devoit arriver. Ce dédommagement étoit trop séduisant pour des François qui ne met-

tent rien au-dessus de la gaieté. Un bel esprit parmi eux, qui eut depuis le malheur d'être bel esprit jusqu'à sa centieme année *, crut que ce n'étoit que par bêtise que la Fontaine se plaçoit après Phédre ; idée sur laquelle la Motte se récrie: *Mot plaisant, mais solide!*

Cependant comme la Fontaine croyoit que Phédre qu'il regardoit comme un si grand modèle, condamnoit ce style diffus & badin ; comme il ne vouloit pas rester absolument sans appui du côté de l'antiquité ; il ajoûta en propres termes: „ J'ai „ cherché a donner cette gaieté à „ mes Fables avec d'autant plus de „ hardiesse, que Quintilien dit, que „ l'on ne sauroit trop égayer les „ narrations. Il ne s'agit pas ici „ d'en apporter une raison ; c'est

---

* M. de Fontenelle.

„ assez que Quintilien l'ait dit. „

Je ferai deux observations contre cette autorité. *Ego verò narrationem*, dit Quintilien, *ut si ullam partem orationis, omni quâ potest gratiâ & venere exornandam puto;* „ Je pense que s'il y a dans un „ discours une partie à laquelle on „ doive donner toute les graces „ dont elle est susceptible, c'est la „ narration „ (*a*). C'est-là sans doute le passage sur lequel la Fontaine s'appuie. Mais par ces graces, par ce charme que Quintilien veut que l'on donne autant qu'il est possible à la narration, du moins pourvû que la chose le permette (*b*), faut-

(*a*) Quintilien *Inst. Orat.* liv. IV, chap. 2.

(*b*) *Sed plurimùm refert, quæ sit natura ejus rei, quam exponimus.* idem, ibidem.

il entendre la gaieté ? Je croirois au contraire, que c'eſt préciſément la gaieté qu'il en exclut par ces mots.

Ma ſeconde obſervation eſt plus importante : Quintilien parle de la narration du fait dans un plaidoyer, & la Fontaine applique ce qu'il en dit, à la Fable, contre la regle expreſſe des anciens ; regle qu'il auroit pu trouver entr'autres auteurs dans Théon. Ce Rhéteur Grec en parlant de la *Chrie* dit, que la narration en doit être ſimple & courte ; & il ajoûte : ἐν δὲ τοῖς μύθοις ἁπλουστέραν τὴν ἑρμηνείαν εἶναι δεῖ καὶ πεφυσμένην καὶ ὡς δυνατὸν, ἀκατασκεύαστόν τε καὶ σαφῆ. *La narration de la Fable doit être encore plus ſimple ; il faut, autant qu'il eſt poſſible qu'elle ſoit ſerrée, ſans ornement & ſans figures ; la clarté ſeule lui ſuffit.*

Je pardonne à la Fontaine cet abus de l'autorité de Quintilien. On ſçait

comment les François en général lisent les anciens! Ne lisent-ils pas même leurs propres auteurs avec la légéreté la plus impardonnable? En voici un exemple qui se présente sous ma main. „ Tout original qu'il „ est dans les manieres, " dit M. de la Motte, en parlant de la Fontaine, „ il étoit admirateur des anciens jusqu'à la prévention, comme s'ils eussent été ses modèles. „ *La briéveté*, dit-il, *est l'ame de la Fable, & il est inutile d'en apporter des raisons; c'est assez que Quintilien l'ait dit*, (a). „ Peut-on citer d'une maniere plus mutilée? Ce n'est pas à Quintilien que la Fontaine fait dire que la briéveté est l'ame de la Fable; il met cela dans la bouche d'un autre

(*a*) M. de la Motte, dans son Discours sur la Fable.

Critique *qu'il ne nomme pas ;* ou plutôt il le prend ſur ſon propre compte ; & il ne s'appuie de l'autorité de Quintilien, que par rapport à la gaieté qui doit régner dans la narration. Ce ſeroit bien mal-à-propos qu'il l'auroit cité pour la briéveté de la Fable, puiſqu'il n'en parle nulle part.

Je reviens à mon ſujet. L'applaudiſſement général que reçut la narration enjouée de la Fontaine, fit que peu-à-peu on conſidéra la Fable d'un côté bien différent de celui dont les anciens l'avoient conſidérée. Elle étoit chez eux du reſſort de la philoſophie ; c'eſt de-là que les maîtres de rhétorique l'ont fait paſſer ſous leurs drapeaux. Ariſtote en a traité dans ſa Rhétorique & non dans ſa Poétique. Ce qu'Aphthonius & Theon en diſent, ſe trouve auſſi dans les Proluſions de la rhétorique. Chez les

modernes ce n'eſt pareillement que dans la rhétorique que l'on traite de l'apologue, du moins juſqu'au tems de la Fontaine. Cet auteur célébre réuſſit à faire de la Fable un pompon poétique ; il plut, il enchanta. Ses imitateurs ne crurent pas pouvoir acquérir le nom de poëtes à meilleur marché que par des Fables délayées dans des vers agréables. Les auteurs de poétique s'emparerent de l'apologue ; ceux de rhétorique ceſſerent de le recommander comme un moyen ſûr de convaincre vivement, & ne s'oppoſerent pas à cette uſurpation. Les premiers commencerent, au contraire, à le regarder comme un jouet d'enfant, & nous apprirent à le charger de toute la parure poſſible. Voilà où nous en ſommes encore.

Quelqu'un qui ſortiroit de l'école des anciens où cette *narration ſim-*

ple & dépouillée de toute parure; ἑρμηνεια ἀκατασκευος est si souvent recommandée, sauroit-il où il en seroit, en lisant par exemple dans M. Batteux une longue liste des ornemens dont il prétend que la Fable est susceptible? Quelle surprise pour lui! L'essence des choses, demanderoit-il, est-elle donc totalement changée chez les modernes? En effet, tous ces ornémens vont contre la véritable essence de la Fable: & je vais le prouver.

Puisque la Fable est faite pour nous rendre une vérité morale sensible, il faut que l'esprit puisse en embrasser toute l'étendue comme en un coup d'œil; il faut donc qu'elle soit aussi courte qu'il est possible. Or tous les ornemens sont contraires à cette briéveté, puisque sans eux la Fable seroit encore plus courte; donc tous les ornemens vont contre le but

de la Fable, parce qu'ils la prolongent inutilement.

Par exemple, pour parvenir à cette brièveté, la Fable aime à faire usage des animaux les plus connus, dont il suffit de prononcer le nom pour peindre un caractere, & pour désigner des propriétés que l'on ne pourroit souvent faire connoître que par de longues phrases. Ecoutons maintenant M. Batteux: „ Les orne-„ mens, dit-il, consistent *premié-„ rement* dans les images, les des-„ criptions, les portraits des lieux, „ des personnes, des attitudes. „ C'est-à-dire que l'on ne doit pas dire tout simplement, *un Renard*, mais spirituellement

Un vieux Renard, mais des plus fins;
Grand croqueur de Poulets, grand preneur de Lapins,
Sentant son Renard d'une lieue, &c.

Le fabuliste a besoin du *Renard*, pour

crayonner en deux ſyllabes l'image individuelle d'un fin matois, & le poëte aimera mieux négliger cet avantage, il y renoncera plutôt que d'abandonner l'occaſion de décrire agréablement un être qu'il n'emploie ici par préférence que parce qu'il n'a pas beſoin de deſcription.

Tout ce que veut le fabuliſte dans une fable, c'eſt de préſenter un point de morale à l'*intuition*. Il doit donc éviter ſoigneuſement d'en ordonner les parties, de maniere qu'elles nous donnent lieu d'y reconnoître d'autre vérité, que celle qui eſt rendue ſenſible par l'enſemble de toutes les parties; il ſe gardera à plus forte raiſon d'y en énoncer aucune autre en termes exprès, de peur de détourner notre attention du but qu'il s'eſt propoſé, ou du moins de peur de l'affoiblir en la partageant entre pluſieurs propoſitions morales. Après

cela, écoutons encore M. Batteux. „ Ces ornemens, dit-il, consistent „ *secondement* dans les pensées. Je „ parle ici de ces pensées qui ont „ quelque chose de frappant, & qui „ les tire du rang ordinaire. „

La troisieme espece d'ornemens qu'il fait consister dans les allusions n'est pas moins hors de propos. Mais personne ne me le dispute. M. Batteux lui-même, dit en termes exprès „ que ces ornemens ne convien- „ nent qu'à des narrations où l'on „ a principalement en vue de plai- „ re. „ Mettroit-il la Fable au nombre de ces narrations? Quelle opiniâtreté à moi de ne vouloir pas l'y compter! J'ai tort sans doute de ne penser qu'à son utilité, & de croire que cette utilité a assez d'agrément par elle-même pour pouvoir se passer de tout embellissement étranger. J'oserai le dire; il arrive à la Fontaine

& à tous ſes imitateurs comme à l'homme de ma Fable * qui fit ſculpter ſon arc, parce qu'il le trouvoit trop uni. L'artiſte intelligent y grave une chaſſe; notre chaſſeur veut mettre ſon arc à l'épreuve, & l'arc ſe caſſe. Mais étoit-ce la faute de l'artiſte ? Quelqu'un avoit-il ordonné au chaſſeur de ſe ſervir de ſon arc comme auparavant ? Vouloir tirer avec un pareil arc ! Il auroit dû le ſuſpendre délicatement dans ſon arſenal, & en faire les delices de ſes yeux. Si Platon qui banniſſoit Homere & tous les poëtes de ſa république, & qui y accordoit une place honorable à Eſope, voyoit la maniere dont la Fontaine l'a déguiſé; Platon diroit à Eſope : Mon ami, je ne vous connois plus ! Partez, vous auſſi, partez.

* Voyez la premiere Fable du troiſiéme livre.

Mais

Mais que nous importe le ſuffrage du vieux Platon? Devons-nous nous mettre en peine de ſes radotages?

Fort bien! Et puiſque je ſuis ſi équitable, ne dois-je pas eſpérer qu'on le ſera auſſi un peu envers moi? Je n'ai pas eu, hélas! le projet ſublime d'*amuſer* le monde par mes Fables. Je fixois ſeulement mon attention ſur telle ou telle vérité morale; & je m'efforçois de la préſenter dans un événement particulier, le plus ſouvent pour mon propre uſage; ce qui me donnoit lieu de penſer que je ne pourrois jamais écrire mes fictions dans un ſtyle aſſez concis & aſſez dénué d'ornemens. Mais ſi je n'ai pas le bonheur d'amuſer maintenant le monde, qui ſait ſi je ne l'amuſerai pas un jour? N'a-t-on pas mis en vers les Fables modernes d'Abſtemius, * tout comme les anciennes

* Abſtémius né à Macérata dans la

Fables d'Eſope? Qui ſait ce qui eſt reſervé à mes Fables? Si leur mérite les conſerve quelque tems dans la mémoire des gens de lettres, peut-être qu'un jour quelqu'un s'amuſera à leur donner toute la gaieté dont elles peuvent être ſuſceptibles; & dans cette conſidération, je me contenterai de demander en faveur de ma proſe.....

Mais je doute ſi l'on me laiſſera

Marche d'Ancône, vivoit en l'an 1500. Il publia un recueil de cent Fables, ſous le nom d'Hecatomithium, & il en doubla enſuite le nombre ſous le pontificat d'Alexandre VI. Ses Fables ont été ſouvent imprimées avec celles des anciens faiſeurs d'apologues Eſope, Phédre, Gabrias, Aviénus, &c. que Nevelet a raſſemblées en un corps. Abſtémius ne s'eſt pas toujours borné à l'idée de ces anciens originaux; il mêle quelquefois parmi ſes Fables, ce qu'on appelle un conte pour rire. [*Bayle au mot* Abſtémius.]

ſeulement achever ma priere. S'il eſt un peu mécontent, dira-t-on, de la narration trop gaie de La Fontaine, parce qu'il la croit propre à écarter du vrai chemin, devoit-il pour cela tomber dans l'extrémité contraire? N'eût-il pas mieux fait de prendre le ſage milieu de Phédre, de joindre comme lui la briéveté à l'élégance, & d'écrire en vers? Des Fables en proſe, qui eſt-ce qui voudra les lire? Je répons d'avance à ces reproches, & ma réponſe roule ſur deux points. Le premier (& en ceci l'on me croira ſans peine,) eſt que je me ſuis cru incapable d'atteindre en vers à cette élégante briéveté. La Fontaine ſe ſentant dans le même cas, en jetta la faute ſur ſa langue. Pour moi, j'ai meilleure opinion de la mienne, & je crois qu'en général l'homme de génie peut donner la forme qu'il veut à ſa langue natu-

relle, telle qu'elle puiſſe être. Toutes les langues ſont pour lui de la même nature ; ainſi la faute eſt toute entiere ſur mon compte. Je n'ai jamais verſifié avec aſſez de facilité pour n'avoir pas eu lieu de craindre que la meſure & la rime ne m'euſſent ſouvent maîtriſé. C'eût été fait alors de la briéveté & peut-être de pluſieurs autres propriétés eſſentielles à une bonne Fable. Car, je dois l'avouer, (& c'eſt ici la ſeconde partie de ma réponſe,) je ne ſuis pas tout-à-fait content de Phédre. La Motte ne lui reprochoit que » d'avoir » ſouvent mis ſa morale à la tête » de ſes Fables, & d'en mettre » quelquefois de trop vagues & qui » ne naiſſent pas aſſez diſtinctement » de l'allégorie. » Le premier reproche roule ſur une vraie bagatelle ; le ſecond eſt infiniment plus conſidérable, & n'eſt malheureuſement que

trop fondé. Mais ce n'eſt point à moi à juſtifier les accuſations des autres ; je ferai mieux, je crois, d'expoſer la mienne. La voici en deux mots. Toutes les fois que Phédre s'écarte le moins du monde de la ſimplicité des Fables grecques, il tombe dans quelque lourde faute. J'en peux citer autant d'exemples qu'on voudra :

1. *Canis per flumen carnem dum ferret natans,*
Lympharum in ſpeculo vidit ſimulacrum ſuum, &c.
Fab. 4. liv. I.

» Un chien qui portoit de la viande, traverſant une riviere à la nage, » vit ſon image dans le miroir des » eaux. »

Cela eſt impoſſible. Un chien qui *nage* dans une riviere, trouble néceſſairement ou du moins agite l'eau de maniere qu'il n'eſt pas poſſible qu'il

y voye ſon image. Les Fables grecques diſent : Κυων κρεας ἐχουσα, ποταμον διεβαινε, ce qui ne ſignifie autre choſe, ſinon, qu'*il paſſoit la riviere.* On doit entendre que c'étoit ſur un petit pont; & même Aphthonius détermine cette circonſtance avec encore plus de circonſpection : Κρεας ἁρπασασα τις κυων παρ' αυτην διηει την ὀχθην, *le chien alloit ſur le bord de la riviere.*

2. *Vacca & capella & patiens ovis injuriæ,*
Socii fuere cum Leone in ſaltibus.
Fab. 5. liv. I.

» La vache, la chévre & la brebis
» qui ſouffre ſi patiemment les inju-
» res, s'aſſocierent dans les bois
» avec le lion. »

Quelle ſociété ! Eſt-il poſſible que ces quatre bêtes ſe réuniſſent pour un même but, & particuliérement

pour la chasse. Les Critiques ont remarqué plus d'une fois cette absurdité ; mais personne n'a remarqué qu'il falloit l'imputer à Phédre. Dans le grec, cette Fable se passe entre le lion & l'âne sauvage (ὀναγρος.) On sait que l'âne sauvage est un animal carnacier, & qu'il pouvoit par conséquent prendre part au butin. Allons plus loin ; nous trouverons le partage pitoyable :

Ego primam tollo, nominor quia leo ;
Secundam, quia sum fortis, tribuetis mihi ;
Tum quia plus valeo, me sequetur tertia ;
Malè afficietur, si quis quartam tetigerit.

» Je prens la premiere, parce que
» je m'appelle lion ; vous me céde-
» rez la seconde, parce que je suis
» brâve ; la troisieme me revient,
» parce je suis le plus fort : si quel-
» qu'un touche à la quatrieme, il
» s'en trouvera mal.. »

Au contraire, que ce partage est beau dans le grec! Le lion fait d'abord trois parts; c'étoit l'usage chez les anciens de mettre de côté une part du butin pour le roi ou pour le trésor public. Cette part m'appartient, dit le lion, ϐασίλευς γαρ εἰμι, *car je suis roi*; la seconde est aussi à moi, ὡς ἐξ ἰσου κοινωνων, *par le droit du partage*; & quant à la troisieme, κακον μεγα σοι ποιησεις, εἰ μη ἐθελης φυγειν; *malheur à toi, si tu ne prends la fuite*.

3. *Venari asello comite cum vellet leo,*
Contexit illum frutice, & admonuit simul,
Ut insuetâ voce terreret feras, &c.
. . . .
Quæ dum paventes exitus notos petunt,
Leonis affliguntur horrendo impetu.
Fab. 11, liv. I.

Le lion cache l'âne dans les broussailles; l'âne brait; les bêtes épou-

vantées se sauvent de leurs tanieres; & comme elles fuyent par *les issues du bois qui leur sont connues*, elles tombent dans les griffes du lion. Comment cela put-il se faire ? Se sauveroient-elles toutes par la même issue ; ou bien chacune d'elles étoit-elle forcée de choisir celle où le lion étoit aux aguêts ? Ou bien enfin le lion étoit-il partout ? Toutes ces difficultés disparoissent le plus heureusement du monde dans le grec. Le lion & l'âne vont à l'entrée d'une caverne habitée par des chêvres sauvages. Le lion y fait entrer l'âne qui en chasse les chêvres en les effrayant par le son de sa voix, tandis qu'il les attend au passage ; ainsi elles ne peuvent pas lui échapper.

4. *Peras imposuit Jupiter nobis duas :*
Propriis repletam vitiis post tergum dedit ;

Alienis antè pectus suspendit gravem.
Fab. 9, liv. IV.

» Jupiter nous a donné une besace.
» Il a rempli la poche de derriere
» de nos propres défauts, & a char-
» gé celle de devant des défauts
» d'autrui. »

C'est donc la faute de Jupiter, si nous ne nous appercevons pas de nos propres défauts, & si nous avons des yeux si clairvoyans pour ceux de notre prochain. Qu'il s'en faut peu que cette absurdité ne soit un blasphême formel! Les Grecs plus sages n'ont eu garde de mettre Jupiter en jeu. Ils ont dit simplement: *Chaque homme porte une besace;* &c.*

En voilà assez pour prouver ce

---

* Ἀνθρωπος δυο πηρας ἑκαςος φερει, *homo peras duas fert.* Ou bien: δυο πηρας ἐξημμεθα τȣ τραχηλȣ, *duæ peræ pendent aptatæ cervici*, &c.

que j'ai avancé. Je me reſerve de mettre ailleurs mon accuſation dans un plus grand jour, & peut-être en donnant moi-même une édition de Phédre.

❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀

V. DISSERTATION.

Sur une utilité particuliere que l'on peut retirer des Fables, dans l'éducation des enfans.

JE n'entens pas parler ici de l'utilité morale des Fables. Elle appartient à la philoſophie pratique, & je n'ajoûterois rien à ce qu'en a dit M. de Wolf. J'entens bien moins encore parler d'une utilité de moindre importance qu'en tiroient les anciens rhéteurs. Pour exercer leurs écoliers, ils leur faiſoient allonger, ou abbréger des Fables, ou bien ils les obligeoient à transformer la même Fa-

ble en la commençant ſucceſſivement par chacun des Cas obliques, &c. Cet exercice ne peut que tourner au déſavantage de l'apologue. La moindre petite hiſtoire pourroit rendre le même ſervice; & je ne ſais pas pourquoi on a abuſé par préférence de la Fable, qui, comme Fable, ne peut certainement être bien racontée que d'une ſeule maniere.

Je donnerois volontiers à l'utilité dont je veux parler, & que je me propoſe plutôt d'effleurer que d'approfondir, le nom d'utilité *heuriſtique* ou *inventive*. D'où vient qu'en général dans les ſciences comme dans les arts, nous avons ſi peu d'inventeurs, ſi peu de têtes qui penſent d'elles-mêmes? La meilleure réponſe que l'on puiſſe faire à cette queſtion, c'eſt de demander, pourquoi on ne nous éleve pas mieux? Nous recevons notre ame de Dieu; mais le

génie, c'eſt à l'éducation à nous le donner. Un enfant dont on s'applique à former & à étendre autant qu'il eſt poſſible toutes les facultés de l'ame, en les développant en même tems & dans des proportions égales; à qui l'on fait contracter l'habitude de comparer ſur le champ les connoiſſances dont il s'enrichit chaque jour avec celles qu'il avoit déja le jour précédent & de prendre garde ſi cette comparaiſon ne préſente pas à ſon eſprit quelque idée qui ne lui ait pas été ſuggérée; que l'on promene continuellement d'une ſcience à l'autre; que l'on inſtruit à s'élever auſſi facilement des idées particulieres aux idées générales, qu'à redeſcendre des générales aux particulieres; cet enfant deviendra un génie, ou bien il n'eſt pas poſſible de rien *devenir* dans ce monde.

Or je crois que ſi l'on vouloit ſui-

vre ce plan général, l'invention des Fables feroit l'exercice le plus proportionné à l'âge d'un enfant ; ce n'eft pas que je veuille faire des poëtes de tous nos jeunes gens ; mais auffi on ne peut pas nier que la route que les auteurs des Fables ont fuivie pour l'invention de leurs fujets, ne foit en général celle qui doit être la plus familiere à tous les inventeurs. C'eft le *principe de réduction* * que

* Pour faciliter l'intelligence de ce que M. Leffing dit ici du principe de réduction, je crois à propos de rapporter la définition que le Baron de Wolf donne lui-même de ce principe. *Principium reductionis*, dit-il, *eft artificium quo objectum aliquod, de quo quid quæritur, reducitur ad aliud, notionem quamdam communem habens, ut ea, quæ de hoc nobis innotuere, vi notionis communis ad illud quoque applicari poffint. Patet itaque*, ajoûte-t-il, *Fabulas ope principii reductionis inveniri. Etenim Fabula invenitur, fi cafus quidam veritatis cujufdam univerfalis reducitur ad alium fictum, qui notionem iftius veritatis cum*

j'ai ici en vue ; & je ne crois pas pouvoir faire mieux que de rapporter ce qu'en dit notre philosophe : » Nous voyons, ** dit-il, de quel

eo communem habet. Philosoph. practicæ pars posterior. §. 389 & 310.

** *Videmus adeò, quo artificio utantur Fabulàrum inventores,* principio *nimirum* reductionis : *quod quemadmodum ad inveniendum in genere utilissimum, ita ad Fabulas inveniendas absolutè necessarium est. Quoniam in arte inveniendi principium reductionis amplissimum sibi locum vindicat, absquè hoc principio autem nulla effingitur Fabula ; nemo in dubium revocare poterit, Fabularum inventores inter inventores locum habere. Neque est quod inventores abjectè de Fabularum inventoribus sentiant : quòd si enim Fabula nomen suum tueri, nec quidquam in eâdem desiderari debet, haud exiguæ sæpè artis est eam invenire ; ita ut in aliis veritatibus inveniendis excellentes hìc vires suas deficere agnoscant, ubi in rem præsentem veniunt. Fabulæ aniles nugæ sunt, quæ nihil veritatis continent, & earum autores in nugatorum non inventorum veritatis numero sunt. Absit autem ut hisce æquipares inventores Fabularum vel*

» artifice se servent les inventeurs des
» Fables : c'est du principe de réduc-
» tion qui est très-utile pour l'inven-
» tion en général, & absolument né-
» cessaire pour l'invention des Fables.
» Comme ce principe occupe une des
» premieres places dans l'art d'inven-
» ter, & que sans lui on ne sauroit
» imaginer aucune Fable, personne
» n'hésitera à mettre les auteurs des
» Fables au rang des inventeurs. Que
» les auteurs originaux ne les regardent
» pas d'un œil de mépris ; car si la
» Fable se maintient dans sa dignité,
» si elle est en un mot telle qu'elle
» doit être, il faudra ordinairement
» beaucoup d'art pour l'inventer. Des
» auteurs même qui excellent dans la
» découverte des autres vérités, recon-

Fabellarum, cum quibus in præsente nobis negotium est, & quas vel inviti in philosophiam practicam admittere tenemur, nisi praxi officere velimus. ibidem, § 300.

» noissent sur ce point l'insuffisance de
» leurs forces, & sur-tout lorsqu'ils
» veulent mettre la main à l'œuvre.
» Les Fables qui ne contiennent rien
» de vrai, ne sont que des amusemens
» de vieille femme : leurs auteurs ne
» méritent pas d'être comptés parmi
» les inventeurs de la vérité ; ils peu-
» vent l'être parmi les auteurs de baga-
» telles. Mais que l'on se garde bien
» de mettre au rang de ces derniers
» les auteurs des Fables dont il est ici
» question, & dont nous sommes obli-
» gés de traiter dans la philosophie
» pratique, de peur de faire tort à la
» pratique de la morale ».

Le principe de la réduction a cependant de grandes difficultés. Il exige une connoissance étendue de toutes les choses individuelles sur lesquelles roule la réduction ; connoissance qu'on ne peut pas supposer aux jeunes gens. Ne seroit-il donc

pas à propos de ſuivre le conſeil d'un auteur plus récent, qui voudroit que l'on commençât l'inſtruction des enfans par l'hiſtoire naturelle, & qu'on en fît la baſe de toutes les leçons dans les claſſes inférieures. „ Elle contient, dit-il, la ſemence „ de toutes les ſciences & même „ des ſciences morales* „ Et comme il eſt difficile d'appercevoir dans les ſimples propriétés des animaux & des autres créatures inférieures cette ſemence de la morale qu'il trouve dans l'hiſtoire naturelle, il n'eſt pas douteux qu'il a voulu parler ici de la Fable d'Eſope, qui eſt fondée ſur ces propriétés.

Mais quand même le jeune éleve poſſéderoit une connoiſſance auſſi vaſte; il ne faudroit pas exiger de lui dans le commencement l'inven-

* Lettres ſur la nouvelle littérature, part. I. pag. 58.

tion absolue de la Fable. Les différens essais qui composent mon second livre, sont proprement un exemple que j'ai voulu donner des dégrés insensibles par lesquels on pourroit les faire passer. J'ai lû dans un Critique, » qu'il n'y a qu'à être » attentif dans les champs, dans ,, les forêts & principalement lorsqu'on est à la chasse, à la conduite des bêtes, soit domestiques, ,, soit sauvages; que dès que l'on ,, y remarque quelque chose de particulier, il faut examiner si cela ,, n'auroit pas quelque ressemblance ,, avec certains caracteres connus ,, dans la société civile; & si l'on ,, ne pourroit pas dans ce cas en ,, faire une Fable symbolique.*,, Un habile instituteur pourroit s'épargner la peine d'aller traverser les forêts

* Préface critique des nouvelles Fables de M. de K.

& courir à la chasse avec son éleve; il trouveroit une espece de chasse même dans les anciennes Fables, tantôt en en racourcissant l'histoire, tantôt en la conduisant plus loin, & d'autres fois en en changeant certaines circonstances de maniere qu'il en sortît une nouvelle morale.

Par exemple, la Fable si connue du lion & de l'âne commence par ces mots: Λεων και ὀνος, κοινωνιαν θεμενοι, ἐξηλθον ἐπι θηραν. *Le lion & l'âne firent société, & partirent ensemble pour la chasse.* Le maître doit s'arrêter ici. L'âne à la compagnie du lion? Qu'une telle compagnie doit le rendre fier, insolent! On peut voir à ce sujet la VIIIme Fable de mon second livre. Le lion à la compagnie de l'âne? Mais le lion, n'étoit-il point honteux d'une telle compagnie? On peut voir la VIIme. Voilà donc deux nouvelles Fables qui naiss-

sent de l'ancienne en s'écartant un peu de son histoire, & dont chacune conduit à un but, à une morale différente de celle d'Esope.

Quelquefois on pourroit pousser l'histoire un peu plus loin. L'histoire de la corneille, qui s'étoit parée des plumes des autres oiseaux, finit par ces mots: *και ὁ κολοιος ἠν παλιν κολοιος, & la corneille redevint corneille.* Peut-être aussi son état fut pire qu'auparavant. Peut-être lui avoit-on arraché ses plus belles plumes en les prenant pour des plumes étrangeres. C'est précisément ce qui arrive au plagiaire. On le trouve en faute de tous côtés; & à la fin on croit qu'il a volé même ce qui lui appartient. Je peux renvoyer ici à la VIme Fable de mon second livre.

D'autres fois on change certaines circonstances. Par exemple, si la viande que les flatteries du renard

firent tomber si adroitement du bec du corbeau, eût été empoisonnée; quelles auroient pû en être les suites? Voyez la XVme du même liv. Ou bien, si ce voyageur qui ramassa & mit dans son sein un serpent, ne l'avoit pas fait par pitié? S'il n'avoit agi que par un motif de cupidité? Que pour avoir sa peau? Auroit-il pû se plaindre encore de l'ingratitude du serpent? Voyez la IIIme.

On peut aussi prendre la circonstance la plus remarquable, & en faire la base d'une nouvelle Fable. Un os reste embarrassé dans le gosier du loup. Pendant le peu de tems que le loup en est comme étranglé, & qu'il cherche à s'en délivrer, il laisse sans doute les brebis en paix. Mais auroit-il bonne grace à se glorifier ensuite de cette abstinence comme d'une bonne action? Voyez la IVme.

Hercules entrant dans le ciel, né-

glige de ſaluer Plutus ; n'auroit - il point négligé auſſi de rendre ſon hommage à Junon ſon ennemie jurée ? ou n'eût - il pas été plus digne de lui de la remercier de ſes perſécutions ? Voyez la IIme.

Ou bien l'on peut s'attacher à donner à la Fable une morale plus noble. Combien de Fables grecques qui n'en ont que de mauvaiſes. Les ânes demandent à Jupiter de rendre leur vie moins miſérable ; Jupiter répond :

Τότε αὐτοὺς ἀπαλλαγήσεσθαι τῆς κακοπαθείας, ὅταν οὐροῦντες ποιήσωσι ποταμόν.

» Votre miſere ceſſera
» Quand votre urine un fleuve formera,

C'eſt répondre bien indécemment pour un Dieu. Je me flatte d'avoir mis plus de dignité dans la bouche de Jupiter ; & en général d'avoir fait ſur le même canevas une plus

belle Fable. C'eſt la Xme de mon ſecond livre.

Je romps le fil de cette diſſertation; car je ne pourrois jamais prendre ſur moi d'écrire un commentaire ſur mes propres eſſais.

Fin des Diſſertations.



TEXTE

TEXTE ALLEMAND DES FABLES DE *M. LESSING.*

AVERTISSEMENT.

Il y a certains mots & quelques expressions dans le texte, que le goût de la langue Françoise ne m'a pas permis de rendre : j'ai cru devoir les remarquer & les traduire littéralement au bas des pages, en faveur de ceux qui voudront comparer la traduction avec l'original, & de ceux qui pourroient se servir de ces Fables pour étudier la langue Allemande.



FABELN,
ERSTES BUCH.

I. *Die Erſcheinung.*

IN der einſamſten Tiefe jenes Waldes, wo ich ſchon manches redende Thier belauſcht, lag ich an einem ſanften Waſſerfalle * und war bemüht, einem meiner Mæhrchen den leichten poetiſchen Schmuck zu geben, in welchem am liebſten zu erſcheinen, *La Fontaine* die Fabel faſt verwœhnt hat. Ich ſann, ich wehlte, ich verwarf, die Stirne glühte---- Umſonſt, es kam nichts auf das Blatt. Voll Unwillen ſprang ich auf; aber

* *Waſſerfall*, chûte d'eau, caſcade.

ſieh! -- auf einmal ſtand ſie ſelbſt, die fabelnde Muſe vor mir.

Und ſie ſprach læchelnd: Schüler, wozu dieſe undankbare Mühe? Die Wahrheit braucht die Anmuth der Fabel; aber wozu braucht die Fabel die Anmuth der Harmonie? Du willſt das Gewürz würzen. Genug, wenn die Erfindung des Dichters iſt; der Vortrag ſey des ungekünſtelten Geſchichtſchreibers, ſo wie der Sinn des Weltweiſen.

Ich wollte antworten, aber die Muſe verſchwand. » Sie verſchwand? » hœre ich einen Leſer fragen. Wenn » du uns doch nur wahrſcheinlicher » tæuſchen wollteſt! Die ſeichten » Schlüſſe, auf die dein Unvermœ» gen dich führte, der Muſe in den » Mund zu legen! Zwar ein gewœhnlicher Betrug * --

Vortrefflich, mein Leſer! Mir iſt keine Muſe erſchienen. Ich erzehlte eine bloſſe Fabel, aus der du ſelbſt

* *Zwar ein gewœhnlicher Betrug*, c'eſt à la vérité une ruſe ordinaire.

die Lehre gezogen. Ich bin nicht der erſte, und werde nicht der letzte ſeyn, der ſeine Grillen zu Orakelſprüchen einer gœttlichen Erſcheinung macht.

II. Der *Hamſter* und die *Ameiſe.*

I H R armſeligen Ameiſen, ſagte ein Hamſter. Verlohnt es ſich der Mühe, daſs ihr den ganzen Sommer arbeitet, um ein ſo weniges einzuſammeln? Wenn ihr meinen Vorrath ſehen ſolltet! -- --

Hœre, antwortete eine Ameiſe, wenn er grœſſer iſt, als du ihn braucheſt, ſo iſt es ſchon recht, daſs die Menſchen dir nachgraben, deine Scheuern ausleeren, und dich deinen ræuberiſchen Geiz mit dem Leben büſſen laſſen!



III. Der *Lœw* und der *Haas*.

Ein Lœw würdigte einen drolligten Haasen * ſeiner næhern Bekanntſchaft. Aber iſt es denn wahr, fragte ihn einſt der Haas, daſs euch Lœwen ein elender kræhender Hahn ſo leicht verjagen kann?

Allerdings iſt es wahr, antwortete der Lœw; und es iſt eine allgemeine Anmerkung, daſs wir groſſen Thiere durchgængig eine gewiſſe kleine Schwachheit an uns haben. So wirſt du, zum Exempel, von dem Elephanten gèhœrt haben, daſs ihm das Grunzen eines Schweins Schauder und Entſetzen erwecket.

Wahrhaftig? unterbrach ihn der Haas. Ja, nun begreif ich auch, warum wir Haaſen uns ſo entſetzlich vor den Hunden fürchten.

---

* *Einen drolligten Haaſen*, un drôle de lievre.

IV. Der *Esel* und das *Jagdpferd.*

Ein Esel vermass sich, mit einem Jagdpferde um die Wette zu laufen. Die Probe fiel erbærmlich aus, und der Esel ward ausgelacht. Ich merke nun wohl, sagte der Esel, woran es gelegen hat *; ich trat mir vor einigen Monaten einen Dorn in den Fuss, und der schmerzet mich noch.

Entschuldigen Sie mich, sagte der Kanzelredner *Liederhold*, wenn meine heutige Predigt so gründlich und erbaulich nicht gewesen, als man sie von dem glücklichen Nachahmer eines *Mosheims* erwartet hætte; ich habe, wie Sie hœren, einen heischern Hals, und den schon seit acht Tagen.

* *Woran es gelegen hat*, à quoi il a tenu.



V. *Zevs* und das *Pferd.*

VATER der Thiere und Menſchen, ſo ſprach das Pferd und nahte ſich dem Throne des Zevs, man will, ich ſey eines der ſchœnſten Geſchœpfe, womit du die Welt gezieret; und meine Eigenliebe heiſst mich es glauben. Aber ſollte gleichwohl nicht noch verſchiedenes an mir zu beſſern ſeyn?

Und was meineſt du denn, daſs an dir zu beſſern ſey? Rede; ich nehme Lehre an: ſprach der gute Gott, und læchelte.

Vielleicht, ſprach das Pferd weiter, würde ich flüchtiger ſeyn, wenn meine Beine hœher und ſchmæchtiger wæren; ein langer Schwanenhals würde mich nicht verſtellen; eine breitere Bruſt würde meine Stærke vermehren; und da du mich doch einmal beſtimmt haſt, deinen Liebling, den Menſchen zu tragen, ſo kœnnte mir ja

wohl der Sattel anerschaffen seyn, den mir der wohlthætige Reiter auflegt.

Gut, versetzte Zevs; gedulde dich einen Augenblick *! Zevs, mit ernstem Gesichte, sprach das Wort der Schœpfung. Da quoll Leben in den Staub, da verband sich organisirter Stoff; und plœtzlich stand vor dem Throne -- das hæssliche *Kameel.*

Das Pferd sah, schauderte und zitterte vor entsetzendem Abscheu.

Hier sind hœhere und schmæchtigere Beine, sprach Zevs; hier ist ein langer Schwanenhals; hier ist eine breite Brust; hier ist der anerschaffene Sattel! Willst du, Pferd, dass ich dich so umbilden soll?

Das Pferd zitterte noch.

Geh, fuhr Zevs fort; diesesmal sey belehrt, ohne bestraft zu werden. Dich deiner Vermessenheit

---

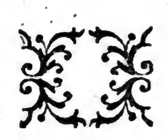
* *Gedulde dich einen Augenblick*, prends patience un moment.

aber dann und wann reuend zu erinnern, ſo daure du fort, neues Geſchœpf -- Zevs warf einen erhaltenden Blick auf das Kameel -- -- und das Pferd erblicke dich nie, ohne zu ſchaudern.

VI. Der *Aff* und der *Fuchs*.

NENNE mir ein ſo geſchicktes Thier, dem ich nicht nachahmen kœnnte! ſo pralte der Aff gegen den Fuchs. Der Fuchs aber erwiederte: Und du, nenne mir ein ſo geringſchætziges Thier, dem es einfallen kœnnte, dir nachzuahmen.

Schriftſteller meiner Nation! -- -- Muſs ich mich noch deutlicher erklæren?



VII. Die *Nachtigall* und der *Pfau*.

Eine gesellige Nachtigall fand, unter den Sængern des Waldes, Neider die Menge, aber keinen Freund. Vielleicht finde ich ihn unter einer andern Gattung, dachte sie, und floh vertraulich zu dem Pfauen herab.

Schœner Pfau! ich bewundre dich. --- » Ich dich auch, liebli» che Nachtigall! „ -- So lass uns Freunde seyn, sprach die Nachtigall weiter! wir werden uns nicht beneiden dürfen; du bist dem Auge so angenehm, als ich dem Ohre.

Die Nachtigall und der Pfau wurden Freunde.

Kneller und *Pope* waren bessere Freunde, als *Pope* und *Addison*.



VIII. Der *Wolf* und der *Schæfer.*

Ein Schæfer hatte durch eine grausame Seuche seine ganze Heerde verloren. Das erfuhr der Wolf, und kam, seine Condolenz abzustatten.

Schæfer, sprach er, ist es wahr, dass dich ein so grausames Unglück betroffen? Du bist um deine ganze Heerde gekommen? Die liebe, fromme, fette Heerde! Du tauerst mich, und ich mœchte blutige Thrænen weinen.

Habe Dank, Meister Isegrim *; versetzte der Schæfer. Ich sehe, du hast ein sehr mitleidiges Herz.

Das hat er auch wirklich, fügte des Schæfers Hylax hinzu, so oft er unter dem Unglücke seines Næchsten selbst leidet.

---

* *Isegrim*, nom factice que les Poëtes Allemands donnent au loup depuis un temps immémorial.

IX. Das *Roſs* und der *Stier*.

AUF einem feurigen Roſſe floh ſtolz ein dreuſter Knab daher. Da rief ein wilder Stier dem Roſſe zu: Schande! von einem Knaben lieſſe ich mich nicht regiren!

Aber ich; verſetzte das Roſs. Denn was für Ehre kœnnte es mir bringen, einen Knaben abzuwerfen?

X. Die *Grille* und die *Nachtigall*.

ICH verſichre dich*, ſagte die Grille zu der Nachtigall, daſs es meinem Geſange gar nicht an Bewundrern fehlt. --- Nenne mir ſie doch, ſprach die Nachtigall. -- Die arbeitſamen Schnitter, verſetzte die Grille, hœren mich mit vielem Ver-

* *Ich verſichre dich daſs, &c.* Je t'aſſure que, &c.

gnügen, und dass dieses die nützlichsten Leute in der menschlichen Republick sind, das wirst du doch nicht leugnen wollen?

Das will ich nicht leugnen, sagte die Nachtigall; aber deswegen darfst du auf ihren Beifall nicht stolz seyn. Ehrlichen Leuten, die alle ihre Gedanken bey der Arbeit haben, müssen ja wohl die feinern Empfindungen fehlen. Bilde dir also ja nichts eher auf dein Lied ein, als bis ihm der sorglose Schæfer, der selbst auf seiner Floete sehr lieblich spielt, mit stillem Entzücken lauschet.

XI. Die *Nachtigall* und der *Habicht*.

Ein Habicht schoss auf eine singende Nachtigall. Da du so lieblich singst, sprach er, wie vortrefflich wirst du schmecken!

War es hoenische Bosheit, oder war es Einfalt, was der Habicht sag-

te? Ich weiſs nicht. Aber geſtern hœrt ich ſagen: Dieſes Frauenzimmer, das ſo unvergleichlich dichtet, muſs es nicht ein allerliebſtes Frauenzimmer ſeyn! Und das war gewiſs Einfalt!

XII. Der kriegriſche *Wolf.*

Mein Vater, glorreiches Andenkens, ſagte ein junger Wolf zu einem Fuchſe, das war ein rechter Held! Wie fürchterlich hat er ſich nicht in der ganzen Gegend gemacht! Er hat über mehr als zweihundert Feinde, nach und nach, triumphirt, und ihre ſchwarzen Seelen in das Reich des Verderbens geſandt. Was Wunder alſo, daſs er endlich doch einem unterliegen muſste!

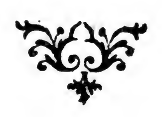
So würde ſich ein Leichenredner ausdrücken, ſagte der Fuchs; der trockne Geſchichtſchreiber aber würde hinzuſetzen: Die zweihundert Feinde, über die er nach und

nach triumphiret, waren Schafe und Esel, und der eine Feind, dem er unterlag, war der erste Stier, den er sich anzufallen erkühnte.

XIII. Der *Phœnix*.

NACH vielen Jahrhunderten gefiel es dem Phœnix, sich wieder einmal sehen zu lassen. Er erschien, und alle Thiere und Voegel versammelten sich um ihn. Sie gafften, sie staunten, sie bewunderten, und brachen in entzückendes Lob aus.

Bald aber verwandten die besten und geselligsten mitleidsvoll ihre Blikke, und seufzten: Der unglückliche Phœnix! Ihm ward das harte Loos, weder Geliebte noch Freund zu haben; denn er ist der einzige seiner Art!



XIV. Die *Gans*.

DIE Federn einer Gans beſchæmten den neugebohrnen Schnee *. Stolz auf dieſes blendende Geſchenk der Natur, glaubte ſie eher zu einem Schwanen, als zu dem, was ſie war, gebohren zu ſeyn. Sie ſonderte ſich von ihres gleichen ab, und ſchwamm einſam und majeſtætiſch auf dem Teiche herum. Bald dehnte ſie ihren Hals, deſſen verrætheriſcher Kürze ſie mit aller Macht abhelfen wollte. Bald ſuchte ſie ihm die præchtige Biegung zu geben, in welcher der Schwan das würdigſte Anſehen eines Vogels des Apollo hat. Doch vergebens; er war zu ſteif, und mit aller ihrer Bemühung brachte ſie es nicht weiter, als daſs ſie eine læcherliche Gans ward, ohne ein Schwan zu werden * *.

* *Der neugebohrne Schnee*, la neige qui vient de tomber.

** Elle devint une oye ridicule & non un cygne.

XV. Die *Eiche* und das *Schwein*.

EIN gefræſſiges * Schwein mæſtete ſich, unter einer hohen Eiche, mit der herabgefallenen Frucht. Indem es die eine Eichel zerbiſs, verſchluckte es bereits eine andere mit dem Auge.

Undankbares Vieh! rief endlich der Eichbaum herab. Du næhreſt dich von meinen Früchten, ohne einen einzigen dankbaren Blick auf mich in die Hœhe zu richten.

Das Schwein hielt einen Augenblick inne, und grunzte zur Antwort: Meine dankbaren Blicke ſollten nicht auſſenbleiben, wenn ich nur wüſste, daſs du deine Eicheln meinetwegen hætteſt fallen laſſen.

* *Gefræſſig*, vorace.



XVI. Die *Wespen.*

Fæulniss und Verwesung zerstœrten das stolze Gebæu eines kriegerischen Rosses *, das unter seinem kühnen Reiter erschossen worden. Die Ruinen des einen braucht die allzeit wirksame Natur zu dem Leben des andern. Und so flog auch ein Schwarm junger Wespen aus dem beschmeissten Aase hervor. O, riefen die Wespen, was für eines gœttlichen Ursprunges sind wir! Das præchtigste Ross, der Liebling Neptuns, ist unser Erzeuger!

Diese seltsame Pralerey hœrte der aufmerksame Fabeldichter, und dachte an die heutigen Italiener, die sich nichts geringers als Abkœmmlinge der alten unsterblichen Rœmer zu seyn einbilden, weil sie auf ihren Græbern gebohren worden.

* La pourriture & la corruption ruinoient le superbe cadavre d'un cheval de guerre.

XVII. Die *Sperlinge*.

EINE alte Kirche, welche den Sperlingen unzehliche Nester gab, ward ausgebessert. Als sie nun in ihrem neuen Glanze da stand, kamen die Sperlinge wieder, ihre alten Wohnungen zu suchen. Allein sie fanden sie alle vermauert. Zu was, schrien sie, taugt denn nun das grosse Gebæu? Kommt, verlasst den unbrauchbaren Steinhaufen!

XVIII. Der *Strauss*.

ITZT will ich fliegen; rief der gigantische Strauss, und das ganze Volk der Vœgel stand in ernster Erwartung um ihn versammelt. Itzt will ich fliegen, rief er nochmals; breitete die gewaltigen Fittige weit aus, und schoss, gleich einem Schiffe mit ausgespannten Segeln, auf dem Boden dahin, ohne ihn mit einem Tritte zu verlieren.

Sehet da, ein poetisches Bild jener unpoetischen Kœpfe, die in den ersten Zeilen ihrer ungeheuern Oden, mit stolzen Schwingen pralen, sich über Wolken und Sterne zu erheben drohen, und dem Staube doch immer getreu bleiben *!

XIX. Der *Sperling* und der *Strauss*.

SEY auf deine Grœsse, auf deine Stærke so stolz als du willst: sprach der Sperling zu dem Strausse. Ich bin doch mehr ein Vogel als du. Denn du kanst nicht fliegen; ich aber fliege, obgleich nicht hoch, obgleich nur Ruckweise.

Der leichte Dichter eines frœhlichen Trinkliedes, eines kleinen verliebten Gesanges, ist mehr ein Genie, als der schwunglose Schreiber einer langen Hermanniade.

* *Und dem Staube doch immer getreu bleiben*, & qui cependant restent toujours fidelles à la poussiere.

XX. Die *Hunde*.

Wie ausgeartet ist hier zu Lande unser Geschlecht! sagte ein gereister Budel. In dem fernen Welttheile, welches die Menschen Indien nennen, da, da giebt es noch rechte Hunde; Hunde, meine Brüder -- -- ihr werdet es mir nicht glauben, und doch habe ich es mit Augen gesehen -- die auch einen Lœwen nicht fürchten, und kühn mit ihm anbinden.

Aber, fragte den Budel ein gesetzter Jagdhund, überwinden Sie ihn denn auch, den Lœwen?

Ueberwinden? war die Antwort. Das kann ich nun eben nicht sagen. Gleichwohl, bedenke nur, einen Lœwen anzufallen! -- --

O, fuhr der Jagdhund fort, wenn sie ihn nicht überwinden, so sind deine gepriesenen Hunde in Indien -- besser als wir? So viel wie nichts -- aber ein gut Theil dümmer.



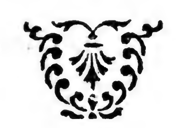
XXI. Der *Fuchs* und der *Storch*.

ERZEHLE mir doch etwas von den fremden Lændern, die du alle gesehen hast, sagte der Fuchs zu dem weitgereisten Storche.

Hierauf fing der Storch an, ihm jede Lache, und jede feuchte * Wiese zu nennen, wo er die schmackhaftesten Würmer, und die fettesten Frœsche geschmauset.

Sie sind lange in Paris gewesen, mein Herr. Wo speiset man da am besten? Was für Weine haben Sie da am meisten nach ihrem Geschmakke gefunden?

* *Feucht*, humide.



XXII. Die *Eule* und der *Schatzgræber*.

JENER Schatzgræber war ein ſehr unbilliger Mann. Er wagte ſich in die Ruinen eines alten Raubſchloſſes, und ward da gewahr, daſs die Eule eine magere Maus ergriff und verzehrte. Schickt ſich das, ſprach er, für den philoſophiſchen Liebling Minervens?

Warum nicht? verſetzte die Eule. Weil ich ſtille Betrachtungen liebe, kann ich deswegen von der Luft leben? Ich weiſs zwar wohl, daſs ihr Menſchen es von euern Gelehrten verlanget -- --

XXIII. Die *junge Schwalbe*.

WAS macht ihr da? fragte eine Schwalbe die geſchæftigen Ameiſen. Wir ſammeln Vorrath auf den Winter; war die geſchwinde Antwort.

Das

Das ist klug, sagte die Schwalbe; das will ich auch thun. Und sogleich fing sie an, eine Menge todter Spinnen und Fliegen in ihr Nest zu tragen.

Aber wozu soll das? fragte endlich ihre Mutter. » Wozu? Vorrath » auf den bœsen Winter, liebe Mut- » ter; sammle doch auch! Die Amei- » sen haben mich diese Vorsicht » gelehrt. »

O lass den irrdischen Ameisen diese kleine Klugheit, versetzte die Alte; was sich für sie schickt, schickt sich nicht für bessere Schwalben. Uns hat die gütige Natur ein holderes Schicksal bestimmt. Wenn der reiche Sommer sich endet *, ziehen wir von hinnen; auf dieser Reise entschlafen wir allgemach, und da empfangen uns warme Sümpfe, wo wir ohne Bedürfnisse rasten, bis uns ein neuer Frühling zu einem neuen Leben erwecket.

---

* *Wenn der reiche Sommer sich endet*, (*mot à mot:*) lorsque le riche été finit.

O

XXIV. *Merops.*

Ich musſ dich doch etwas fragen, ſprach ein junger Adler zu einem tiefſinnigen grundgelehrten Uhu. Man ſagt, es gæbe einen Vogel, mit Namen *Merops* *, der, wenn er in die Luft ſteige, mit dem Schwanze voraus, den Kopf gegen die Erde gekehret, fliege. Iſt das wahr?

Ey nicht doch! antwortete der Uhu; das iſt eine alberne Erdichtung des Menſchen. Er mag ſelbſt ein ſolcher *Merops* ſeyn **; weil er nur gar zu gern den Himmel erfliegen mœchte, ohne die Erde auch nur einen Augenblick aus dem Geſichte zu verlieren.

---

* *Mit Namen Merops*, nommé Merops.

** *Er mag ſelbſt ein ſolcher Merops ſeyn*, il peut bien être lui-même un Merops.





XXV. Der *Pelekan.*

Für wohlgerathene Kinder kœnnen Aeltern nicht zu viel thun. Aber wenn ſich ein blœder Vater für einen ausgearteten Sohn das Blut vom Herzen zapft, dann wird Liebe zu Thorheit.

Ein frommer Pelekan, da er ſeine Jungen ſchmachten ſah, ritzte ſich mit ſcharfem Schnabel die Bruſt auf, und erquickte ſie mit ſeinem Blute. Ich bewundere deine Zærtlichkeit, rief ihm ein Adler zu, und bejammere deine Blindheit. Sieh doch, wie manchen nichtswürdigen Guckuck du unter deinen Jungen mit ausgebrütet haſt!

So war es auch wirklich; denn auch ihm hatte der kalte Guckuck ſeine Eier untergeſchoben. -- -- Waren es undankbare Guckucke werth, daſs ihr Leben ſo theuer erkauft wurde?

XXVI. Der *Lœw* und der *Tieger*.

DER Lœw und der Haas, beide ſchlafen mit offenen Augen. Und ſo ſchlief jener, ermüdet von der gewaltigen Jagd, einſt vor dem Eingange ſeiner fürchterlichen Hœhle.

Da ſprang ein Tieger vorbey, und lachte des leichten Schlummers *. » Der nichtsfürchtende » Lœw! rief er. Schlæft er nicht » mit offenen Augen, natürlich wie » der Haas »!

Wie der Haas? Brüllte der aufſpringende Lœw, und war dem Spœtter an der Gurgel. Der Tieger wælzte ſich in ſeinem Blute, und der beruhigte Sieger legte ſich wieder, zu ſchlafen.

---

* *Und lachte des leichten Schlummers*, & ſe moqua de ſon ſommeil léger.



XXVII. Der *Stier* und der *Hirſch*.

Ein ſchwerfælliger Stier und ein flüchtiger Hirſch, weideten auf einer Wieſe zuſammen.

Hirſch, ſagte der Stier, wenn uns der Lœw anfallen ſollte, ſo laſs uns für einen Mann ſtehen; wir wollen ihn tapfer abweiſen. -- Das muthe mir nicht zu, erwiederte der Hirſch; denn warum ſollte ich mich mit dem Lœwen in ein ungleiches Gefecht einlaſſen, da ich ihm ſicher entlaufen kann?

XXVIII. Der *Eſel* und der *Wolf*.

Ein Eſel begegnete einem hungrigen Wolfe. Habe Mitleiden mit mir, ſagte der zitternde Eſel; ich bin ein armes krankes Thier; ſieh nur, was für einen Dorn ich mir in den Fuſs getreten habe! ---

Wahrhaftig, du tauerst mich; versetzte der Wolf. Und ich finde mich in meinem Gewissen verbunden dich von diesen Schmerzen zu befreien. --

Kaum war das Wort gesagt, so ward der Esel zerrissen.

XXIX. Der *Springer im Schache.*

ZWEY Knaben wollten Schach ziehen. Weil ihnen ein Springer fehlte, so machten sie einen überflüssigen Bauern, durch ein Merkzeichen, dazu.

Ey, riefen die andern Springer, woher, Herr Schritt vor Schritt?

Die Knaben hœrten die Spœtterey * und sprachen: Schweigt! Thut er uns nicht eben die Dienste, die ihr thut?

---

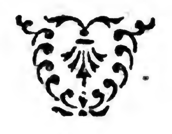
* *Hœrten die Spœtterey*, entendirent la raillerie.

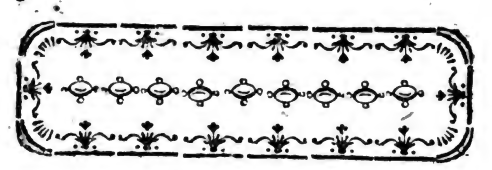
XXX. *Aesopus* und der *Esel.*

Der Esel sprach zu dem Aesopus: Wenn du wieder ein Geschichtchen von mir ausbringst *, so lass mich etwas recht vernünftiges und sinnreiches sagen.

Dich etwas sinnreiches! sagte Aesop; wie würde sich das schikken? Würde man nicht sprechen, du seyst der Sittenlehrer, und ich der Esel?

* *Wenn du wieder ein Geschichtchen ausbringst*, si tu publies encore quelque historiette.





FABELN,

ZWEITES BUCH.

I. Die *eherne Bildſæule*.

DIE eherne Bildſæule eines vortrefflichen Künſtlers ſchmolz durch die Hitze einer wüthenden Feuersbrunſt in einen Klumpen. Dieſer Klumpen kam einem andern Künſtler in die Hænde, und durch ſeine Geſchicklichkeit verfertigte er eine neue Bildſæule daraus; von der erſtern in dem, was ſie vorſtellete, unterſchieden, an Geſchmack und Schœnheit aber ihr gleich.

Der Neid ſah es und knirſchte. Endlich beſann er ſich auf einen

armseligen Trost *: » Der gute » Mann würde dieses noch ganz » erträgliche Stück auch nicht her- » vorgebracht haben, wenn ihm » nicht die Materie der alten Bild- » säule dabey zu Statten gekommen » wäre ».

II. *Herkules.*

Als Herkules in den Himmel aufgenommen ward, machte er seinen Gruss unter allen Göttern der Juno zuerst. Der ganze Himmel und Juno erstaunte darüber. Deiner Feindinn, rief man ihm zu, begegnest du so vorzüglich? Ja, ihr selbst; erwiederte Herkules. Nur ihre Verfolgungen sind es, die mir zu den Thaten Gelegenheit gegeben, womit ich den Himmel verdienet habe.

Der Olymp billigte die Antwort

* *Endlich besann er sich, &c.* Enfin elle imagina une consolation pitoyable.

des neuen Gottes, und Juno ward verſœhnt.

III. Der *Knab* und die *Schlange*.

Ein Knab ſpielte mit einer zahmen Schlange. Mein liebes Thierchen, ſagte der Knab, ich würde mich mit dir ſo gemein nicht machen, wenn dir das Gift nicht benommen wære. Ihr Schlangen ſeyd die boshafteſten, undankbarſten Geſchœpfe! Ich habe es wohl geleſen, wie es einem armen Landmanne, ging, der eine, vielleicht von deinen Urælteru, die er halb erfroren unter einer Hecke fand, mitleidig aufhob, und ſie in ſeinen erwærmenden Buſen ſteckte. Kaum fühlte ſich die Bœſe wieder, als ſie ihren Wohlthæter biſs; und der gute freundliche Mann muſste ſterben.

Ich erſtaune, ſagte die Schlange. Wie partheiiſch eure Geſchichtſchreiber ſeyn müſſen! Die unſrigen

erzehlen diese Historie ganz anderst. Dein freundlicher Mann glaubte, die Schlange sey wirklich erfroren, und weil es eine von den bunten Schlangen war, so steckte er sie zu sich, ihr zu Hause die schœne Haut abzustreifen. War das recht?

Ach, schweig nur, erwiederte der Knab. Welcher Undankbare hætte sich nicht zu entschuldigen gewusst.

Recht, mein Sohn, fiel der Vater, der dieser Unterredung zugehœrt hatte, dem Knaben ins Wort. Aber gleichwohl, wenn du einmal von einem ausserordentlichen Undanke hœren solltest, so untersuche ja alle Umstænde genau, bevor du einen Menschen mit so einem abscheulichen Schandflecke brandmarken læssest. Wahre Wohlthæter haben selten Undankbare verpflichtet; ja, ich will zur Ehre der Menschheit hoffen, -- niemals. Aber die Wohlthæter mit kleinen eigennützigen Absichten, die sind es werth, mein Sohn, dass sie Un-

dank anſtatt Erkenntlichkeit einwuchern.

IV. Der *Wolf auf dem Todtbette.*

DER Wolf lag in den letzten Zügen, und ſchickte einen prüfenden * Blick auf ſein vergangenes Leben zurück. Ich bin freilich ein Sünder, ſagte er; aber doch, hoffe ich, keiner von den grœſsten. Ich habe Bœſes gethan; aber auch viel Gutes. Einsmals, erinnere ich mich, kam mir ein blœkendes Lamm, welches ſich von der Heerde verirret hatte, ſo nah, daſs ich es gar leicht hætte würgen kœnnen; und ich that ihm nichts. Zu eben dieſer Zeit hœrte ich die Spœttereien und Schmæhungen eines Schafes mit der bewundern würdigſten Gleichgültigkeit an, ob ich ſchon keine ſchützende Hunde zu fürchten hatte.

* *Prüfend*, qui examine.

Und das alles kann ich dir bezeugen, fiel ihm Freund Fuchs, der ihn zum Tode bereiten half, ins Wort. Denn ich erinnere mich noch gar wohl aller Umstænde dabey. Es war zu eben der Zeit, da du dich an dem Beine so jæmmerlich würgtest, das dir der gutherzige Kranich hernach aus dem Schlunde zog.

V. Der *Stier* und das *Kalb*.

Ein starker Stier zersplitterte mit seinen Hœrnern, indem er sich durch die niedrige Stallthüre drengte, die obere Pfoste. Sieh einmal, Hirt! schrie ein junges Kalb; solchen Schaden thu ich dir nicht. Wie lieb wære mir es, versetzte dieser, wenn du ihn thun kœnntest!

Die Sprache des Kalbes ist die Sprache der kleinen Philosophen. » Der bœse Bayle! Wie manche » rechtschaffene Seele hat er mit sei-

» nen verwegnen Zweifeln geær-
» gert! » -- -- O ihr Herren, wie gern wollen wir uns ærgern lassen, wenn jeder von euch ein Bayle werden kann!

VI. Die *Pfauen* und die *Kræhe.*

EINE stolze Kræhe schmückte sich mit den ausgefallenen Federn der farbigten Pfauen, und mischte sich kühn, als sie genug geschmückt zu seyn glaubte, unter diese glænzenden Vœgel der Juno. Sie ward erkannt; und schnell fielen die Pfauen mit scharfen Schnæbeln auf sie, ihr den betriegrischen Putz auszureissen.

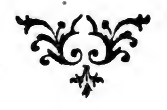
Lasset nach! schrie sie endlich; ihr habt nun alle das eurige wieder. Doch die Pfauen, welche einige von den eignen glænzenden Schwingfedern der Kræhe bemerkt hatten, versetzten: Schweig, arm-

ſelige Nærrinn; auch dieſe kœnnen nicht dein ſeyn! --- und hackten weiter.

VII. Der *Lœw* mit dem *Eſel.*

Als des Aeſopus Lœw mit dem Eſel, der ihm durch ſeine fürchterliche Stimme die Thiere ſollte jagen helfen, nach dem Walde ging, rief ihm eine naſenweiſe Kræhe von dem Baume zu: Ein ſchœner Geſellſchafter! Schæmſt du dich nicht, mit einem Eſel zu gehen? -- Wen ich brauchen kann, verſetzte der Lœw, dem kann ich ja wohl meine Seite gœnnen.

So denken die Groſſen alle, wenn ſie einen Niedrigen ihrer Gemeinſchaft würdigen.



VIII. Der *Esel* mit dem *Lœwen.*

ALS der Esel mit dem Lœwen des Aesopus, der ihn statt seines Jægerhorns brauchte, nach dem Walde ging, begegnete ihm ein andrer Esel von seiner Bekanntschaft *, und rief ihm zu: Guten Tag, mein Bruder! --- Unverschæmter! war die Antwort. ---

Und warum das? fuhr jener Esel fort. Bist du deswegen, weil du mit einem Lœwen gehst, besser als ich? mehr als ein Esel?

IX. Die *blinde Henne.*

EINE blind gebohrne Henne, die des Scharrens gewohnt war, hœrte auch blind noch nicht auf,

* *Von seiner Bekanntschaft*, de sa connoissance.

fleissig zu scharren. Was half es der arbeitsamen Nærrinn? Eine andre sehende Henne, welche ihre zarten Füsse schonte, wich nie von ihrer Seite, und genoss, ohne zu scharren *, die Frucht des Scharrens. Denn so oft die blinde Henne ein Korn aufgescharret hatte, frass es die sehende weg.

Der fleissige Deutsche macht die Collectanea, die der witzige Franzos nützet.

X. Die *Esel*.

Die Esel beklagten sich bey dem Zevs, dass die Menschen mit ihnen zu grausam umgingen. Unser starker Rücken **, sagten sie, trægt ihre Lasten, unter welchen sie und jedes schwæchere Thier erliegen

* *Ohne zu scharren*, sans gratter.

** *Unser starker Rücken*, notre dos fort, robuste.

müſsten. Und doch wollen ſie uns, durch unbarmherzige Schlæge, zu einer Geſchwindigkeit nœthigen, die uns durch die Laſt unmœglich gemacht würde, wenn ſie uns auch die Natur nicht verſagt hætte. Verbiete ihnen, Zevs, ſo unbillig zu ſeyn, wenn ſich die Menſchen anderſt etwas bœſes verbieten laſſen. Wir wollen ihnen dienen, weil es ſcheint, daſs du uns dazu erſchaffen haſt; allein geſchlagen wollen wir ohne Urſache nicht ſeyn.

Mein Geſchœpf, antwortete Zevs ihrem Sprecher, die Bitte iſt nicht ungerecht; aber ich ſehe keine Mœglichkeit, die Menſchen zu überzeugen, daſs eure natürliche Langſamkeit keine Faulheit ſey. Und ſo lange ſie dieſes glauben, werdet ihr geſchlagen werden. --- Doch ich ſinne, euer Schickſal zu erleichtern. --- Die Unempfindlichkeit ſoll von nun an euer Theil ſeyn; eure Haut ſoll ſich gegen die Schlæge verhærten, und den Arm des Treibers ermüden.

Zevs, schrien die Esel, du bist allezeit weis und gnædig! --- Sie gingen erfreut von seinem Throne, als dem Throne der allgemeinen Liebe.

XI. Das *beschützte Lamm.*

Hylax, aus dem Geschlechte der Wolfshunde, bewachte ein frommes Lamm. Ihn erblickte Lykodes*, der gleichfalls an Haar, Schnauze und Ohren einem Wolfe æhnlicher war, als einem Hunde, und fuhr auf ihn los. Wolf, schrie er, was machst du mit diesem Lamme? ---

Wolf selbst, versetzte Hylax. (Die Hunde verkannten sich beide.) Geh! oder du sollst es erfahren, dass ich sein Beschützer bin!

Doch Lykodes will das Lamm dem Hylax mit Gewalt nehmen;

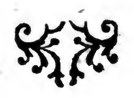
---

* *Ihn erblickte Lykodes*, Lycodès le vit.

Hylax will es mit Gewalt behaupten: und das arme Lamm -- treffliche Beschützer! --- wird darüber zerrissen.

XII. *Jupiter* und *Apollo*.

Jupiter und Apollo stritten, welcher von ihnen der beste Bogenschütz sey. Lass uns die Probe machen! sagte Apollo. Er spannte seinen Bogen, und schoss so mitten in das bemerkte Ziel, dass Jupiter keine Mœglichkeit sah, ihn zu übertreffen. --- Ich sehe, sprach er, dass du wirklich sehr wohl schiessest. Ich werde Mühe haben, es besser zu machen. Doch will ich es ein andermal versuchen. --- Er soll es noch versuchen, der kluge Jupiter!



XIII. Die *Wasserschlange:*

Zevs hatte nunmehr den Frœschen einen andern Kœnig gegeben; anstatt eines friedlichen Klozzes, eine gefræssige Wasserschlange.

Willst du unser Kœnig seyn, schrien die Frœsche, warum verschlingst du uns? --- Darum, antwortete die Schlange, weil ihr um mich gebeten habt. ---

Ich habe nicht um dich gebeten! rief einer von den Frœschen, den sie schon mit den Augen verschlang. -- Nicht? sagte die Wasserschlange. Desto schlimmer *! So muss ich dich verschlingen, weil du nicht um mich gebeten hast.

* *Desto schlimmer*, tant pis.



XIV. Der *Fuchs* und die *Larve*.

VOR alten Zeiten * fand ein Fuchs die hohle, einen weiten Mund aufreissende Larve eines Schauspielers. Welch ein Kopf! sagte der betrachtende Fuchs. Ohne Gehirn, und mit einem offenen Munde! Sollte das nicht der Kopf eines Schwæzzers gewesen seyn?

Dieser Fuchs kannte euch, ihr ewigen Redner, ihr Strafgerichte des unschuldigsten unserer Sinne!

XV. Der *Rab* und der *Fuchs*.

EIN Rab trug ein Stück vergiftetes Fleisch, das der erzürnte Gærtner für die Katzen seines Nachbars

* *Vor alten Zeiten*, dans l'ancien temps.

hingeworfen hatte, in ſeinen Klauen fort.

Und eben wollte er es auf einer alten Eiche verzehren, als ſich ein Fuchs herbey ſchlich, und ihm zurief: Sey mir geſegnet, Vogel des Jupiters! --- Für wen ſiehſt du mich an? fragte der Rab. --- Für wen ich dich anſehe? erwiederte der Fuchs. Biſt du nicht der rüſtige Adler, der tæglich von der Rechte des Zevs auf die Eiche herab kœmmt, mich Armen zu ſpeiſen? Warum verſtellſt du dich? Sehe ich denn nicht in der ſiegreichen Klaue die erflehte Gabe, die mir dein Gott durch dich zu ſchicken noch fortfæhrt?

Der Rab erſtaunte, und freute ſich innig, für einen Adler gehalten zu werden. Ich muſs, dachte er, den Fuchs aus dieſem Irrthume nicht bringen. --- Groſsmüthig dumm lieſs er ihm alſo ſeinen Raub herabfallen, und flog ſtolz davon.

Der Fuchs fing das Fleiſch lachend auf, und fraſs es mit boshafter

Freude. Doch bald verkehrte ſich die Freude in ein ſchmerzhaftes Gefühl; das Gift fing an zu wirken, und er verreckte.

Mœchtet ihr euch nie etwas anders als Gift erloben, verdammte Schmeichler!

XVI. Der *Geizige.*

Ich Unglücklicher! klagte ein Geizhals ſeinem Nachbar. Man hat mir den Schatz, den ich in meinem Garten vergraben hatte, dieſe Nacht entwendet, und einen verdammten Stein an deſſen Stelle gelegt.

Du würdeſt, antwortete ihm der Nachbar, deinen Schatz doch nicht genutzet haben. Bilde dir alſo ein, der Stein ſey dein Schatz; und du biſt nichts ærmer.

Wære ich auch ſchon nichts ærmer, erwiederte der Geizhals; iſt ein andrer nicht um ſo viel reicher? Ein andrer um ſo viel reicher! Ich mœchte raſend werden.

XVII. Der *Rab.*

DER Fuchs ſah, daſs der Rab die Altære der Gœtter beraubte, und von ihren Opfern mit lebte. Da dachte er bey ſich ſelbſt: Ich mœchte wohl wiſſen, ob der Rab Antheil an den Opfern hat, weil er ein prophetiſcher Vogel iſt; oder ob man ihn für einen prophetiſchen Vogel hælt, weil er frech genug iſt, die Opfer mit den Gœttern zu theilen.

XVIII. *Zevs* und das *Schaf.*

DAS Schaf muſste von allen Thieren vieles leiden. * Da trat es vor den Zevs, und bat, ſein Elend zu mindern.

Zevs ſchien willig, und ſprach zu

* *Muſste von allen Thieren vieles leiden*, avoit beaucoup à ſouffrir de la part des autres animaux.

dem Schafe: Ich ſehe wohl, mein frommes Geſchœpf, ich habe dich allzu wehrlos erſchaffen. Nun wæhle, wie ich dieſem Fehler am beſten abhelfen ſoll. Soll ich deinen Mund mit ſchrecklichen Zæhnen, und deine Füſſe mit Krallen rüſten? ---

O nein, ſagte das Schaf; ich will nichts mit den reiſſenden Thieren gemein haben.

Oder, fuhr Zevs fort, ſoll ich Gift in deinen Speichel legen?

Ach! verſetzte das Schaf; die giftigen Schlangen werden ja ſo ſehr gehaſſet. --

Nun was ſoll ich denn? Ich will Hœrner auf deine Stirne pflanzen, und Stærke deinem Nacken geben.

Auch nicht, gütiger Vater; ich kœnnte leicht ſo ſtœſſig werden, als der Bock.

Und gleichwohl, ſprach Zevs, muſst du ſelbſt ſchaden kœnnen, wenn ſich andere, dir zu ſchaden, hüten ſollen!

Müſst ich das! ſeufzte das Schaf. O ſo laſs mich, gütiger Vater, wie

ich bin: Denn das Vermœgen, ſchaden zu kœnnen, erweckt, fürchte ich, die Luſt, ſchaden zu wollen; und es iſt beſſer *, Unrecht leiden, als Unrecht thun.

Zevs ſegnete das fromme Schaf, und es vergaſs von Stund an, zu klagen.

XIX. Der *Fuchs* und der *Tieger*.

DEINE Geſchwindigkeit und Stærke, ſagte ein Fuchs zu dem Tieger, mœchte ich mir wohl wünſchen.

Und ſonſt hætte ich nichts, was dir anſtünde? fragte der Tieger.

Ich wüſste nichts! ---- Auch mein ſchœnes Fell nicht? fuhr der Tieger fort. Es iſt ſo vielfærbig als dein Gemüth, und das Aeuſſere würde ſich vortrefflich zu dem Innern ſchicken.

* *Es iſt beſſer*, il vaut mieux.

Eben darum, versetzte der Fuchs, danke ich recht sehr dafür. Ich muss das nicht scheinen, was ich bin. Aber wollten die Gœtter, dass ich meine Haare mit Federn vertauschen kœnnte:

XX. Der *Mann* und der *Hund*.

EIN Mann ward von einem Hunde gebissen, gerieth darüber in Zorn, und erschlug den Hund. Die Wunde schien gefæhrlich, und der Arzt musste zu Rathe gezogen werden.

Hier weiss ich kein besseres Mittel, sagte der Empirikus, als dass man ein Stück Brod in die Wunde tauche, und es dem Hunde zu fressen gebe. Hilft diese sympathetische Cur nicht, so --- Hier zuckte der Arzt die Achsel.

Unglücklicher Jachzorn! rief der Mann; sie kann nicht helfen, denn ich habe den Hund erschlagen.

XXI. Die *Traube.*

Ich kenne einen Dichter, dem die ſchreiende Bewunderung ſeiner kleinen Nachahmer weit mehr geſchadet hat, als die neidiſche Verachtung ſeiner Kunſtrichter.

Sie iſt ja doch ſauer! ſagte der Fuchs von der Traube, nach der er lange genug vergebens geſprungen war. Das hœrte ein Sperling und ſprach: Sauer ſollte dieſe Traube ſeyn? Darnach ſieht ſie mir doch nicht aus! Er flog hin, und koſtete, und fand ſie ungemein ſüſs, und rief hundert næſchige Brüder herbey. Koſtet doch! ſchrie er; koſtet doch! Dieſe treffliche Traube ſchalt der Fuchs ſauer. --- Sie koſteten alle, und in wenig Augenblicken ward die Traube ſo zugerichtet, daſs nie ein Fuchs wieder darnach ſprang.



XXII. Der *Fuchs.*

EIN verfolgter Fuchs rettete ſich auf eine Mauer. Um auf der andern Seite gut herab zu kommen, ergriff er einen nahen Dornſtrauch. Er lieſs ſich auch glücklich daran nieder, nur daſs ihn die Dornen ſchmerzlich verwundeten. Elende Helfer, rief der Fuchs, die nicht helfen kœnnen, ohne zugleich zu ſchaden!

XXIII. Das *Schaf.*

ALS Jupiter das Feſt ſeiner Vermæhlung feierte, und alle Thiere ihm Geſchenke brachten, vermiſste Juno das Schaf.

Wo bleibt das Schaf? fragte die Gœttinn. Warum verſæumt das fromme Schaf, uns ſein wohlmeinendes * Geſchenk zu bringen?

* *Wohlmeinendes*, bien intentionné, fait de bon cœur.

Und der Hund nahm das Wort und ſprach: Zürne nicht, Gœttinn! Ich habe das Schaf noch heute geſehen; es war ſehr betrübt, und jammerte laut.

Und warum jammerte das Schaf? fragte die ſchon gerührte Gœttinn.

Ich ærmſte! ſo ſprach es. Ich habe itzt weder Wolle, noch Milch; was werde ich dem Jupiter ſchenken? Soll ich, ich allein, leer vor ihm erſcheinen? Lieber will ich hingehen, und den Hirten bitten, daſs er mich ihm opfere!

Indem drang, mit des Hirten Gebete, der Rauch des geopferten Schafes, dem Jupiter ein ſüſſer Geruch, durch die Wolken. Und itzt hætte Juno die erſte Thræne geweinet, wenn Thrænen ein unſterbliches Auge benetzten.



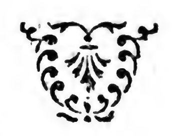
XXIV. Die *Ziegen*.

Die Ziegen baten den Zevs, auch ihnen Hœrner zu geben; denn Anfangs hatten die Ziegen keine Hœrner.

Ueberlegt es wohl, was ihr bittet: ſagte Zevs. Es iſt mit dem Geſchenke der Hœrner ein anderes unzertrennlich verbunden, das euch ſo angenehm nicht ſeyn mœchte.

Doch die Ziegen beharrten auf ihrer Bitte, und Zevs ſprach: So habet denn Hœrner!

Und die Ziegen bekamen Hœrner -- und Bart! Denn Anfangs hatten die Ziegen auch keinen Bart. O wie ſchmerzte ſie der hæſsliche Bart! Weit mehr, als ſie die ſtolzen Hœrner erfreuten!



XXV. Der *wilde Apfelbaum*.

In den hohlen Stamm eines wilden Apfelbaumes liefs fich ein Schwarm Bienen nieder. Sie füllten ihn mit den Schætzen ihres Honigs, und der Baum ward fo ftolz darauf, dafs er alle andere Bæume gegen fich verachtete.

Da rief ihm ein Rofenftock zu: Elender Stolz auf geliehene Süffigkeiten! Ift deine Frucht darum weniger herb? In diefe treibe den Honig herauf, wenn du es vermagft; und dann erft wird der Menfch dich fegnen!

XXVI. Der *Hirfch* und der *Fuchs*.

Der Hirfch fprach zu dem Fuchfe: Nun weh uns armen fchwæchern Thieren! Der Lœw hat fich mit dem Wolfe verbunden.

Mit dem Wolfe? sagte der Fuchs. Das mag noch hingehen! Der Lœw brüllet, der Wolf heulet; und so werdet ihr euch noch oft bey Zeiten mit der Flucht retten kœnnen. Aber alsdann, alsdann mœchte es um uns alle geschehen seyn, wenn es dem Lœwen einfallen sollte, sich mit dem schleichenden Luchse zu verbinden.

XXVII. Der *Dornstrauch*.

Aber sage mir doch, fragte die Weide den Dornstrauch, warum du nach den Kleidern des vorbeigehenden Menschen so begierig bist? Was willst du damit? Was kœnnen sie dir helfen?

Nichts! sagte der Dornstrauch. Ich will sie ihm auch nicht nehmen; ich will sie ihm nur zerreissen.



XXVIII. Die *Furien*.

Meine Furien, ſagte Pluto zu dem Bothen der Gœtter, werden alt und ſtumpf. Ich brauche friſche. Geh alſo, Merkur, und ſuche mir auf der Oberwelt drey tüchtige Weibesperſonen dazu aus. Merkur ging. --

Kurz hierauf ſagte Juno zu ihrer Dienerinn: Glaubteſt du wohl, Iris, unter den Sterblichen zwey oder drey vollkommen züchtige Mædchen zu finden? Aber vollkommen ſtrenge! Verſtehſt du mich? Um Cytheren Hohn zu ſprechen, die ſich das ganze weibliche Geſchlecht unterworfen zu haben rühmet. Geh immer, und ſieh, wo du ſie auftreibeſt. Iris ging. --

In welchem Winkel der Erde ſuchte nicht die gute Iris! Und dennoch umſonſt! Sie kam ganz allein wieder, und Juno rief ihr entgegen: Iſt es mœglich? O Keuſchheit! O Tugend!

Gœttinn, ſagte Iris, ich hætte dir wohl drey Mædchen bringen kœnnen, die alle drey vollkommen ſtreng und züchtig geweſen; die alle drey nie einer Mannsperſon gelæchelt; die alle drey den geringſten Funken der Liebe in ihren Herzen erſtickt: Aber ich kam, leider, zu ſpæt. --

Zu ſpæt? ſagte Juno. Wie ſo?

» Eben hatte ſie Merkur für den » Pluto abgeholt. «

Für den Pluto? Und wozu will Pluto dieſe Tugendhaften? ---

» Zu Furien. «

XXIX. *Tireſias.*

Tiresias nahm ſeinen Stab, und ging über Feld. Sein Weg trug ihn durch einen heiligen Hain, und mitten in dem Haine, wo drey Wege einander durchkreuzeten, ward er ein Paar Schlangen gewahr, die ſich begatteten. Da hub Tireſias ſeinen Stab auf, und ſchlug unter die ver-

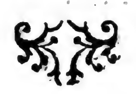
liebten Schlangen. -- Aber, o Wunder! Indem der Stab auf die Schlangen herabſank, ward Tireſias zum Weibe.

Nach neun Monden ging das Weib Tireſias wieder durch den heiligen Hain: Und an eben dem Orte, wo die drey Wege einander durchkreuzten *, ward ſie ein Paar Schlangen gewahr, die mit einander kæmpften. Da hub Tireſias abermals ihren Stab auf, und ſchlug unter die ergrimmten Schlangen und --- O Wunder! Indem der Stab die kæmpfenden ** Schlangen ſchied, ward das Weib Tireſias wieder zum Manne.

---

* *Wo die drey Wege einander durchkreuzeten*, où les trois chemins ſe croiſoient.

** *Kæmpfenden*, qui ſe battoient.



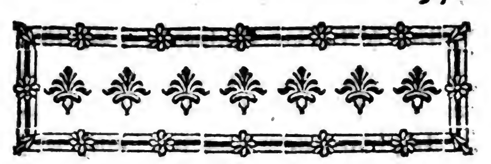
XXX. *Minerva.*

Lass ſie doch, Freund, laſs ſie, die kleinen hæmiſchen * Neider deines wachſenden Ruhmes! Warum will dein Witz ihre der Vergeſſenheit beſtimmten Nahmen verewigen?

In dem unſinnigen Kriege, welchen die Rieſen wider die Gœtter führten, ſtellten die Rieſen der Minerva einen ſchrecklichen Drachen entgegen. Minerva aber ergriff den Drachen, und ſchleuderte ihn mit gewaltiger Hand an das Firmament. Da glænzet er noch; und was ſo oft groſſer Thaten Belohnung war, ward des Drachen beneidenswürdige Strafe.

* *Hæmiſch*, malin.





FABELN, DRITTES BUCH.

I. Der *Besitzer des Bogens*.

EIN Mann hatte einen trefflichen * Bogen von Ebenholze, mit dem er sehr weit und sicher schoss, und den er ungemein werth hielt. Einst aber, als er ihn aufmerksam betrachtete, sprach er: Ein wenig zu plump bist du doch! Alle deine Zierde ist die Glætte. Schade! --- Doch dem ist abzuhelfen, fiel ihm ein. ** Ich will hingehen und den

* *Trefflich*, excellent.
** *Fiel ihm ein*, dit-il en lui-même.

besten Künstler Bilder in den Bogen schnitzen lassen. -- Er ging hin; und der Künstler schnitzte eine ganze Jagd auf den Bogen; und was hætte sich besser auf einen Bogen geschickt, als eine Jagd?

Der Mann war voller Freuden. » Du verdienest diese Zierrathen, » mein lieber Bogen! » --- Indem will er ihn versuchen; er spannt *, und der Bogen --- zerbricht.

II. Die *Nachtigall* und die *Lerche*.

WAS soll man zu den Dichtern sagen, die so gern ihren Flug weit über alle Fassung des grœssten Theiles ihrer Leser nehmen? Was sonst, als was die Nachtigall einst zu der Lerche sagte: Schwingst du dich, Freundinn, nur darum so hoch, um nicht gehœret zu werden?

* *Er spannt*, il le tend.

III. Der *Geist des Salomo.*

Ein ehrlicher Greis trug des Tages Last und Hitze, sein Feld mit eigener Hand zu pflügen, und mit eigener Hand den reinen Saamen in den lockern * Schooss der willigen Erde zu streuen.

Auf einmal stand unter dem breiten Schatten einer Linde, eine gœttliche Erscheinung vor ihm da! Der Greis stutzte.

Ich bin Salomo: sagte mit vertraulicher Stimme das Phantom. Was machst du hier, Alter ** ?

Wenn du Salomo bist, versetzte der Alte, wie kannst du fragen? Du schicktest mich in meiner Jugend zu der Ameise; ich sah ihren Wandel, und lernte von ihr fleissig seyn, und sammeln. Was ich da lernte, das thue ich noch. ---

* *Locker*, leger.
** *Alter*, vieillard.

Du hast deine Lection nur halb gelernet: versetzte der Geist. Geh noch einmal hin zur Ameise, und lerne nun auch von ihr in dem Winter deiner Jahre ruhen, und des Gesammelten * geniessen!

IV. Das *Geschenk der Feien.*

Zu der Wiege eines jungen Prinzen, der in der Folge einer der grœssten Regenten seines Landes ward, traten zwey wohlthætige Feien.

Ich schenke diesem meinem Lieblinge, sagte die eine, den scharfsichtigen Blick des Adlers, dem in seinem weiten Reiche auch die kleinste Mücke nicht entgeht.

Das Geschenk ist schœn: unterbrach sie die zweite Feie. Der Prinz

---

* *Des Gesammelten*, de ce qu'on a amassé.

wird ein einſichtsvoller Monarch werden. Aber der Adler beſitzt nicht allein Scharfſichtigkeit, die kleinſten Mücken zu bemerken; er beſitzt auch edle Verachtung, ihnen nicht nachzujagen. Und dieſe nehme der Prinz von mir zum Geſchenke!

Ich danke dir, Schweſter, für dieſe weiſe Einſchrænkung, verſetzte die erſte Feie. Es iſt wahr; viele würden weit grœſſere Kœnige geweſen ſeyn, wenn ſie ſich weniger mit ihrem durchdringenden Verſtande bis zu den kleinſten Angelegenheiten hætten erniedrigen wollen.

V. Das *Schaf* und die *Schwalbe*.

Eine Schwalbe flog auf ein Schaf, ihm ein wenig Wolle, für ihr Neſt, auszurupfen. Das Schaf ſprang unwillig hin und wieder. Wie? Biſt du denn nur gegen mich ſo karg?

ſagte die Schwalbe. Dem Hirten erlaubeſt du, daſs er dich deiner Wolle über und über entblœſſen darf; und mir verweigerſt du eine kleine Flocke. Woher kœmmt das?

Das kœmmt daher antwortete das Schaf, weil du mir meine Wolle nicht mit eben ſo guter Art zu nehmen weiſst, als der Hirt.

VI. Der *Rab*.

Der Rab bemerkte, daſs der Adler ganze dreiſſig Tage über ſeinen Eiern brütete. Und daher kœmmt es, ohne Zweifel, ſprach er, daſs die Jungen des Adlers ſo allſehend und ſtark werden. Gut! das will ich auch thun.

Und ſeitdem brütet der Rab wirklich ganze dreiſſig Tage über ſeinen Eiern; aber noch hat er nichts als elende Raben aufgebrütet.



VII. Der *Rangstreit der Thiere.*

In vier Fabeln.

Erste Fabel.

Es entstand ein hitziger Rangstreit unter den Thieren. Ihn zu schlichten *, sprach das Pferd, lasset uns den Menschen zu Rathe ziehen; er ist keiner von den streitenden Theilen, und kann desto unpartheiischer seyn.

Aber hat er auch den Verstand dazu? liess sich ein Maulwurf hœren. Er braucht wirklich den allerfeinsten, unsere oft tief versteckten ** Vollkommenheiten zu erkennen.

Das war sehr weislich erinnert! sprach der Hamster.

Ja wohl! rief auch der Igel. Ich glaube es nimmermehr, dass der

* *Ihn zu schlichten*, pour l'appaiser.

** *Oft tief versteckten*, souvent profondément cachées.

Mensch Scharfsichtigkeit genug besitzet.

Schweigt ihr! befahl das Pferd. Wir wissen es schon; wer sich auf die Güte seiner Sache am wenigsten zu verlassen hat, ist immer am fertigsten, die Einsicht seines Richters in Zweifel zu ziehen.

VIII. *Zweite Fabel.*

Der Mensch ward Richter. --- Noch ein Wort, rief ihm der majestætische Lœw zu, bevor du den Ausspruch thust! Nach welcher Regel, Mensch, willst du unsern Werth bestimmen?

Nach welcher Regel? Nach dem Grade, ohne Zweifel, antwortete der Mensch, in welchem ihr mir mehr oder weniger nützlich seyd. --

Vortrefflich! versetzte der beleidigte Lœw. Wie weit würde ich alsdann unter dem Esel zu stehen kommen! Du kannst unser Richter nicht seyn, Mensch! Verlass die Versammlung!

IX. *Dritte Fabel.*

Der Menſch entfernte ſich. --- Nun, ſprach der hœhniſche Maulwurf, --- (und ihm ſtimmte der Hamſter und der Igel wieder bey;)-- ſiehſt du, Pferd? der Lœw meint es auch, daſs der Menſch unſer Richter nicht ſeyn kann. Der Lœw denkt wie wir.

Aber aus beſſern Gründen, als ihr! ſagte der Lœw, und warf ihnen einen veræchtlichen Blick zu.

X. *Vierte Fabel.*

Der Lœw fuhr weiter fort: Der Rangſtreit, wenn ich es recht überlege, iſt ein nichtswürdiger Streit! Haltet mich für den vornehmſten, oder für den Geringſten; es gilt mir gleich viel. Genug ich kenne mich! -- Und ſo ging er aus der Verſammlung.

Ihm folgte der weise Elephant; der kühne Tieger, der ernsthafte Bær, der kluge Fuchs, das edle Pferd; kurz, alle, die ihren Werth fühlten, oder zu fühlen glaubten.

Die sich am letzten wegbegaben, und über die zerrissene Versammlung am meisten murreten, waren -- der Aff und der Esel.

XI. Der *Bær* und der *Elephant.*

Die unverstændigen Menschen! sagte der Bær zu dem Elephanten. Was fordern sie nicht alles von uns bessern Thieren! Ich muss nach der Musick tanzen; ich, der ernsthafte Bær! Und sie wissen es doch nur allzuwohl, dass sich solche Possen zu meinem ehrwürdigen Wesen nicht schicken; denn warum lachten sie sonst, wann ich tanze?

Ich tanze auch nach der Musick, versetzte der gelehrige Elephant; und glaube eben so ernsthaft und ehrwürdig

ehrwürdig zu ſeyn, als du. Gleichwohl haben die Zuſchaner nie über mich gelacht; freudige Bewunderung bloſs war auf ihren Geſichtern zu leſen. Glaube mir alſo, Bær; die Menſchen lachen nicht darüber, daſs du tanzeſt, ſondern darüber, daſs du dich ſo albern dazu anſchickſt. *

XII. Der *Strauſs*.

DAS pfeilſchnelle Rennthier ſah den Strauſs und ſprach: Das Laufen des Strauſſes iſt ſo auſſerordentlich eben nicht; aber ohne Zweifel fliegt er deſto beſſer.

Ein andermal ſah der Adler den Strauſs und ſprach: Fliegen kann der Strauſs nun wohl nicht; aber ich glaube, er muſs gut laufen kœnnen.

---

* De ce que tu t'y prens ſi ſottement.



XIII. Die *Wohlthaten.*

In zwey Fabeln.

Erste Fabel.

HAST du wohl einen grœssern Wohlthæter unter den Thieren, als uns? fragte die Biene den Menschen.

Ja wohl! erwiederte dieser.

» Und wen? »

Das Schaf! Denn seine Wolle ist mir nothwendig, und dein Honig ist mir nur angenehm.

XIV. *Zweite Fabel.*

UND willst du noch einen Grund wissen, warum ich das Schaf für meinen grœssern Wohlthæter halte, als die Biene? Das Schaf schenket mir seine Wolle ohne die geringste Schwierigkeit; aber wenn du mir deinen Honig schenkest, muss ich mich noch immer vor deinem Stachel fürchten.

XV. Die *Eiche*.

DER rasende Nordwind hatte seine Stærke in einer stürmischen Nacht an einer erhabenen Eiche bewiesen. Nun lag sie gestreckt, und eine Menge niedriger Stræuche lagen unter ihr zerschmettert. Ein Fuchs, der seine Grube nicht weit davon hatte, sah sie des Morgens darauf. Was für ein Baum! rief er. Hætte ich doch nimmermehr gedacht, dass er so gross gewesen wære!

XVI. Die *Geschichte des alten Wolfes*.

In sieben Fabeln.

Erste Fabel.

DER bœse Wolf war zu Jahren gekommen, und fasste den gleissenden * Entschluss, mit den Schæfern

* *Gleissend*, bon en apparence, hypocrite.

auf einem gütlichen Fuſſe zu leben. Er machte ſich alſo auf *, und kam zu dem Schæfer, deſſen Horden ſeiner Hœhle die næchſten waren.

Schæfer, ſprach er, du nenneſt mich den blutgierigen Ræuber, der ich doch wirklich nicht bin. Freilich muſs ich mich an deine Schafe halten, wenn mich hungert; denn Hunger thut weh. Schütze mich nur vor dem Hunger; mache mich nur ſatt, und du ſollſt mit mir recht wohl zufrieden ſeyn. Denn ich bin wirklich das zahmſte, ſanftmüthigſte Thier; wenn ich ſatt bin.

Wenn du ſatt biſt? Das kann wohl ſeyn, verſetzte der Schæfer. Aber wenn biſt du denn ſatt? Du und der Geiz werden es nie. Geh deinen Weg **!

---

* *Er machte ſich auf*, il partit.

** *Geh deinen Weg*, va ton chemin.



XVII. *Zweite Fabel.*

Der abgewiesene Wolf kam zu einem zweiten Schæfer.

Du weisst Schæfer, war seine Anrede, dass ich dir, das Jahr durch, manches Schaf würgen kœnnte. Willst du mir überhaupt jedes Jahr sechs Schafe geben, so bin ich zufrieden. Du kannst alsdann sicher schlafen, und die Hunde ohne Bedenken abschaffen.

Sechs Schafe? sprach der Schæfer. Das ist ja eine ganze Heerde! --

Nun, weil du es bist, so will ich mich mit fünfen begnügen: sagte der Wolf.

» Du scherzest; fünf Schafe! » Mehr als fünf Schafe opfre ich » kaum im ganzen Jahre dem Pan. »

Auch nicht viere? fragte der Wolf weiter; und der Schæfer schüttelte spœttisch den Kopf.

» Drey? -- Zwey? --

Nicht ein einziges, fiel endlich

der Beſcheid. Denn es wære ja wohl thœricht, wenn ich mich einem Feinde zinsbar machte, vor welchem ich mich durch meine Wachſamkeit ſichern kann.

XVIII. *Dritte Fabel.*

ALLER guten Dinge ſind drey *; dachte der Wolf und kam zu einem dritten Schæfer.

Es geht mir recht nah, ſprach er, daſs ich unter euch Schæfern als das grauſamſte, gewiſſenloſeſte Thier verſchrien bin. Dir, Montan **, will ich itzt beweiſen, wie unrecht man mir thut. Gib mir jæhrlich ein Schaf, ſo ſoll deine Heerde in jenem Walde, den Niemand unſicher macht, als ich, frey und unbeſchædigt weiden dürfen. Ein

---

* Toutes les bonnes choſes ſont au nombre de trois.

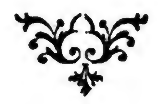
** *Montan*, nom ſuppoſé du berger.

Schaf! Welche Kleinigkeit! Kœnnte ich grofsmüthiger, kœnnte ich uneigennütziger handeln? --- Du lachſt, Schæfer? Worüber lachſt du denn?

O über nichts! Aber wie alt biſt du, guter Freund? ſprach der Schæfer.

» Was geht dich mein Alter an?
» Immer noch alt genug, dir deine
» liebſten Læmmer zu würgen. »

Erzürne dich nicht, alter Iſegrim! Es thut mir Leid, dafs du mit deinem Vorſchlage einige Jahre zu ſpæt kœmmſt. Deine ausgebiſſenen Zæhne verrathen dich. Du ſpielſt den Uneigennützigen, bloſs um dich deſto gemæchlicher, mit deſto weniger Gefahr næhren zu kœnnen.



XIX. *Vierte Fabel.*

Der Wolf ward ærgerlich, fasste sich aber doch, und ging auch zu dem vierten Schæfer. Diesem war eben sein treuer Hund gestorben, und der Wolf machte sich den Umstand zu Nutze.

Schæfer, sprach er, ich habe mich mit meinen Brüdern in dem Walde veruneiniget, und so, dass ich mich in Ewigkeit nicht wieder mit ihnen aussœhnen werde. Du weisst, wie viel du von ihnen zu fürchten hast! Wenn du mich aber, anstatt deines verstorbenen Hundes in Dienste nehmen willst, so stehe ich dir dafür, dass sie keines deiner Schafe auch nur scheel ansehen sollen.

Du willst sie also, versetzte der Schæfer, gegen deine Brüder im Walde beschützen? --

» Was meine ich denn sonst?

» Freilich. »

Das wære nicht übel *! Aber, wenn ich dich nun in meine Horden einnæhme, ſage mir doch, wer ſollte alsdann meine armen Schafe gegen dich beſchützen? Einen Dieb ins Haus nehmen, um vor den Dieben auſſer dem Hauſe ſicher zu ſeyn, das halten wir Menſchen ---

Ich hœre ſchon: ſagte der Wolf; du fængſt an zu moraliſiren. Lebe wohl!

XX. *Fünfte Fabel.*

Wære ich nicht ſo alt! knirſchte der Wolf. Aber ich muſs mich, leider, in die Zeit ſchicken. Und ſo kam er zu dem fünften Schæfer.

Kennſt du mich, Schæfer? fragte der Wolf.

Deines gleichen wenigſtens kenne ich: verſetzte der Schæfer.

» Meines gleichen? Daran zweif-

* Ce ne ſeroit pas mal!

» le ich ſehr. Ich bin ein ſo ſonderbarer Wolf, daſs ich deiner, und » aller Schæfer Freundſchaft wohl » werth bin. »

Und wie ſonderbar biſt du denn?

» Ich kœnnte kein lebendiges » Schaf würgen und freſſen, und » wenn es mir das Leben koſten » ſollte. Ich næhre mich blos mit » todten Schafen. Iſt das nicht lœb» lich? Erlaube mir alſo immer, daſs » ich mich dann und wann bey dei» ner Heerde einfinden, und nach» fragen dœrfe, ob dir nicht ---

Spare die Worte! ſagt der Schæfer. Du müſsteſt gar keine Schafe freſſen, auch nicht einmal todte, wenn ich dein Feind nicht ſeyn ſollte. Ein Thier, das mir ſchon todte Schafe friſst, lernt leicht * aus Hunger kranke Schafe für todt, und

* *Ein Thier, das mir ſchon todte Schafe friſst, lernt leicht, &c.* Un animal qui mange déja mes brebis mortes, apprend facilement, &c.

gesunde für krank ansehen. Mache auf meine Freundschaft also keine Rechnung, und geh!

XXI. *Sechste Fabel.*

Ich muss nun schon mein Liebstes daran wenden, um zu meinem Zwecke zu gelangen! dachte der Wolf, und kam zu dem sechsten Schæfer.

Schæfer, wie gefællt dir mein Belz? fragte der Wolf.

Dein Belz? sagte der Schæfer. Lass sehen! Er ist schœn; die Hunde müssen dich nicht oft unter gehabt haben.

» Nun so hœre, Schæfer; ich » bin alt, und werde es so lange » nicht mehr treiben. Füttere mich » zu Tode; und ich vermache dir » meinen Belz. »

Ey sieh doch! sagte der Schæfer. Kœmmst du auch hinter die Schliche der alten Geizhælse? Nein, nein; dein Belz würde mich am

Ende siebenmal mehr kosten, als er werth wære. Ist es dir aber ein Ernst, mir ein Geschenk zu machen, so gib mir ihn gleich itzt -- Hiermit griff der Schæfer nach der Keule, und der Wolf floh.

XXII. *Siebente Fabel.*

O die Unbarmherzigen! schrie der Wolf, und gerieth in die æusserste Wuth. So will ich auch als ihr Feind sterben, ehe mich der Hunger tœdtet; denn sie wollen es nicht besser!

Er lief, brach in die Wohnungen der Schæfer ein, riss ihre Kinder nieder, und ward nicht ohne grosse Mühe von den Schæfern * erschlagen.

Da sprach der Weiseste von ihnen: Wir thaten doch wohl Unrecht, dass wir den alten Ræuber auf das Aeusserste brachten, und

* *Von den Schæfern*, par les bergers.

ihm alle Mittel zur Besserung, so spæt und erzwungen sie auch war, benahmen!

XXIII. Die *Maus*.

Eine philosophische Maus pries die gütige Natur, dass sie die Mæuse zu einem so vorzüglichen Gegenstande ihrer Erhaltung gemacht habe. Denn eine Hælfte von uns, sprach sie, erhielt von ihr Flügel, dass, wenn wir hier unten auch alle von den Katzen ausgerottet würden, sie doch mit leichter Mühe* aus den Fledermæusen unser ausgerottetes Geschlecht wieder herstellen kœnnte.

Die gute Mauss wusste nicht, dass es auch geflügelte Katzen gibt. Und so beruhet unser Stolz meistens auf unsrer Unwissenheit!

---

* *Mit leichter Mühe*, avec peu de peine.



XXIV. Die *Schwalbe.*

Glaubet mir, Freunde; die grosse Welt ist nicht für den Weisen, ist nicht für den Dichter! Man kennet da ihren wahren Werth nicht; und ach! sie sind oft schwach genug, ihn mit einem nichtigen zu vertauschen.

In den ersten Zeiten war die Schwalbe ein eben so tonreicher, melodischer Vogel, als die Nachtigall. Sie ward es aber bald müde, in den einsamen Büschen zu wohnen, und da von Niemand als dem fleissigen Landmanne und der unschuldigen Schæferinn gehœret und bewundert zu werden. Sie verliess ihre demüthigere Freundinn, und zog in die Stadt. --- Was geschah? Weil man in der Stadt nicht Zeit hatte, ihr gœttliches Lied zu hœren, so verlernte sie es nach und nach, und lernte dafür --- bauen.

XXV. Der *Adler*.

MAN fragte den Adler: warum erziehſt du deine Jungen ſo hoch in der Luft?

Der Adler antwortete: Würden ſie ſich, erwachſen, ſo nahe zur Sonne wagen, wenn ich ſie tief an der Erde erzœge?

XXVI. Der *junge* und der *alte Hirſch*.

EIN Hirſch, den die gütige Natur Jahrhunderte leben laſſen, ſagte einſt zu einem ſeiner Enkel: Ich kann mich der Zeit noch ſehr wohl erinnern, da der Menſch das donnernde Feuerrohr noch nicht erfunden hatte.

Welche glückliche Zeit muſs das für unſer Geſchlecht geweſen ſeyn! ſeufzete der Enkel.

Du schliessest zu geschwind *! sagte der alte Hirsch. Die Zeit war anderst, aber nicht besser. Der Mensch hatte da, anstatt des Feuerrohres, Pfeile und Bogen; und wir waren eben so schlimm daran, als itzt.

XXVII. Der *Pfau* und der *Hahn*.

Einst sprach der Pfau zu der Henne: Sieh einmal, wie hochmüthig und trotzig dein Hahn einher tritt! Und doch sagen die Menschen nicht: der stolze Hahn; sondern nur immer: der stolze Pfau.

Das macht, sagte die Henne, weil der Mensch einen gegründeten Stolz übersieht. Der Hahn ist auf seine Wachsamkeit, auf seine Mannheit stolz; aber worauf du? -- Auf Farben und Federn.

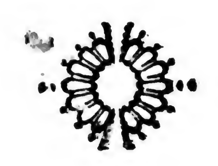
---

* *Du schliessest zu geschwind*, tu conclus trop promptement.

XXVIII. Der *Hirsch*.

Die Natur hatte einen Hirsch von mehr als gewœhnlicher Grœsse gebildet, und an dem Halse hingen ihm lange Haare herab. Da dachte der Hirsch bey sich selbst: Du kœnntest dich ja wohl für ein Elend ansehen lassen. Und was that der Eitele, ein Elend zu scheinen? Er hing den Kopf traurig zur Erde, und stellte sich, sehr oft das bœse Wesen zu haben.

So glaubt nicht selten ein witziger Geck, dass man ihn für keinen schœnen Geist halten werde, wenn er nicht über Kopfweh und Hypochonder klage.



XXIX. Der *Adler* und der *Fuchs*.

SEY auf deinen Flug nicht ſo ſtolz! ſagte ein Fuchs zu dem Adler. Du ſteigſt doch nur deswegen ſo hoch in die Luft, um dich deſto weiter nach einem Aaſe umſehen zu kœnnen.

So kenne ich Mænner, die tiefſinnige Weltweiſe geworden ſind, nicht aus Liebe zur Wahrheit, ſondern aus Begierde zu einem eintræglichen Lehramte.

XXX. Der *Schæfer* und die *Nachtigall*.

DU zürneſt, Liebling der Muſen, über die laute Menge des parnaſſiſchen Geſchmeiſſes? --- O hœre von mir, was einſt * die Nachtigall hœren muſste.

---

* *Einſt*, un jour.

Singe doch liebe Nachtigall! rief ein Schæfer der ſchweigenden Sængerinn an einem lieblichen Frühlingsabende zu.

Ach! ſagte die Nachtigall; die Frœſche machen ſich ſo laut, daſs ich alle Luſt zum Singen verliere. Hœreſt du ſie nicht?

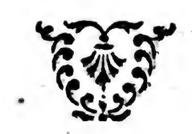
Ich hœre ſie freilich, verſetzte der Schæfer. Aber nur dein Schweigen iſt Schuld, daſs ich ſie hœre.



ERRATA.

PAge 101, dans la Remarque : on prétend, *lisez*, on a prétendu.

Page 251. La Remarque qui est au bas de la page, devoit être à la page 198.



APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Vice-chancelier, Garde des Sceaux, deux Manuscrits, l'un intitulé : *Fables de M. Lessing, & Dissertations sur la nature de la Fable, traduites de l'allemand, par M. D'ANTELMY* ; & l'autre : *Le Messie, Poëme épique, traduit de l'allemand, de M. Klopstock, par le même* ; il m'a paru que ces deux Ouvrages étoient très-propres à enrichir la Littérature françoise. A Paris, ce premier Février 1764.

DUPUY.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé, le sieur d'ANTELMY, *Professeur de Mathématiques à notre Ecole Royale*

Militaire, Nous a fait expoſer qu'il deſi-
reroit faire imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titres : *Fables de M. Leſſing, & Diſſertations ſur la Nature de la Fable, traduites par M. d'Antelmy : Le Meſſie, Poëme épique de M. Klopſtock, traduit de l'allemand par le même ;* s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer leſdits Ouvrages, autant de fois que bon lui ſemblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de dix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance, comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire leſdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns Extraits, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous

dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes: que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le sieur DE MAUPEOU, le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commen-

cement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris, le vingt-troisieme jour du mois de Mai, l'an de grace mil sept cent soixante-quatre, & de notre Regne le quarante-neuvieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé LE BEGUE.

Registré sur le Registre 16 de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 136. fol. 119, conformément au Réglement de 1723, qui fait défenses, art. 4, à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf Exemplaires prescrits par l'art. 108 du même Réglement. A Paris, ce 8 Juin 1764.

Signé *LE BRETON, Syndic.*

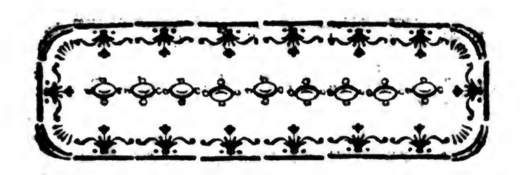


TABLE DES FABLES.

LIVRE PREMIER.

Ὀῤῥωδεῖ ὁ ἐλέφας κεράστην κεῖον καὶ χοίρου βοὴν; La vue du Céraste, & le grognement du Porc font trembler l'Eléphant. *Ælien, de la nature des Animaux, livre I, chap. 38.* Ἀλεκτρυόνα φοβεῖται ὁ λέων; Le Lion craint le Coq. *Le même, liv. III, chap. 31.*

Κάμηλον ὡς δέδοικεν ἵππος, ἐγνώ Κῦρος τε καὶ Κροῖσος; On dit que Cyrus & Crœsus n'ont pas ignoré l'horreur que le cheval a du chameau. *Ælien, liv. III, chap. 7.*

R

Ἱππος ἐῤῥιμενος σφηκων γενεσις ἐςιν ; Le cadavre du Cheval engendre des Guêpes. *Ælien, de la nature des Animaux, liv. I, chap. 28.*

Η ϛρυθος ἡ μεγαλη, λασιοις μεν τοις πτεροις ἐπτερωται, ἀρθηναι δε και εἰς βαθυν ἀερα μετεωρισθηναι φυσιν ὐκ ἐχει. θει δε ὠκιϛα, και τας παρα την πλευραν ἑκατεραν πτερυγας ἁπλοι, και ἐμπιπτον το

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIEME.

DISSERTATIONS.

I. DISSERT. *De la nature de la Fable.*

Fin de la Table.



Livres qui se trouvent chez VINCENT.

ABrégé chronologique de l'Histoire de Flandre, in-8°, 1762, 4 l. 10 f.

Abrégé chronologique de l'Histoire universelle, in-8°, *petit format.* 4 l. 10 f.

Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique de M. l'Abbé *Racine*, nouvelle édition, in-12, 15 vol. 60 l.

Discours sur l'Hist. de l'Eglise, par M. l'Abbé *Racine*, in-12, 2 vol. 8 l.

Abrégé portatif du Dictionnaire géographique de *La Martiniere*, in-8°, 4 l. 10 f.

Annales de l'Ordre de S. Benoît, par D. *Mabillon*, in-fol. 6. vol. 100 l.

Bibliotheque militaire, historique & politique, contenant le Général d'Armée, par *Onozander*, & différentes Piéces de MM. *Condé*, *Turenne*, *d'Asfeld*, &c. in-12, 3 vol. 1760. 7 l. 10 f.

Dictionnaire géographique, historique & & critique, &c. par M. *Bruzen de la Martiniere*, in-fol. 6 vol. *sous presse.*

Le grand Dictionnaire historique de *Moreri*, ou le mêlange curieux de l'Histoire sacrée & profane, &c. nouvelle édition, dans laquelle les Supplémens sont refondus, in-fol. 10 vol. 1759. 250 l.

Gallia Christiana in Provincias Ecclesiasticas distributa, &c. in-fol. 11 vol. 200 l.

Géographie générale de *Varenius*, revue par *Newton*, augmentée par *Jurin*, traduite de l'anglois, in-12, 4 vol. *avec Fig.* 1755, 10 l.

Histoire critique de l'Etablissement de la monarchie Françoise dans les Gaules, par M. l'Abbé *Dubos*, nouv. édit. in-4°, 2 vol. 20 l.

Histoire de l'ancien & du nouveau Testament, & des Juifs, pour servir d'Introduction à l'Histoire Ecclésiastique de M. l'Abbé *Fleury*, par D. *Calmet*, in-4°, 4 vol. 36 l.

—— La même, in-12, 5 vol. 15 l.

Histoire de la réception du Concile de Trente dans les différens Etats catholiques; avec les piéces justificatives, par M. l'Abbé *Mignot*, in-12, 2 vol. 5 l.

Histoire de l'Eglise en abrégé, depuis le commencement du monde jusqu'à présent, par M. *Dupin*, in-12, 4 vol. 10 l.

Histoire de Louis XIV, par M. *Pelisson*, in-12, 2 vol. 5 l.

Histoire des Navigations aux Terres Australes, par M. *Desbrosses*, in-4°, 2 vol. *grand papier.* 24 l.

Histoire du Commerce & de la Navigation des Peuples anciens & modernes, par M. le Chevalier *d'Arc*, in-12, 2 vol. 5 l.

Histoire du Concile de Trente de Fra-Paolo Sarpi, traduite de nouveau en françois, avec des notes critiques, par *P. Fr. le Courayer*, nouv. édit. à laquelle on a joint la defense de l'Auteur contre les censures de plusieurs Prélats & Théologiens, in-4°, 3 vol. 30 l.

Histoire du Démêlé de *Henry II*, Roi d'Angleterre, avec *Thomas Becket*, Archevêque de Cantorbery, in-12, par M. l'Abbé *Mignot*, 2 l. 10 s.

Histoire du Peuple de Dieu, par le P. *Berruyer*, premiere partie, contenant l'ancien Testament, in-12, 10 vol. 25 l.

——— La même, in-4°, 8 vol. 80 l.

Histoire du Peuple de Dieu, par le P. *Berruyer*, seconde partie, contenant le nouveau Testament, in-12, 8 vol. 20 l.

——— La même, in-4°, 4 vol. 36 l.

Histoire Ecclésiastique de M. l'Abbé *Fleury*, nouv. édition, in-4°, 36 vol. 216 l.

———Tables générales de cette histoire, in-4°, 15 l.

——— Les mêmes Tables, in-12, 4 vol. 12 l.

——— Introduction à ladite Histoire, par D. *Calmet*, in-4°, 4 vol. 36 l.

——— La même Introduction, in-12, 5 vol. 15 l.



